This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX LIBRIS STUDENT GRATION · MAY FIELD · 1970

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

COLLATED IMPERFECT

VOL. 1. PORTRAIT.
* 6 LEAVES.
A - G¹° IN 12S.

VOL. 2 2 UNSIGNED LEAVES
A - F¹² IN 12S
G 6 LEAVES.
H 4 LEAVES

DURAND. (CATHERINE BÉDACIER)

TWO PARTS IN ONE VOLUME COMPLETE, WITH THE ½ TITLES AND THE PORTRAIT.

Vet. Fr. II A. 1563

ensis Potior Sceptro.

LES
PETITS SOUPERS
DE LESTE.
PREMIERE PARTIE.

LES PETITS SOUPERS DE L'ESTE',

OU

AVANTURES GALANTES,

AVEC

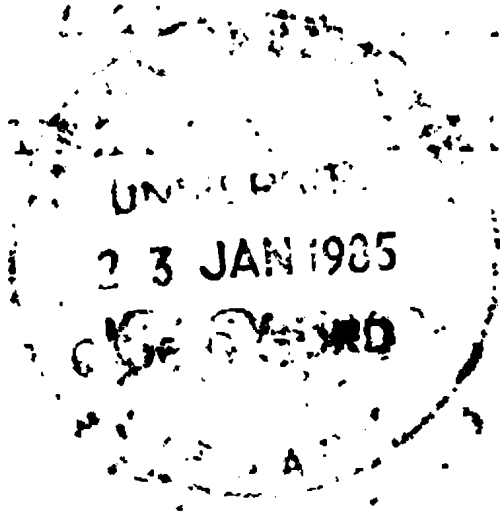
L'ORIGINE DES FE'ES.

Par Madame DURAND.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.

M. DCC. XXXIV.


23 JAN 1905

A MADAME

LA DUCHESSE D'ORLEANS.

EPITRE.

FIER du pouvoir fatal qu'il a sur tous les cœurs ;
Le redoutable Amour vole droit à Cithere ;

Il arrive, il trouve ſa mere,

Les cheveux negligés, les yeux baignés de pleurs :

Qu'avez-vous, charmante Déeſſe?

Dit-il, de mon Carquois ... Non, interrompt Venus,

Le tems, cet heureux tems n'eſt plus,

Où ma beauté prévenant ton adreſſe,

Avant ton trait parti, les cœurs étoient rendus;

On ne voit plus autour de moi les Graces,

De leurs adroites mains embellir mes appas:

Mon fils, pour comble de diſgraces,

J'ai perdu, le dirai-je, helas!
Cette ceinture précieuſe,
Ecüeil des libertés, chaîne myſterieuſe,
Dont jamais un Captif n'a pû ſe délivrer:
Pour la chercher, au Ciel, à Paphos, à Cithère,
Dieux & mortels en vain, m'ont vûë errer;
Renverſons mes Autels, je ne ſaurois plus plaire,
Qui voudroit m'adorer?
La Déeſſe à ces mots recommence à pleurer,
Amour rougit, & folâtrant l'embraſſe,

Il veut parler, ſa langue s'embarraſſe;
Il parle enfin : ô ma mere! écoutez
De mes forfaits la criminelle hiſtoire.
Dans un Palais qu'environne la Gloire,
Qu'habitent les Vertus au ſein des voluptés;
L'Eſprit & la Beauté diſputent la Victoire,
Pour leurs aimables dons à pleines mains jettez
Sur la Princeſſe, à qui tout doit ſe rendre,
De ſes divins attraits quel cœur ſe peut défendre?

EPITRE

De ſon doux entretien qui ne ſent
le pouvoir ?
Qui la voit, eſt content de la
voir,
Qui l'écoute, eſt content de l'en-
tendre;
Certain air de naïveté
Que la vive jeuneſſe herite de
l'enfance,
Sans exclure la majeſté
De ſes regards temperent la
fierté,
Et de l'aimer fait prendre la li-
cence;

C'eſt

C'eſt pour elle, ajoûte l'Amour,

Qu'à votre ſuite on ne voit plus les Graces,

Près de cette Princeſſe elles font leur ſéjour :

Je vous les enlevai pour marcher ſur ſes traces ;

Je fis plus, je l'avouë, inviſible à vos yeux,

Je pris, je vous volai ce don ſi précieux ;

Cette ceinture enchantereſſe.

Les Graces de leurs mains l'ont miſe

miſe à la Princeſſe,
N'ayant oſé me montrer en ces
lieux
Où regne l'auguſte ſageſſe;
Mais peut-être qu'un jour... Ingrat, dit la Déeſſe,
Malheureux! tu détruis ton empire & le mien;
Pour qui... Frémis toi-même, Amour, de mon outrage,
Pour enrichir l'Hymen, mon ennemi, le tien:
La Princeſſe enchantée en ſon chaſte lieu,

EPITRE.

Déteſte tout autre eſclavage.
Amour pleure à ces mots, gémit,
ne répond rien,
S'envole & fait pâtir l'Univers
de ſa rage.

LES

LES PETITS SOUPERS DE L'ESTE' 1699.

PREMIERE PARTIE.

DEPUIS que la Paix a reconcilié le Printems avec les Dames, elles conviennent des avantages de cette saison sur toutes les autres, & elles fréquentent aussi souvent les promenades que les Bals en hyver.

Une Campagne sur tout peu distante de Paris, où l'on respire un air pur, où sans se borner dans un jardin, on peut s'étendre dans des dehors agréables, & où on peut voir ses amis depuis le matin jusqu'au soir, l'emporte infiniment sur le tumulte de la Ville, pourvû qu'on ait la liberté d'y revenir quand on veut.

Quatre femmes de qualité, maîtreſſes de goûter cette ſorte d'innocent plaiſir, firent partie au commencement du mois de Mai dernier, d'aller dans une maiſon délicieuſe à deux lieuës de Paris, pour paſſer tout le tems qu'elles ne s'y ennuiroient pas. Pour moi, dit la Marquiſe d'Argenſac, qui en ſuis la Dame Châtelaine, je ſuis ſûre de m'y divertir tant qu'il y aura des fleurs, des oiſeaux, des fruits, ou des feüilles. Vous pouſſez la choſe loin, dit Madame de la Fuye, & vous ne ſongez pas que cela vous mene par-delà la Saint Martin. Qu'importe, dit Mademoiſelle de Boiſſegat, nous aurons des converſations & des Livres, on eſt bien partout avec ces ſecours. Pas ſi bien, dit la Comteſſe de Miralde; je n'en fais point la fine, Meſdames, vous avez toutes bien de l'eſprit, la Campagne a ſes agrémens, je l'aime autant qu'une autre, & je lis aſſez volontiers, mais ſi je ſuis toujours en quart avec vous, je ſens que je m'ennuirai infailliblement, & cela emporte que je vous ennuirai auſſi. Vous êtes naturelle, dit la Marquiſe, mais il

faut l'être avec ſes amies, & je penſe ſur cela à peu près comme vous : quelques hommes, ajouta-t'elle, ne gâteront rien ; j'ai déja fait mon petit plan d'en admettre à notre compagnie ; il eſt vrai que j'y mets une condition, ils reviendront au gîte à Paris. Comment, dit la Comteſſe, ils ſeront externes? Ce ſera peut-être encore trop, reprit Mademoiſelle de Boiſlegat ; la médiſance entame des choſes où il y a bien moins de priſe. Oh! pour cela, reprit la Comteſſe, la médiſance en ſera la dupe, nous ſommes toutes quatre fort ſages. Vous ſavez bien, interrompit Madame de la Fuye, que la ſageſſe ne garantit guére, quand on ſe fie à elle du tout, & que la perſonne la plus libertine avec des dehors maſqués, tire ſouvent meilleur parti du jugement du Public. Voici un homme, dit Madame de Miralde, en voyant arriver le Comte de Valbene, qui va bien lever vos ſcrupules, & tout de ſuite elle lui conta de quoi il étoit queſtion.

Pourvû que je ſois de cette partie, reprit-il, je vais ſi vous voulez,

lez, vous prouver par de beaux argumens, qu'il faut un peu s'affranchir des terreurs de la calomnie, & que quand on ne fait rien de répréhensible, il faut peu se soucier de la répréhension.

Comme il achevoit ces mots le Marquès de Tadilly entra, c'étoit encore un des hommes prédestinés aux Soupers de Campagne. A peine fut-il informé du fait, que son amour pour Mademoiselle de Boislegat ne lui fit trouver d'autre inconvenient, que l'obligation de revenir les soirs, parce qu'il comptoit pour perdu tout le tems qu'il passoit hors d'auprès de sa belle Maitresse; mais il fallut s'accommoder à la volonté des Dames. Je suis bien en peine de savoir, dit la Comtesse, si le Comte & le Marquis seront les seuls initiés à nos mysteres. Je ne fermerai ma porte à personne, reprit Madame d'Argensac, celles de nous qui aiment beaucoup le monde, y trouveront leur compte, & celles qui sont délicates sur ces brits, conviendront que c'est un moyen de le faire taire; mais nous y joindrons encore à Tadilly & à

Valbene, deux hommes dont je crois que vous ſerez tous contens. Si c'eſt du Chevalier de la Manſeliere & de l'Abbé de Chavagne que vous voulez parler, repartit Madame de Miralde, l'aſſortiment eſt complet, & jamais partie quarrée ne fut plus innocente & plus agréable.

Oh! dit alors Madame de la Fuye, qui avoit démêlé quelques regards de Valbene ſur la Comteſſe, je ne diſpute pas l'innocence, mais les ſentimens du cœur ne ſeront pas abſolument exclus. Mon Dieu! interrompit la Marquiſe, taiſez-vous, on diroit que vous n'en parlez que par envie, ſongeons au jour de notre départ, & ſi vous m'en croyez, allons aux Thuilleries pour trouver les hommes qui nous manquent, un tour vers le baſſin nous en rendra raiſon.

Mademoiſelle de Boiſlegat ſe récria ſur la nombreuſe troupe qui alloit fondre aux Thuilleries; je ne haïs rien tant, ajouta-t'elle, que de marcher quatre femmes de front, on ſe fait regarder de tout le monde; il ne faut que laiſſer promener le Marquis & le Comte avec nous,

on en fera demain de belles hiſtoires. La Comteſſe dont l'eſprit étoit libre & enjoüé, railla un peu Mademoiſelle de Boiſſegat ſur ſa délicateſſe; mais enfin on conclut qu'elle avoit raiſon; la Marquiſe la prit dans ſon caroſſe, la Comteſſe fit monter Madame de la Fuye dans le ſien, & les deux hommes enſemble partirent les premiers.

L'éclatante beauté de Mademoiſelle de Boiſſegat lui attira tous les oiſifs, dès qu'elle fut aux Thuilleries; elle leur fit un accüeil civil & ſérieux, qui éloigna les plus groſſiers, & qui arrêta les plus délicats; mais ce qui fut de ſingulier, c'eſt que tous revinrent auprès de la Comteſſe de Miralde, parce que chacun trouve ſon compte auprès d'une jolie femme qui a de l'eſprit, de la politeſſe, & de la joye dans l'humeur; elle avoüe pourtant que ſujette à l'ennui comme une autre, elle n'a qu'une certaine meſure de brillant pour les importuns, qui s'éteint en peu de momens; que ces momens ſont conſacrés à l'amour propre, qui veut attirer à lui tous les ſuffrages, qu'enſuite elle tombe

dans une langueur qui pouroit paſſer pour inégalité ; & ſuivant ce temperamment, elle s'ennuya bientôt des vains diſcours de cinq ou ſix jeunes Gens de Cour, qui s'imaginent chercher à ſe polir l'eſprit, mais qui dans le fond ne ſongent qu'à s'amuſer en attendant l'heure de ſouper enſemble.

Ce n'eſt pas qu'il n'y en eût quelques-uns parmi ceux-là dont la converſation lui auroit été fort agréable, parce qu'en effet ils ont infiniment de l'eſprit ; mais elle avoit à ménager un commencement de paſſion que le Comte avoit pour elle, dont la ſuite ne lui étoit pas tout-à-fait indifférente, & qui l'empêcha ce jour-là de faire de ces petites mines qui attirent ſi bien les amans : ainſi tournant tout à coup dans une des allées de traverſes, elle feignit d'avoir quelque choſe de fort ſecret à dire à Madame de la Fuye, & après avoir dérouté la brillante ſuite, elles ne ſongerent plus qu'à rejoindre le reſte de leur troupe, car il étoit déja fort tard.

Elles trouverent leurs deux amies & les quatre hommes ſur les gazons du

du baſſin ; il faiſoit une ſoirée charmante, quoiqu'il n'y eût point de clair de Lune : A qui tient-il, dit Madame d'Argenſac, que nous n'allions faire une repetition de nos petits ſoupirs, puiſque nous voilà raſſemblés ſi à propos ? Toute la Compagnie applaudit à la propoſition, la Marquiſe pria ſeulement qu'on paſſât chez elle, pour faire mettre ſix chevaux à un grand caroſſe de campagne pour les quatre Dames, pendant quoi un des hommes en enverroit faire autant pour eux.

On partit auſſitôt pour ſe rendre chez Madame d'Argenſac, où on ne reſta que le tems qu'il falloit à atteler les chevaux ; on remonta en caroſſe, la Marquiſe dit qu'elle mouroit de ſoif, & fit paſſer par chez la le Févre, on y but des eaux, on y prit des glaces ; enſuite comme Madame d'Argenſac eſt une femme fort magnifique & fort entenduë, & qu'elle ſavoit qu'en deux heures de retardement ſes Officiers ſeroient en état de n'être pas ſurpris, elle feignit, comme la chaleur n'étoit pas encore exceſſive, d'avoir beſoin de ſe rechauffer ; elle ordonna du cho-

co-

colat, enſuite de quoi on prit le chemin de la jolie maiſon où devoit être la Scene. Des Gens à cheval portoient des flambeaux, les Cochers ſe mirent d'eux-mêmes au pas dans le Cours où il faut paſſer pour aller à cette Campagne, & lorſqu'on y arriva, tout étoit ſi bien préparé, que cela pouvoit paſſer pour un enchantement.

Tout étoit éclairé, on avoit mis le couvert dans un grand ſallon avec une propreté preſque inimitable, le buffet étoit par gradins, chargé d'un nombre infini de porcelaines, de criſtaux & de vermeil doré, tout cela illuminé par des girandoles de criſtal.

Après qu'on eut regardé cet arrangement avec un très-grand plaiſir, on paſſa dans deux ou trois chambres meublées d'une maniere galante & magnifique, & extrêmement éclairées, au bout deſquelles étoit un grand cabinet peint & doré, & rempli de ſofas, de canapés, de lits de repos, de chaiſes & de fauteüils de commodité.

Etabliſſons-nous ici au plus vîte, dit la Comteſſe, voici une bonne

maiſon, mais, ajouta-t'elle, en adreſſant la parole à la Marquiſe : pretendez-vous nous feſtoyer tous les jours ainſi ? vous êtes une grande Dame, mais je trouverois dans ce procedé une prodigalité un peu condamnable. Attendez le ſouper pour parler ainſi, reprit Madame d'Argenſac, je tremble qu'on n'ait mis toute la dépenſe en bougie. Pour moi, dit Mademoiſelle de Boiſlegat, qui compte pour beaucoup le plaiſir des yeux, je demeurerois ici vingt-quatre heures ſans ſonger à manger. Oh ! je crois bien, dit la Comteſſe, le corps, cette guenille, quand on a le cœur content, tout le reſte paroît groſſier.

Mademoiſelle de Boiſlegat devint du plus beau rouge du monde à cette petite attaque ; le Marquis lui dit que Madame de Miralde en étoit aſſez punie, puiſqu'elle l'avoit renduë d'une beauté, en la faiſant rougir, propre à effacer toutes les Beautés du monde, & à enlever tous les cœurs. Cela n'eſt pas galant pour les Dames, lui dit la Marquiſe ; mais cela eſt amoureux, & c'eſt tout ce qu'il faut à la perſonne aimée. En

ache-

achevant ces mots, elle regarda Mademoiselle de Boislegat: Mon Dieu! repartit-elle, Madame, avec un dépit tout à fait gracieux, laissez-moi en repos, parlera-t-on toujours de moi, je voudrois si bien être ignorée. Ne vous fâchez pas, lui dit Madame de la Fuye, vous ne serez pas si-tôt mariée, que pour peu que vous soyiez sage, comme je n'en veux pas douter, on vous oubliera plus que vous ne voudrez.

L'Abbé de Chavagne ne sembloit prendre nulle part à la conversation, mais il avoit une passion pour Mademoiselle de Boislegat, qui le rendoit quelquefois fort malheureux; la jalousie qu'il avoit du Marquis, lui faisoit attendre du destin quelque évenement qui les rendît infortunés de compagnie; il est vrai que son état ne lui permettant pas d'esperer, il travailloit à se guérir d'un mal incommode & infructueux, mais cette guérison n'étoit pas encore bien avancée.

La Comtesse, par la pénetration de son esprit, avoit démêlé les sentimens de l'Abbé; elle tenoit pour maximes qu'on pouvoit se réjoüir

des choſes les plus ſecrettes, quand l'intereſſé n'en avoit pas confié le ſecret ; ſur cet injuſte principe, il lui prit tout d'un coup un long éclat de rire ; Avoüez, dit-elle à l'Abbé, que vous regrettez bien ces tems heureux où votre état ne mettoit point d'obſtacle aux deſirs legitimes, & que ſi on toleroit encore les mêmes choſes, vous diſputeriez bien vos droits avec le Marquis ; toute la troupe entra d'abord dans la plaiſanterie, & cette imagination la divertit ſi bien, qu'elle en rit ſans nul ménagement.

Je ne ſais, reprit-il enfin, en tâchant de ne ſe point déconteniancer, ce qu'il y a de ſi réjoüiſſant à tout ceci, mais je ſais bien que je ne ſuis point ſi engagé que..... A ces mots le Maître d'Hôtel vint annoncer que le ſouper étoit ſervi, & l'Abbé en ſentit un grand ſoulagement.

On vit un petit ſervice d'entrées, qui ſans avoir cette abondance propre à dégoûter, étoit d'un goût exquis & d'une propreté qui eſt l'ame des ragoûts, ſi on peut parler ainſi ; on mangea fort bien, l'Abbé ſe dépiqua

piqua ſur le premier ſervice, & ſur celui du rôti qui n'en devoit rien à l'autre : ce ne fut qu'à l'entremets qu'il reprit ſon humeur ordinaire, & que la joye devint univerſelle ; chacun eut de l'eſprit à ce ſouper, car quoique tous les Acteurs en euſſent beaucoup, on ſait aſſez qu'il eſt des jours ſujets aux nuages où les penſées s'obſcurciſſent, & où l'expreſſion ſe refuſe.

On demeura très-long-tems à table, non pour celebrer des orgies, comme il n'eſt que trop ordinaire en ce tems-ci, mais pour y joüir de la douce liberté qu'elle inſpire ; le Comte de Valbene qui avoit fort peu parlé, & qui avoit mangé juſqu'à s'en attirer des railleries, demanda bien ſérieuſement à la Marquiſe ſi elle avoit l'art de Ferrie, pour avoir d'un coup de baguette diſpoſé le plus joli Souper qu'on fit jamais. S'il y a quelqu'un de Fée chez moi, reprit-elle, c'eſt mon Maître d'Hôtel qui eſt en effet aſſez entendu, & qui ſans s'embaraſſer, a trouvé le moïen de faire tranſporter à deux lieuës de Paris, un ſouper qui étoit préparé pour l'y man-

ger. Ce que je trouve de merveilleux, dit le Chevalier de Manſedière, c'eſt que les Dames n'ont pas d'ordinaire la force de ſe faire ſervir, & que Madame la Marquiſe eſt plus exactement que le plus formidable Maître. Il ne faut point de force, dit le Comte, c'eſt de l'eſprit, c'eſt de l'ordre, c'eſt une ſorte de bonté ſevere qui ſe fait obéir. Tréve de loüanges, reprit la Marquiſe, j'aime à être aimée & approuvée de mes amis, mais je fuis leurs enceinſemens.

Faiſons donc un petit Lanſquenet, dit Madame de la Fuye; car pour moi, je ſens bien qu'il n'y a que cela que je puiſſe mettre à la place de tout ce que je penſe. Un Lanſquenet! s'écria la Marquiſe, vrayement j'ai bien oublié de vous dire qu'il n'en ſera pas fait mention, s'il vous plaît, pendant le ſéjour qu'on fera ici: permis à celles qui en ſeront curieuſes d'en aller chercher à Paris; mais dans un lieu où l'on veut ſe divertir, il faut bannir ce jeu ſédicieux, où tous les hommes deviennent groſſiers & les femmes emportées. Madame a raiſon, re-

reprit le Marquis de Tadilly, je ne ſuis que trop gros joüeur, mais puiſqu'on veut bien me ſouffrir en ſi bonne compagnie, j'abjure les cartes pour tout ce tems-là.

Pour moi, dit Mademoiſelle de Boiſlegat, j'ai toûjours haï le jeu, & je ne crois pas que je change de goût. Il me fait mal à la tête, & me rend fort laide, ajoûta la Comteſſe, ce ſont des raiſons de me le faire fuir. Je me range du parti des plus forts, dit le Comte. Et moi pareillement, continua l'Abbé.

Si Madame de la Fuye, dit le Chevalier, veut joüer au Trictrac, je paſſerai avec elle dans le Cabinet, pendant que vous vous adonnerez à la belle converſation. A la bonne heure, reprit Madame d'Argenſac, je permets le Trictrac pourvû qu'on le joüe bien loin de moi. A ces mots la Manſeliere conduiſit Madame de la Fuye dans ce Cabinet, & la Marquiſe dit qu'elle ne comprenoit point que la coûtume eût tant de puiſſance ſur les gens mêmes qui ont le plus d'eſprit. Cela eſt vrai, dit Madame de Miralde, il n'y a pas encore bien des années qu'on

qu'on ne joüoit que pour ſe deſennuïer, à preſent on s'ennuye quand on ne joüe pas. Mon Dieu! Madame, dit Valbene, c'eſt l'avarice qui fait joüer, ne voyez-vous pas que le même eſprit qui a fait retrancher les Fêtes, & perſuadé aux hommes qu'il leur étoit honteux de faire de certaines dépenſes agréables pour divertir les femmes, a introduit cet amour effrené du jeu, où on eſpere faire de grandes fortunes, quoique mil exemples prouvent le contraire?

Tout eſt en mode, repliqua Mademoiſelle de Boiſlegat, c'eſt en effet l'avarice qui regne à preſent; ſi on avoit propoſé de joüer à de certaines femmes que nous connoiſſons, lorſqu'elles étoient jeunes, elles auroient regardé cela comme une impoliteſſe très-offençante. Cela eſt vrai, reprit la Comteſſe: Par exemple, ajoûta-t-elle, en regardant le Comte, celle dont vous me fîtes l'autre jour l'hiſtoire, ſe ſeroit bien revoltée contre l'idée d'un Lanſquenet. Qu'elle eſt cette hiſtoire? dit Madame d'Argenſac, j'aimerois bien à en entendre une, je m'ima-

m'imaginerois être quelque Heroïne de Roman. Je vous assûre, dit la Comtesse, que celle-là vous fera plaisir, alors on la pressa fort de la conter, & voici de quelle maniere elle s'y prit.

HISTOI-

HISTOIRE DU DUC DARDELLE, ET DE LA COMTESSE D'ORSELAC.

CE que je vais vous dire étant arrivé de nos jours à des perſonnes importantes, & avec des circonſtances très-particulieres, quoique les évenemens n'en ſoient pas prodigieux, & que les ſentimens en faſſent la plus grande partie, trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous demande un peu d'application, & que je change des noms un peu trop connus.

Le Duc Dardelle, qui eſt mon He-

Herosi, étant encore fort jeune & parfaitement bien fait, regardoit avec plaisir l'aimable Mademoiselle de Chaseu ; son cœur rempli d'une autre passion n'avoit point encore de part à ces regards ; mais ayant tous deux infiniment d'esprit, se voyant souvent à la Cour, & joüant l'un & l'autre du Clavessin, il se forma une petite liaison badine entr'eux, qui ne fut interrompuë que par un voyage que Mademoiselle de Chaseu fut obligée de faire avec sa mere sur les frontieres du Royaume ; je ne vous dirai point de quel côté, on a soupçonné cette belle fille, d'avoir emporté plus d'inclination pour Dardelle qu'elle ne lui en laissoit pour elle, c'étoit la premiere fois qu'elle en avoit senti, & le Duc étoit garanti par l'amour qu'il avoit pour une autre ; ainsi que je vous l'ai dit.

Cependant comme tout passe, il se broüilla avec sa Maîtresse peu de mois après le départ de Mademoiselle de Chaseu ; des affaires l'appelloient à peu près dans la même Province, il ne songea pourtant point à l'aller voir ; mais un de ses

amis

amis lui demanda s'il n'iroit point chez Madame de Chaſeu, qui faiſoit une dépenſe prodigieuſe dans ſes terres, & dont l'eſprit & l'honnêteté attiroient tout ce qui y avoit de bon aux environs, tandis que les yeux de ſa fille mettoient tout à feu & à ſang ; quand on fit ce diſcours au Duc, il étoit en chemin de revenir à la Cour, & Chaſeu ſe trouvant ſur la route, il alla rendre viſite à Madame de Chaſeu qu'il connoiſſoit aſſez pour cela.

Il arriva juſtement comme les Dames ſortoient de leur toilette ; Mademoiſelle de Chaſeu avoit une fleur de jeuneſſe, & des graces brillantes qui n'avoient beſoin d'aucuns ornémens ; mais elle étoit pourtant coëffée & habillée de ſi bon air, ſans ſortir de la ſimplicité que demande la Campagne, que le Duc la trouva auſſi charmante qu'elle l'étoit effectivement.

C'eſt un grand plaiſir pour des femmes du grand monde, de voir dans le fond d'une Province des gens de même eſpece. Le Duc Dardelle fut bien reçu, & ſurtout

avec

avec cette liberté polie qui ne ſe pratique que parmi les perſonnes d'une certaine facon ; on l'arrêta à dîner, on le mena promener l'après-dînée, c'eſt-à-dire, une des amies de Madame de Chaſeu, & ſon aimable fille ; car pour elle, des Lettres qu'elle avoit à écrire l'arrêterent dans ſon appartement.

En vérité, dit cette amie ; en rentrant dans la chambre de Madame de Chaſeu, vous devriez bien arrêter Monſieur le Duc à coucher. Helas! reprit-elle, n'eſt-il pas le maître ; il n'en fallut pas davantage, & il ne ſe fit point prier ; on ſoupa gayement, & Dardelle prit congé des Dames quand il fut heure de ſe coucher. Comme il s'alloit mettre au lit, il reçut la Lettre que voici, écrite de la main de l'amie dont je vous ai parlé, mais Mademoiſelle de Chaſeu y avoit bonne part.

ON n'auroit jamais ſoupçonné un homme comme vous, de manquer à la politeſſe qu'on doit aux Dames ; vous paſſez près de Chaſeu, vous ſçavez que nous y ſommes, & vous ne

vous

vous y arrêtez point : Ah ! Monsieur le Duc, vous n'êtes pas si franc Chevalier que nous pensions ; mais nous sçaurons nous venger de cette offense ; car nous aurons tant d'esprit sans vous, qu'il nous en reviendra quelques nouvelles, & que vous nous regretterez toute votre vie.

Le badinage de ce Billet parut réjoüissant à Dardelle ; il n'étoit point si presſé qu'il n'accordât volontiers quelques jours à une sorte de semonce si particuliere ; il répondit ainsi :

LE respect m'avoit arrêté ; je n'osois visiter des Dames comme vous sans leur permission ; mais cette avanture me feroit renoncer au respect pour toute ma vie, pourvû que vous voulussiez bien me le permettre : cependant je ne manquerai pas de me rendre à Cubaſen à votre lever.

Ces préliminaires de galanterie ne pouvoient manquer de fournir des converſations agréables entre quatre perſonnes, dont trois avoient un eſprit charmant ; il vint cependant

des

des Compagnies de la Province après le dîner. Mademoiſelle de Chaſeu, avoit une délicateſſe dans l'eſprit, qui ne lui permettoit pas de ſe laiſſer ennuïer impunément; le dépit qu'elle eût de ſe voir interrompuë dans des momens qui lui devenoient chers de plus en plus, lui fit dire les plus vives choſes du monde, & en même tems les plus mortifiantes pour les ſurvenans; & cet eſprit ſuperieur qui s'étoit jusques-là fait admirer par ceux-mêmes qui ne l'entendoient pas, ſe rendit ſi formidable aux Provinciaux pendant huit jours que le Duc demeura à Chaſeu, qu'elle en fut débaraſſée pour long-tems; une humeur plus facile qu'avoit ſa mere, & plus de politique que lui fourniſſoit ſon experience, lui auroit fait ſouffrir impatiemment les moqueries de ſa fille, mais elle l'aimoit jusqu'à l'adoration, & en lui faiſant des remontrances, elle mouroit de rire des mêmes choſes dont elle la grondoit.

Le Duc goûtoit délicieuſement le plaiſir d'être dans une Compagnie auſſi aimable que celle où il ſe trouvoit. Madame de Chaſeu, qui étoit en-

encore très-bien faite, avoit un goût pour lui qui se déclaroit en tout, & si elle eût trouvé sur son chemin une autre concurrente que sa fille; elle auroit eu de la peine à ceder ses prétentions.

Pour Dardelle, il estimoit la mere, il admiroit la fille, mais il n'avoit point encore pour celle-ci de ces sentimens pleins d'ardeur, qui font tout le charme ou tous les maux de la vie. Cette jeune personne s'en appercevoit bien ; cependant la rapidité de ce qu'elle sentoit, ne lui permit pas de s'arrêter sur un panchant trop doux, & l'amour propre qui agissoit en elle avec connoissance de cause, lui promettant un jour sa conquête, elle s'abandonnoit, en attendant, aux charmes d'aimer. Ce fut en ce tems-là, qu'étant un jour dans les jardins dès le lever de l'aurore, pour calmer au frais les agitations d'une nuit passée sans dormir, elle fit les Vers que je vais vous dire, & dont l'ardeur me paroît étonnante pour un coup d'essai.

Avant que le sommeil ait pû sous ma pau-
piere

Cal-

Calmer le trouble de mes ſens,
Les oiſeaux par leurs plus doux chants,
Annoncent de Phebus la brillante carriere;
De leurs petits concerts les amoureux accents,
Font le délice d'un cœur tendre,
Le mien contre l'amour ne ſauroit ſe défendre,
Sans avoir combattu je cede à ſes attraits.
Helas! l'indifferent Silvandre
Porte d'inévitables traits;
Son image me ſuit ſans ceſſe;
Je ne l'évite point, j'en fais tout mon bonheur,
Et ſans m'allarmer je m'empreſſe
A faire entrer le trait qui me perce le cœur.
La reflexion & la peur.....
N'accompagnent jamais une vive tendreſſe,
On ſe livre en aveugle à toute ſon ardeur;
Mais qui m'aſſurera que le jeune Silvandre
Fixe pour moi ſes ſentimens;
Il va partir, qu'en puis-je attendre,
Que quelques frivoles ſermens?
Ah! n'importe à mes feux il faut toujours me rendre,
Aimer eſt parmi les Amans

Le plus grand des plaisirs, la douceur la plus chere.
Peut-être mon Amant voudra-t'il à son tour,
Après avoir senti le vain bonheur de plaire,
Goûter les vifs transports d'un mutuel amour.
Comble, ô charmant Fils de Cithere!
Son bonheur & mes vœux, s'il se peut, dès ce jour.

Pour travailler à cette grande affaire, la belle Mademoiselle de Chaulieu alla se mettre au lit, à dessein de réparer les desordres de cette nuit. Souvent en presence même du Duc, il lui prenoit de petites distractions causées par son extrême délicatesse, il ne lui paroissoit point aussi touché de ses charmes qu'il auroit dû l'être, mais elle le regardoit dans son cœur amoureux comme elle le souhaitoit, & ne changeant rien à ses traits, parce qu'elle ne trouvoit rien à y ajouter, elle se le représentoit ardent, empressé, tel enfin qu'elle eut le plaisir de le voir un jour.

Je vous ai promis des sentimens, en voilà & des plus fins, c'est elle-même qui les a révélés au Duc :

Un jour qu'elle le regardoit joüer avec ſon amie, elle remarqua qu'étant peu appliqué à ſon jeu, il paſſoit les doigts dans de grands cheveux blonds cendrés, les plus beaux qu'on ait jamais vûs, & que cette action negligée formoit des boucles merveilleuſes; elle avoit quitté pour cette fois ſes petites vûës interieures, & regardoit en original celui dont l'abſence ne lui alloit laiſſer que trop de tems pour la ſpeculation; paſſez donc encore vos doigts dans vos cheveux, lui dit-elle, avec une application diſtraite. Il la regarda à ces mots avec des yeux, qui obligerent Mademoiſelle de Chaſeu à baiſſer les ſiens; il ne répondit point, mais il fit ce qu'elle lui avoit ordonné; & ils s'entendirent à merveille; ce fut-là un des momens où Dardelle ſe trouva le plus ſenſible, mais avec tout cela il n'étoit pas encore bien amoureux. Le jour qui préceda celui de ſon départ, Mademoiſelle de Chaſeu n'eut pas ſa vivacité ordinaire, & ſa mere accoutumée à ſuivre les mouvemens de cette aimable perſonne, ou ſuivant peut-être les ſiens propres, dit pluſieurs

choſes qui marquoient le chagrin qu'elle avoit de voir partir Dardelle; elle propoſa même de paſſer la nuit, parce qu'il devoit s'en aller de grand matin; vous jugez bien ſi Mademoiſelle de Chaſeu y contredit; leur amie approuva auſſi fort cette propoſition, & elle fut executée avec beaucoup de plaiſir de part & d'autre.

Quand le moment fatal de ſe ſeparer fut arrivé, le Duc prit congé des Dames avec un peu plus de gaieté qu'elles n'auroient déſiré; elles le pourſuivirent juſqu'à ſon caroſſe pour lui en faire la guerre; & lui qui mêloit quelquefois de l'art au naturel, rentra encore une fois dans le Château, contrefit l'homme affligé, & profita de l'avertiſſement avec ſon eſprit & ſa galanterie ordinaire.

Madame de Chaſeu n'eut rien de plus preſſé après le départ du Duc, que d'écrire à quelques-unes de ſes amies pour chanter ſes louanges; & je crois qu'il eſt à propos de vous dire la Lettre qui fut adreſſée à la Marquiſe Domberval, femme d'un mérite connu & admirée: La voici.

CE n'eſt rien de voir le Duc Dardelle dans les lieux où vous le voyez tous les jours ; l'eſprit que vous lui connoiſſez, a mille fois plus de charmes quand on paſſe les jours entiers avec lui ; une avanture nous l'amena comme un Chevalier errant, & nous l'avons gardé dans nos enchantemens le plus qu'il nous a été poſſible ; redoublez, je vous prie, votre amitié pour lui, peut-être la ſeverité de vos maximes vous le fera regarder comme un ami dangereux ; mais pour moi j'avouë que j'en courrai les riſques.

Quand le peril eſt agreable
Le moyen de s'en allarmer.

La fin de l'Automne ramena Madame & Mademoiſelle de Chaſeu à Paris ; l'idée de celle-ci avoit ſuivi le Duc, & l'abſence acheva ce que la preſence avoit commencé. Il ſe rendit aſſidu à l'Hôtel de Chaſeu ; la mere ſe doutoit peut-être bien du motif de ſes viſites, mais Dardelle avoit pour elle une politeſſe ſi galante, elle aimoit tant ſa converſation, & ce qui faiſoit plaiſir à Ma-

demoiſelle de Chaſeu lui en faiſoit tenir auſſi, qu'il ſe forma de ce double intérêt une amitié dont il ſeroit difficile de définir l'eſpece. La Marquiſe Dombervial étoit une perſonne redoutable ſur les choſes de bienſéance; elle avertit en amie Madame de Chaſeu, que le Duc Dardelle étoit amoureux de ſa fille; & vous voyez bien, ajouta-t-elle, que la tendreſſe que vous avez pour Mademoiſelle de Chaſeu vous aveugle ſur des aſſiduités qui peuvent lui faire tort, en même tems que le goût que vous avez pour le Duc vous ſéduit & vous dupe. Vous allez vous livrer à des ridicules, dont vous aurez le tems de vous repentir, & peut-être même à de violens chagrins; croyez-moi, tâchez de rompre doucement ce commerce.

Madame Dombervial avoit de l'aſcendant ſur Madame de Chaſeu; elle lui promit de ſuivre ſon conſeil qui paſſoit pour merveilleux, parce qu'elle affectoit une grande ſévérité de mœurs, ſurtout dans les affaires d'éclat; s'il avoit été poſſible de marier le Duc à Mademoiſelle de Chaſeu, il n'y auroit eu rien à dire;

mais des raisons dont je ferois longtems à vous rendre compte, ne permettoient pas cette alliance ; cela rendoit la remontrance de la Marquise grave & serieuse, & Madame de Chaseu, dont toutes les vûës alloient à procurer de grands établissemens à sa fille, lui annonça qu'il falloit renoncer aux visites du Duc Dardelle ; il est vrai qu'elle assaisonna cette mortification de toutes les raisons & de toutes les douceurs qui pouvoient la lui faire goûter.

Mademoiselle de Chaseu étoit trop habile pour s'opposer à une conduite si prudente ; mais elle étoit bien loin de vouloir se priver de voir un homme qu'elle aimoit avec tant d'ardeur ; elle avoit la ressource de la Cour, où elle ne pouvoit manquer de le voir souvent, & celle des inventions lui étoit sûre ; le destin lui préparoit encore d'autres facilités ; qu'elle n'auroit osé prétendre. Cette terrible Madame Dombervat qui avoit tant fait de vacarme, s'accoutuma elle-même à recevoir très-familierement le Duc ; il apprit qu'elle étoit cause du refroidissement de Madame de Chaseu. Un autre moins

adroit que lui auroit ſongé à s'en venger ; mais ſavez-vous le parti qu'il prit ? celui de devenir ſon ami, & de la mettre dans ſes interêts ; le ſuccès ſuivit de près l'entrepriſe.

Un jour qu'il l'avoit trouvée ſeule, elle étoit en méchante humeur, de ce qu'un Officier n'avoit pas bien fait mouſſer ſon chocolat ; le Duc qui n'étoit appliqué qu'à lui plaire, lui dit qu'il en faiſoit à la perfection ; & comme c'étoit en hiver, la Marquiſe le prit au mot, & il ſe mit à travailler ; ſon chapeau & ſes gands étoient d'un côté, ſon épée de l'autre ; on n'a jamais vû un air moins arrangé. Madame de Chaſeu arriva dans ce moment, qui ſurpriſe d'un ſpectacle ſi nouveau, s'arrêta à la porte, faiſant toutes les mines d'une perſonne qui croit ſe tromper, & ayant bien de la peine à s'empêcher de rire. La Marquiſe l'apperçut, & connoiſſant le ſujet de ſa ſurpriſe, lui dit en riant ; mais peut-on ſe défendre de cet homme-là ? Cela eſt vrai, reprit Madame de Chaſeu, d'un air naturel qui lui ſiéoit fort bien, je ſuis ravie que cette néceſſité de lui accorder l'entrée des mai-

maisons, m'autorise à ne lui plus refuser la mienne.

Une entrée si badine fut suivie d'un entretien sur le même ton; le Duc travailla beaucoup pour attraper le point de perfection à la mousse de son chocolat; on le trouva merveilleux, & depuis ce jour-là il retourna à son ordinaire chez Madame de Chaseu.

Sa passion étoit devenue très-violente pour Mademoiselle de Chaseu, & justifioit fort alors celle qu'elle avoit prise pour lui; le mystere mettoit un sel à leurs sentimens que leur esprit achevoit de perfectionner; cependant deux jeunes Amans qui ne songent qu'à leur amour, qui veulent le cacher à toute la terre, & se le montrer à tous momens, sont bien embarrassés quand ils n'ont point de confident ou de confidente. Mademoiselle de Chaseu choisit Madame de Blaville, femme d'esprit & d'intelligence, & sa particuliere amie, comme un sujet fort propre à la confiance; elle lui avoua le secret de son cœur, & par un mouvement inconnu, le Duc qui ignoroit encore l'éroüeuil son

de ces deux personnes, dit son amour à Madame de Blaville, & lui demanda ses soins & sa protection ; la discrette confidente les lui promit sans lui déclarer ce qu'elle en savoit déja ; & courut apprendre à son amie ce coup de hazard qui avoit tiré si juste ; elles se confirmerent ensemble que cet amour étoit conduit par l'Etoile, & qu'il n'y avoit qu'à s'y abandonner.

La premiere fois que Mademoiselle de Chaseu revit le Duc, elle s'avança au-devant de lui, & lui adressant la parole ; mais qui vous l'a dit, lui dit-elle, répondant à sa pensée, & ravie qu'il eût si bien choisi sa confidente : un esprit moins present que celui de Dardelle auroit peut-être hesité sur une interrogation qui ne paroissoit point amenée ; mais étant d'abord au fait : Mon cœur, répritil, qui ne peut jamais se tromper sur tout ce qui a rapport à vous. La belle Mademoiselle de Chaseu sentit du plaisir & de la honte de la penetration de son Amant ; mais enfin se rassurant un peu, ils se jurerent un amour éternel, & crurent ne jamais violer leurs sermens : Après

près cela ils prirent des mesures pour s'écrire par le moyen de Madame de Blaville, & ils se separerent si heureux, qu'ils n'auroient pas donné leur sort pour l'empire du monde.

Madame de Chaseu fermoit les yeux à mille petites choses, pour n'être pas dans l'obligation de tourmenter son aimable fille; le Duc lui paroissoit dangereux; mais il lui paroissoit aussi digne d'être aimé, qu'elle ne pouvoit blâmer un goût, dont elle se sentoit capable elle-même. Que vous serez un jour loüé des femmes, dit-elle une fois à Dardelle, prévenue d'une imagition folle qui lui passa par la tête? J'aimerois bien autant, repliqua-t'il, l'être dès maintenant: Ne voyez-vous pas, reprit-elle, que celles à qui vous plaisez à present, sont arrêtées par une certaine pudeur, qui empêche de parler de ce qu'on aime; mais qu'elles s'en dépiqueront bien dans l'avenir, & que quand leurs filles leur feront des questions sur les hommes merveilleux de leur tems, vous serez cité par un grand nombre de Dames venerables qui feront alors l'exemple des autres. Le Duc eut

lieu d'être content de cette loüange ; il eſt difficile d'en donner une plus flateuſe ; mais il aſſura que ſi cette opinion n'étoit fondée que ſur la quantité des femmes qu'il aimeroit, il pouvoit ſe détacher des applaudiſſemens de l'avenir. Mademoiſelle de Chaſeu entendit l'application de ces paroles, & ſe flata peut-être, que cela ſeroit ainſi.

Cependant ces deux Amans profitérent bien de la liberté qu'ils avoient de s'écrire. Madame de Blaville avoit tout au moins une fois le jour le ſoin de leur rendre chacun une Lettre ; elles étoient pleines d'un feu & d'une paſſion, qui leur faiſoit toujours ſouhaiter d'en recevoir de nouvelles ; ce n'eſt pas qu'ils ſongeaſſent à y mettre de l'eſprit ; mais il eſt certain que quand on en a beaucoup, le cœur parle bien d'une autre ſorte ; enfin c'étoit un joli commerce, il en eſt peu qui ait été accompagné de tant de graces.

Le Comte de Rozeluc ſe preſenta en ce tems-là, pour épouſer Mademoiſelle de Chaſeu : c'eſt un homme de qualité, d'honneur, de merite, & qui a de grands établiſſemens ; mais

mais peu d'agrément dans sa personne & dans son esprit ; on le proposa à cette aimable fille, qui connoissant la necessité de prendre un parti, & l'impossibilité d'épouser le Duc Dardelle, accepta avec fermeté, quoiqu'avec désespoir, l'époux qu'on lui offroit : vous pouvez juger ce qu'une personne de son caractere sentit dès qu'elle eut engagé sa parole ; elle écrivit aussi-tôt au Duc, une Lettre telle que je vais la dire.

NE pouvant espérer d'être à vous, je me donne à celui à qui on me destine, on ne m'y forçoit point ; mais qu'aurois-je gagné à le refuser ? On m'en auroit peut-être offert un autre plus aimable ; vous auriez pû croire qu'il auroit à la fin touché mon cœur, & je veux vous persuader de toutes les manieres dont il est permis à une honnête personne de se servir, qu'il ne le sera jamais que pour vous ; si j'avois crû vous en convaincre mieux, en mettant un voile sur ma tête, je l'aurois fait avec quelque plaisir ; mais il auroit fallu renoncer à vous voir ; & c'est à quoi je ne puis penser sans frémir ; une chose me console un peu ;

peu ; vous ſerez auſſi affligé que moi, & j'aurai la douleur de vous conſoler de vos communs malheurs ; qu'on eſt forte quand on ſe ſent de la vertu ; on avouë, ſans honte, une foibleſſe qu'on arrête préciſément où il faut, pour ne ſe pas couvrir de honte.

Dès que le Duc eut reçû cette Lettre, il courut chez Madame de Blaville, où peu après Mademoiſelle de Chaſeu arriva ; il pouvoit être que ſa mere n'auroit pas ignoré ce qu'elle y alloit faire ; mais elle ne pouvoit l'en blâmer dans une occaſion qui la faiſoit elle-même gémir, & dans la certitude où elle étoit de la ſageſſe eſſentielle de ſa fille.

Je vous perds donc, dit le Duc à Mademoiſelle de Chaſeu dans le moment qu'elle entra ; je vous perds, un autre va triompher à mon préjudice . . . . . A ces mots, comme il étoit veritablement touché, il s'arrêta, en la regardant d'une maniere fort éloquente : Vous ne perdez point mon cœur, reprit-elle, je veux bien vous le repeter, ne devez-vous pas en faire votre conſolation ? Ah ! Mademoiſelle, reprit-il, je ne ſais

pas

plus spirituel que vous, ou pour mieux dire, je vous aime bien autrement que vous ne m'aimez; qu'il va avoir d'avantage ce Rival, que je ne connois point encore, que je le hai déja, quel qu'il soit, des torts qu'il me va faire auprès de vous: Non, reprit-elle, il ne m'empêchera point de vous aimer toute ma vie, de vous voir tant qu'il me sera possible, de vous écrire tous les jours, & de vous donner toutes les marques de tendresse que vous pouvez raisonnablement espérer de moi. Ah! Mademoiselle, reprit-il, je ne me pique point d'avoir de la raison, vous me l'avez ôtée il y a long-temps: Et je sens bien, ajoûta-t-il en se jettant à ses pieds, & en lui embrassant les genoux, je sens que je ne mettrai guéres de bornes aux témoignages de tendresse que je vous demanderai. Je saurai bien y en mettre, reprit-elle doucement, pour ne le pas désespérer dans une si triste conjoncture, & je suis sûre que vous m'aimerez trop, ajoûta-t-elle, en prenant une de ses mains, & en la lui serrant, pour n'être pas jaloux de ma gloire. Je ne puis être jaloux à

l'heure

l'heure qu'il est ; reprit-il, en baisant mille fois cette main qui tenoit la sienne, que de celui qui va vous posseder.

Ils se dirent encore mille choses passionnées. Madame de Blaville pendant cela feuilletoit un livre, pour ne pas mettre un tiers à cette conversation si interessante ; mais elle ne sortoit point de la Chambre où elle se faisoit. Ils étoient prêts de se séparer, que le Duc ignoroit encore le nom de son Rival, comme le moins important de ce qu'ils avoient à se dire ; il sut enfin, que c'étoit Rozelus, & il partit charmé des bontés de sa Maîtresse, & désespéré de son sort.

Le Comte de Rozelus fut obligé de faire un voyage avant son mariage, au grand soulagement de Mademoiselle de Chaleri, qui se voyoit defaire pour quelque tems, des empressemens d'un homme qu'elle ne songeoit pas à pouvoir aimer, quoiqu'elle eût résolu de fort bien vivre avec lui ; c'étoit le tems du Carnaval, elle étoit de tous les plaisirs de la Cour, & en faisoit un des plus grands ornemens.

Elle

Elle étoit un jour parée pour
grand Bal que le Roi donnoit a
Dames ; les ſoins qu'elle avoit
pour y paroître avec éclat, lui
voient ſi bien réüſſi, que tou
monde lui donna un encens qu'
meritoit ſans nulle flaterie ; q
que petit déſordre qui arriva
coëffure, l'obligea à paſſer dans
cabinet pour le rétablir en libe
Le Duc Dardelle étoit auſſi ſi bi
& toute ſa parure étoit d'un go
particulier & ſi exquis, qu'il s'a
l'applaudiſſement univerſel. Il
perçut Mademoiſelle de Ch
dans le cabinet dont je viens de
ler ; il courut pour y entrer ;
comme il en alloit paſſer la po
elle ſe preſenta pour ſortir ; ils
toient déja vûs ce jour-là
Madame de Blaville ; mais
touchés du plaiſir de ſe rev
que ſi leur abſence avoit long-
duré, & ſurpris de l'état brillan
ils ſe trouvoient, ils recule
quelques pas chacun de leur c
& ſe raprocherent en même-t
pouſſés du même eſprit, ave
tranſports qu'une tendre joye
goûter aux cœurs délicats.

Lorsque le Bal fut commencé, & que tous ceux qui y danſoient l'eurent fait ſelon leur rang, le Duc & Mademoiſelle de Chaſeu danſerent pluſieurs fois enſemble ; perſonne ne danſoit mieux qu'eux, ils goûtoient vivement les louanges qu'on leur donnoit en commun, ſi elles avoient été ſéparées ils n'en auroient pas été contens.

Quelques jours après, pluſieurs Dames étant chez une grande Princeſſe dans une converſation aſſez familiere, on parla d'un certain ornement que les hommes mettoient en ce tems-là, & dont ceux du meilleur air ne mettoient point : la plûpart des Seigneurs de la Cour étoient preſens à la ſatyre qu'on fit de cette mode. Mademoiſelle de Chaſeu qui n'avoit que ſon objet, & qui ſe trouva diſtraite dans ce moment pour tout le reſte du monde, dit tout d'un coup : Il n'en met point lui. Dardelle attentif à tout ce qu'elle diſoit, ſentit ce qu'on ne peut exprimer à ce peu de mots ; parce qu'ils ne pouvoient s'appliquer qu'à lui, & perſonne ne les entendit que Madame de..... qui préſumoit

sumoit encore assez de ses appas, pour prétendre au cœur de Dardelle, & qui se voyoit par-là loin de son but : Oui, Mademoiselle, dit-elle, il n'en a point lui, & répeta tant de fois la même chose, qu'il ne tint pas à elle qu'on ne fût instruit du secret de ces deux personnes; mais les hazards sont quelquefois favorables aux Amans.

Tout ceci paroîtroit sans doute bien petit à des gens de peu d'esprit, ou absolument insensibles ; mais je parle devant une compagnie trop connoisseuse, pour craindre de l'ennuyer par le récit de ces bagatelles qui paroissent si graves en amour.

Comme les choses étoient en cet état, le Comte de Rozelle arriva, & parut fort amoureux de Mademoiselle de Chaseu ; elle répondit à son amour, en personne qui connoît les bienséances, & pénetrée de la plus cruelle douleur, elle se ménagea avec tant d'art, que Rozelle attribua toujours à la modestie un sérieux qui partoit d'une autre cause.

Dardelle obtint une conversation avec Mademoiselle de Chaseu, le matin

matin du propre jour de son mariage, chez Madame de Blaville ; on n'a jamais bien sû ce qu'ils s'y dirent, mais apparemment ils s'y abandonnerent à leur désespoir ; car le courage de la belle Mariée s'évanoüit, & elle fit de vains efforts pour entrer dans un Convent fort austere, dont la Superieure refusa de la recevoir. Ne voyant donc plus de porte pour sortir d'un labyrinthe où elle avoit bien voulu entrer, elle ramassa toutes ses forces, & se laissa parer comme une victime qu'on va sacrifier. Cet Hymen fut celebré avec pompe, & après mille plaisirs qui remplirent l'après-dînée, il y eut un superbe Souper avant que d'aller à l'Eglise. Mademoiselle de Chaseu ne voyoit rien, n'entendoit rien ; les loüanges de ses propres charmes ne pouvoient la tirer de la profonde rêverie où elle s'ensevelissoit, elle fut poussée si loin, que portant la main à une de ses boucles d'oreilles, elle l'arracha sans que la douleur lui fît reprendre ses sens.

Un ami du Marié qui vit cette action, en demeura fort étonné.

Ma-

Madame Domberval qui étoit de la nôce, fut très-scandalisée; le Comte lui-même, ne fut pas sans inquiétude : Qu'avez-vous, Mademoiselle ; lui dit-il, & pourquoi exercez-vous de telles cruautés sur vous-même ? Madame de Chaseu qui aimoit trop sa fille pour ne la pas regarder souvent, avoit vû ce qui s'étoit passé, & repartit promptement, qu'elle étoit sujette à des distractions épouventables, & qu'elle seroit bien-heureuse, si le mal qu'elle venoit de se faire l'en pouvoit corriger : cét air naturel que Madame de Chaseu avoit toujours, trouva dans Rozeluc un sujet propre à être persuadé ; il étoit amoureux & assez confiant ; la jalousie est un grand mal, il se trouva heureux de pouvoir s'en défaire : son Ami & la Marquise Domberval qui étoient de sang froid, ne furent pas si aisés à tromper ; mais ce n'étoit pas eux qu'on épousoit, & ce fut avec plaisir qu'ils virent rétablir le calme dans les yeux d'Orselac.

En sortant de table on alla à l'Eglise, où la triste Mademoiselle de

de Chasou prononça d'un œil sec, ce *Oüi* sans retour; elle étoit trop affligée pour pleurer. Le reste de la Cérémonie se passa, sans qu'elle laissât échapper un soupir; toute la Cour alla le lendemain chez elle, pour se réjoüir de ce qui l'affligeoit. Le Duc y alla comme les autres, une langueur tendre paroissoit dans ses regards, il en lança à la nouvelle Comtesse, qu'elle sentit jusqu'au fond du cœur: Ah! Ciel injuste, s'écria-t-elle, qu'avons-nous..... Vous trouvez-vous mal, ma fille, interrompit promptement Madame de Chasou, qui toujours en garde contre les effets d'une passion qu'elle n'ignoroit pas, mouroit de frayeur, que quelqu'un n'interprétât cette exclamation? Oüi, Madame, répondit-elle, je sens des douleurs affreuses à l'heure que je vous parle. L'amoureux Dardelle goûta toute la douceur de cette allégorie, & presque tout le monde sortit, crainte d'incommoder une personne qui se trouvoit mal.

Pour le Duc, il ne put se résoudre à sortir si-tôt; il connoissoit le foible d'une mere pour une fille si aima-

aimable ; cette mere même conſervoit toujours pour lui une eſpece d'amitié galante, qui ne lui permettoit pas de traiter les choſes à la rigueur ; il vouloit parler à la Comteſſe, & il en trouva le moment, pendant que Madame de Chaſeu conduiſoit les Dames, & que Madame de Blaville en entretenoit d'autres. Madame d'Orſelac en ſentit de grandes conſolations, & commença de déplorer un peu moins les malheurs de ſon état.

Son Epoux étoit au comble de ſes ſouhaits ; comme il n'y a que l'imagination à ſatisfaire, il étoit heureux, puiſqu'il croyoit l'être. Madame de Chaſeu d'un autre côté, qui donne fort aux bienſéances, parla dès ce ſoir à ſa fille, & ſans la tourmenter inutilement ſur ſa tendreſſe pour le Duc, elle lui en fit voir les conſequences ; elles s'entendoient parfaitement ; un ſeul mot leur ſuffiſoit ; la Comteſſe comprit qu'il falloit ſauver les apparences, & ne rien laiſſer voir à ſa mere qui la mît dans l'obligation de ſe fâcher : c'étoit en effet ce que Madame de Chaſeu vouloit, & c'eſt ce qu'on

qu'on tâcha d'executer ; mais l'Amour eſt lui-même un indiſcret, quand les Amans ne le ſont pas ; ainſi c'eſt en vain qu'on prétend long-tems cacher une intrigue.

Le Duc plus amoureux que jamais, ſe conduiſoit avec une prudence merveilleuſe ; il alloit rarement chez la Comteſſe, mais il la voyoit ſouvent chez Madame de Blaville, & il lui écrivoit tous les jours : Madame d'Orſelac s'abandonnoit ſans ſcrupule à cette paſſion, parce qu'elle donnoit nulle matiere aux remords, & Dardelle étoit d'autant plus ardent, qu'il manquoit bien des choſes à ſa félicité.

Les Fêtes étoient fort à la mode en ce tems-là, le Duc avoit l'humeur magnifique & galante ; il en donna une auprès de Paris, dont je ne vous dirai point les particularités, parce qu'elles pourroient faire deviner les acteurs ; mais je vous dirai ſeulement qu'il n'y eut point de Reine de la Fête pour les yeux du public : il eſt vrai que ceux de Dardelle en faiſoient bien les honneurs à la Comteſſe, il ne regarda qu'elle dans les plaiſirs qu'il avoit

avoit imaginés, & ce fut par l'effet d'une prudence conſommée, que croyant faire merveille, il alla, en commençant le Bal, prendre la belle Mademoiſelle de ..... pour danſer la premiere courante; mais cet effort lui réüſſit mal; il vit la Comteſſe dans un dépit dont il craignit les ſuites, il n'oſa pourtant s'en approcher, autre trait de prudence perdu, nouveau crime ſur ſon compte. Madame d'Orſelac ne pouvant plus durer dans un lieu où ſa vûë étoit bleſſée, ſortit de la ſalle du Bal pour aller prendre l'air dans le jardin. Le Duc s'en appercut tout ſeul, & à la faveur du tumulte du Bal, dont la compagnie étoit grande, il alla chercher ſa maîtreſſe qu'il trouva couchée ſur le gazon d'un rondeau, de la facon du monde la plus triſte.

Que faites-vous ici? lui dit-il, n'ai-je point aſſez ſouffert par la contrainte où il faut que je m'applique ſans ceſſe, ſans que vous me priviez encore de vous voir. La Comteſſe pendant ce diſcours regardoit l'eau que la Lune argentoit, ou plûtôt ne regardoit rien.

Vous ne répondez point, continua Dardelle? Qu'ai-je fait pour m'attirer ce traitement? Retournez, lui dit enfin la Comteſſe, la contrainte que vous vous faites à preſent eſt bien plus incommode que toutes celles que vous vous êtes faites aujourd'hui. Moi, je me contraints, répondit-il, quand je ſuis avec vous? c'eſt vous qui me tenez ce langage. Ah! Madame, que je ſuis loin des progrès que..... Helas! interrompit-elle, que je ſuis infortunée de me ſentir attachée à vous pour toute ma vie! quand il vous reſte aſſez de diſcernement pour choiſir à point nommé Mademoiſelle de..... Ah! Madame, reprit-il, elle étoit plus proche de moi qu'une autre, elle eſt fille, cela tire moins à conſequence; je n'oſois vous prendre, vous-même vous ne l'auriez pas voulu. On pardonne toujours, reprit promptement Madame d'Orſelac; les étourderies de cette eſpece, votre ſang froid raiſonné ne paroît d'un homme ſiége; je jurerois que par un raffinement de politique, vous avez penſé que cette fille étant la plus belle, on pourroit fort bien la

croire

croire Reine de la Fête ; ſi cela eſt, vous l'avez regardée avec plaiſir, & c'eſt ce qui va détruire tout le mien.

Tant de ſenſibilité raviſſoit le Duc, il étoit sûr de guérir aiſément une legere bleſſure ; mais comme il connoiſſoit fort bien le caractere des femmes glorieuſes, il lui demanda mille fois pardon, comme s'il avoit eu grand tort ; & s'il l'obtint avec quelque peine, ce fut auſſi avec mille douceurs : leur abſence ne fut point remarquée. Madame d'Orſelac rentra la premiere, Dardelle reparut après, on danſa long-tems. Ces deux Amans étoient charmés quand ils danſoient enſemble, ſe tenir la main ſeulement, leur cauſoit des tranſports pleins de charmes ; ce ſont ſans doute ces plus legeres faveurs qui cauſent les plus aimables émotions, parce que la vertu n'en eſt point bleſſée, & qu'on les goûte avec pureté.

Peu de jours après, Madame de Chaſeu entra inopinément dans la chambre de la Comteſſe, comme elle venoit de recevoir une Lettre

de Dardelle ; cette mere s'en saisit assez subtilement, pour que sa fille ne s'en apperçût point, & sortit bientôt après pour aller la lire ; elle étoit d'une ardeur à ne rendre pas leur commerce douteux : Madame de Chaseu rêvoit encore à ce qu'elle avoit à faire, quand la Comtesse, qui n'avoit plus trouvé cette Lettre, vint toute allarmée, demander à sa mere si elle n'avoit point pris ce papier fatal. Oüi, ma fille, lui repartit-elle, & vous voyez bien que je ne puis plus avec honneur, souffrir que Dardelle vienne chez moi, & par consequent chez vous (car elles demeuroient ensemble) vous savez ce que je vous avois dit ; mais l'amour dans les jeunes cœurs ne peut être long-tems sage ; ce n'est point une séverité à contretems que j'affecte ; j'entendis votre broüillerie & votre raccommodement le jour de la Fête que le Duc donna, j'en demeurai témoin muette, & j'en serois toujours restée témoin pacifique, si la Lettre que je viens de voir, & que vous savez que j'ai vûë, ne me mettoit dans la nécessité de faire mon devoir, surtout quand

quand on a un mari qui ſe repoſe ſur moi du ſoin de votre conduite.

Madame, interrompit la Comteſſe, je vous entends; je n'entre en aucune juſtification, je vois de quelle eſpece eſt mon tort; ſuivez les conſeils de votre ſageſſe, j'y ſouſcrirai ſans murmure.

Madame de Chaſeu plaignit & admira la Comteſſe, dans une occaſion où véritablement elle n'étoit ni à plaindre, ni à admirer; car ne perdant par là que les viſites du Duc, où elle n'avoit pas la liberté de lui parler en particulier, & la maiſon de Madame de Blaville ne lui étant pas excluſe, elle ne ſe trouvoit pas dans une ſituation plus triſte qu'auparavant.

Le lendemain Madame de Chaſeu, toute penetrée de pitié, rencontra le Duc comme il alloit chez la Reine: ce n'eſt pas ma faute, lui dit-elle, pleine de l'avanture de la veille: ſi je ne l'avois pas vûë, vous n'auriez pas ceſſé de venir chez moi, il faudroit auſſi avoir plus de ſoin des Lettres. Dardelle voulut faire l'étonné: Mon Dieu, reprit-elle, me croyez-vous ſi dupe, vous

en ſavez autant que moi ; je ſai bien que vous ne vous en écrirez pas moins, & que vous vous verrez preſque autant ; mais prenez-y garde l'un & l'autre, tâchez que je ne voye rien qui puiſſe m'en convaincre ; le pauvre d'Orſelac eſt le meilleur homme du monde, ſa confiance eſt entiere, pour moi je ne puis pas le laiſſer tromper dans ma propre maiſon. A ces mots elle quitta le Duc & pourſuivit ſon chemin.

Vous ſerez peut-être ſurpris qu'une mere entrât ainſi dans une intrigue de ſa fille, mais cela étoit fondé ſur cette adoration qu'elle avoit pour elle, & ſur l'aſſurance d'une vertu qu'elle ne croyoit pas capable de pouvoir ſe démentir.

Peu de tems après la Comteſſe ſe trouva chez cette même Princeſſe dont j'ai déja parlé ; il y avoit beaucoup de femmes, & parmi ce grand nombre il s'en rencontroit pluſieurs, dont les cœurs n'étoient pas inſenſibles ; la converſation ſe tourna ſur l'amour, ainſi qu'il arrive ſouvent ; la Princeſſe propoſa une queſtion, ſavoir, lequel étoit plus pardonnable à une femme de ſe laiſſer vain-

cre

cre à de longs ſervices, ou de ſuivre ſon penchant indépendamment du goût de celui pour qui on en a; une Dame de la compagnie ſoutint avec aſſez d'eſprit, que la reconnoiſſance étant une vertu, on ne pouvoit trouver mauvais ſans injuſtice, qu'une perſonne raiſonnable accordât ſon cœur à des pourſuites perſeverantes & empreſſées; mais Madame d'Orſelac, qui avoit à plaider ſa cauſe, & qui avoit mille fois plus d'eſprit que l'autre, dit au contraire que ce qu'on appelloit reconnoiſſance ſur ce chapitre n'étoit que foibleſſe; que toute femme qui ſe laiſſe aller au ſervice, pouvoit en faire autant pour trente hommes que pour un, puiſqu'il ne ſeroit queſtion que de lui en rendre; mais qu'une perſonne qui ſent une inclination violente, & qui s'y abandonne malgré tous les efforts de ſa vertu, n'étant émûë que par ſes propres ſentimens; ne court pas riſque de retomber ſouvent dans les égaremens de cette paſſion, & non ſeulement eſt bien plus pardonnable, mais doit encore paroître une conquête bien plus précieuſe.

L'adverſe partie repliqua ; mais la Comteſſe la battit en ruine, ſoit que ſa cauſe fût meilleure, ou que ſa vivacité eût plus de pouvoir ; je ne vous dis même ce petit fragment de converſation, que pour vous faire connoître à fond le caractere de mon heroïne, dont je n'ai plus guéres de choſes à vous apprendre ; il faut pourtant vous faire ſavoir que la Princeſſe fut de ſon avis, & que Dardelle l'appuya de toutes ſes forces, qui n'étoient pas médiocres.

Quand l'amour eſt au dernier periode, il faut de néceſſité qu'il diminuë ; on voit peu de ſes paſſions qui parvenuës à un certain degré, demeurent dans cet état de perfection, & s'il y en a quelqu'une, c'eſt ſeulement pour faire l'exception de la regle generale. Suivant ce principe, le Duc Dardelle commencoit à ne plus ſentir cette ardeur qu'il avoit euë pour la belle Comteſſe ; elle s'en plaignit ſouvent à lui, peut-être que cette inclination qu'elle s'étoit toujours ſentie en ſa faveur, formoit en effet des ſentimens plus durables, peut-être auſſi n'étoit-ce que la gloire qui la tenoit.

Il ſe paſſa quelque tems dans ces petits reproches. Dardelle tâchoit à ne ſe les plus attirer ; mais on a cru qu'il ne fut point trop fâché de voir partir ſa Maîtreſſe pour un voyage qui devoit beaucoup durer ; il penſa pourtant mourir d'affliction en prenant congé d'elle, & elle partit dans la penſée flateuſe de laiſſer un homme au deſeſpoir ; il eſt vrai que pour adoucir un peu ſon affliction, il fit dès le ſoir une partie de maſques, avec des femmes bien capables de le conſoler, & que ſi dans ſes Lettres il ne fit pas mention de ce trait, ce fut par l'effet d'une diſcretion fort loüable. La Comteſſe de ſon côté trouva des adorateurs ; ſi je voulois les ſuivre l'un & l'autre, j'aurois une belle hiſtoire à vous conter ; mais cela ſeroit trop long pour un après ſouper, & j'ai même peut-être tort de vous avoir mené juſqu'à la fin de leur paſſion.

Ne vous en repentez pas, dit alors la Marquiſe d'Argenſac, ces gens-là s'aimoient ſi fort, qu'ils m'avoient cauſé une oppreſſion ; me voilà fort ſoulagée par leur incontinence. Comment, Madame, reprit Tadil-

ly, vous craignez les gens conſtans, j'en ſuis au deſeſpoir, dans le deſir que j'ai de conſerver toute ma vie votre amitié. Comme il achevoit ces mots, la Comteſſe ſe ſouvint des joüeurs de Trictrac, & propoſa d'aller voir ce qu'ils faiſoient; on les trouva quittes, comme il arrive aſſez ſouvent à ce jeu, & il y avoit même du tems qu'ils l'étoient: mais ils paroiſſoient tous deux ſi appliqués à ſe conter des coups de Baſſette & de Lanſquenet, & leur converſation les attachoit ſi fort, qu'à peine répondirent-ils aux prémieres interrogations qu'on leur fit; cela leur attira une legere guerre, qui ne finit qu'en montant en carroſſe pour retourner à Paris, où tous les Acteurs arriverent à quatre heures du matin, très-ſatisfaits de leur journée, & avec promeſſe de ſe revoir le lendemain.

Cette aimable Troupe ſe trouva en effet chez la Marquiſe: Savez-vous bien, dit la Comteſſe, ce que j'ai penſé? il me ſemble que nous ferions auſſi-bien d'aller de tems en tems, comme nous fîmes hier à la jolie Maiſon de Madame Dar-

Dargenſac, que de nous y établir en forme ; nous n'y ſerions pas ſi-tôt, que l'occaſion prochaine de Paris nous perſuaderoit que nous y aurions à faire, nous croirions être néceſſaires à Verſailles ; enfin nous ſerions les empreſſées mal à propos, ou ſi la politeſſe nous en empêchoit, nous en croirions notre liberté gênée. Il ſeroit peut-être mieux, reprit la Marquiſe, que je me tourmentaſſe pour trouver des raiſons propres à détruire les vôtres ; mais je ne ſais point mettre le poignard ſur la gorge à force de bien faire les honneurs de chez moi, ainſi c'eſt à la Compagnie à décider.

Le Chevalier recüeillit les voix tout bas, il ſe trouva qu'il n'y avoit eu que le Marquis & Mademoiſelle de Boiſlegat, qui euſſent opiné pour le ſéjour de la Campagne. Tadilly fut tranſporté de joye de cette conformité, ſa Maîtreſſe en fut honteuſe ; mais enfin il fut réſolu qu'on demeureroit à Paris, & que les Soupers de Campagne ſeroient frequens ; on en marqua un à ſix jours de là, à la même Maiſon où on s'étoit ſi bien trouvé.

Il faut, je crois, donner une legere peinture de ceux dont nous avons à parler. La Marquiſe Dargenſac eſt une veuve aimable, dont la naiſſance & le bien la mettent en état d'être reçûë agréablement à la Cour, de ſe choiſir des amis qui lui conviennent, & de paroître avec éclat; ſon mari ayant été Gouverneur de Province, elle eſt accoutumée à une dépenſe ſomptueuſe; mais la délicateſſe de ſon goût l'empêche de donner à ſes veritables amis de ces repas qui étouffent dès qu'on les voit; c'eſt pourquoi nous avons donné le nom de petits Soupers à ceux qui ont donné lieu à cette relation. Après la mort de ſon Epoux qu'elle a fort aimé, la liberté lui a paru la plus douce choſe du monde, & cette liberté s'étend juſqu'à ſon cœur.

La Comteſſe de Miralde eſt charmante de tout point, ce n'eſt point une de ces beautés qui revoltent les autres femmes, & dans leſquelles on cherche avec ſoin quelque défaut; ce ſont mille graces répanduës dans toute ſa perſonne; c'eſt de la fineſſe dans la phiſionomie, de la joye

joye & du brillant dans l'eſprit, & un goût pour les plaiſirs, qui ne l'empêche point de ſe trouver fort à ſon aiſe avec ſes amis ; elle eſt veuve, mais le Comte de Valbéne n'a pas envie qu'elle le demeure long-tems.

Mademoiſelle de Boiſlegat eſt fort belle, fort ſage, elle a infiniment de l'eſprit, elle ſait tout ce qu'il eſt permis de ſavoir ; ſon air eſt noble & ſérieux, ſon cœur eſt tendre, ſa naiſſance illuſtre, ſon bien conſiderable ; elle eſt maîtreſſe d'elle-même, mais ce ſera avec plaiſir qu'elle fera paſſer cette autorité au Marquis de Tadilly.

Madame de la Fuye parle peu, joüie beaucoup, penſe fort bien quand il lui plaît de ne ſe pas abandonner à une petite bizarrerie, qui l'oblige quelquefois à contrarier ; heureuſement cela ne dure pas. Elle a voulu être Chanoineſſe pour avoir nom Madame, dans le deſſein qu'elle avoit de ne ſe point marier.

Le Marquis de Tadilly eſt digne de ſa Maîtreſſe ; cela emporte une grande loüange ; il a quelque hau-

teur dans l'esprit, mais on la lui pardonne en faveur de mille grandes qualités qui n'excluënt pas les agréables.

Le Chevalier est un bizarre spirituel; on lui fait la guerre tant qu'on veut, à condition de ne point être contraint à se corriger; il dit pour ses raisons, qu'il seroit bien fâché de navoir pas un caractere.

Le Comte est poli, gracieux, bien fait, il a depuis long-tems quelque chose d'assez vif pour Madame de Miralde: les petits Soupers y ont beaucoup ajoûté.

L'Abbé est d'une qualité & d'un mérite à ne voir rien au-dessus de ses prétentions. L'Amour qui est un séditieux a un peu interrompu ses grandes vûës; il avoit pris une passion prodigieuse pour Mademoiselle de Boislegat, & il lui a fallu toutes les lumieres de son esprit & toute l'élevation de son ame, pour lui développer le faux & le ridicule d'un Amant de son état.

Ces huit personnes si bien assorties, se trouverent à la Maison de Madame Dargensac, le jour qu'ils avoient pris pour y aller, elles ne

se

ſe promenerent point dans le jardin, parce qu'arrivant d'Amadis de Grece, il étoit déja aſſez tard, & que la Marquiſe même avoit ſes raiſons pour ne le pas propoſer.

Le Chevalier avoit ce ſoir-là un air ſombre, dont on lui demanda la raiſon: Comment, dit-il, en ſe tournant vers la Compagnie, ſans la regarder, comment, vous arrivez de l'Opera, & vous ne devinez pas ce qui m'afflige? Non, vraïement, dit la Comteſſe, je m'y ſuis fort bien divertie, & hors la mort de Meliſſe, qui eſt le plus beau, je ne vois pas qu'il y ait rien là d'aſſez tragique, pour laiſſer de noires idées. Ah! Madame, reprit-il, ſi tout le merite de Lully étoit dans votre tête, comme il eſt dans la mienne, vous ne prendriez gueres de plaiſir à un Opera de Deſtouches? Quoi, reprit Madame de Miralde, en éclatant de rire, vous avez juré de vous ennuïer à tous les Opera, parce que Lully eſt mort? Et oüi, parbleu, Madame, interrompit-il, en mettant ſon chapeau, & en l'enfoncant d'un air militaire, oüi, je l'ai juré, & quiconque ne fait pas comme moi,

moi, n'a ni oreilles, ni goût?

Cette saillie réjoüit fort la petite Troupe, le Marquis lui demanda, s'il s'étoit aussi enseveli dans le tombeau de Quinaut: En doutez-vous, reprit-il d'un air chagrin, j'aime mieux les plaisanteries d'Arbus dans Cadmus, quoique veritablement un peu froides, que toute la passion d'Amadis de Grece? C'est fort bien fait, dit Mademoiselle de Boislegat, on ne peut trop outrer le respect qu'on a pour les manes de ses amis. Ma foi, ajoûta le Marquis, je loüe Dieu de ne m'avoir pas fait connoisseur comme la Manseliere, j'y perdrois de grands plaisirs.

Vous riez, dit alors Madame de la Fuye, qui n'avoit point encore parlé, mais j'admire le goût du public, d'avoir deserté Thesée, & de s'être tué à Amadis malgré l'augmentation des places. Oh! dit la Comtesse, nous n'y avions pas pensé, voilà une mauvaise marque pour cet Opera.

En vérité, dit la Marquise, la Manseliere est trop extraordinaire de ne juger que sur les noms; je ne veux point entreprendre de détruire

re la grande opinion qu'on a de Lully, ce ſeroit inutilement & avec beaucoup d'injuſtice ; mais de vouloir que la bonne Muſique l'ait ſuivi en l'autre monde, c'eſt faire un outrage à la Nature, de la croire incapable de produire encore de ces Genies ſuperieurs aux autres.

Comme on s'entretenoit ainſi, on vint avertir que le Souper étoit prêt. On s'alla mettre à table, & le Chevalier qui commencoit à ſentir qu'il avoit tort, & qu'il l'auroit avoüé ſans une fauſſe gloire qui l'arrêtoit encore, demanda aux Dames ce que c'étoit que la gloire de Niquée ? Car, ajoûta-t-il, je crois qu'elle devoit aſſez s'ennuyer-là, ayant une paſſion dans le cœur. Que dites-vous ? reprit Mademoiſelle de Boislegat, c'eſt la plus jolie idée qu'on ait jamais euë. Niquée aima Amadis pour avoir vû ſon portrait ; de certaines fatalités que vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de chercher dans le Roman, l'avoient obligée de reſter dans la Tour de l'Univers ; mais la ſage Zirphée ſoigneuſe de ſes plaiſirs, l'enchanta dans le plus beau lieu du monde, aſſiſe

aſſiſe fort à ſon aiſe ſur un trône éclatant ; cent Nimphes belles comme des Déeſſes, joüoient devant elles de cent inſtrumens divers, tandis que quelques autres ſoutenoient un miroir enchanté ; dans lequel Amadis ſe faiſoit toujours voir à ſes yeux, & par cet aimable point de vûë, lui faiſoit paſſer les années comme des momens.

Il eſt vrai, dit Madame de Miralde, que la gloire de Niquée preſente une image bien gracieuſe : il eſt fâcheux qu'on ne puiſſe pas aſſez la faire ſentir à l'Opera. Comme on s'entretenoit ainſi, on entendit dans la cour une chaiſe de poſte ; il n'y eut perſonne qui n'en frémît : les ſurvenans ne plaiſent guéres dans une partie où on ſe trouve bien ; mais chacun ſe raſſura en voyant arriver l'agréable Dantigni ; c'eſt un homme né pour la joye, & s'il l'inſpire quelquefois aux plus graves, on peut juger quel effet il produiſit dans une compagnie qui avoit tant de diſpoſition à ſe divertir ; il arrivoit des Terres de ſon pere, il étoit allé chez la Marquiſe presque en arrivant ; comme on ne lui cachoit

choit point où elle étoit, il avoit ordonné des chevaux frais à ſa chaiſe, & il parut là comme un Courrier.

Quelque accoutumé qu'il fût aux bonnes receptions, il fut ſenſible à celle qu'il reçut en ce lieu ; c'étoit parmi les hommes à qui l'embraſſeroit, les femmes lui faiſoient mille queſtions à la fois, il faiſoit face à tout ; mais enfin il leur dit : ma foi, Mesdames.

Horace a bû tout ſon ſaoul quand il voit les Menades : ſi la comparaiſon n'eſt pas tout-à-fait juſte, je vais me mettre en état de la contenter en mangeant pour la premiere fois d'aujourd'hui : Ah ! le pauvre garçon, dit la Marquiſe, un couvert au plus vîte, & qu'il ne parle plus du tout : Dantigny ſe mit en effet à table, & huit mains hoſpitalieres porterent auſſi-tôt une telle abondance de vivres ſur ſon aſſiette, que la Pyramide du Deſtin n'étoit rien en comparaiſon ; la quantité ne l'effraya point, il mangea en voyageur affamé, on reſta encore quelque tems à table, après quoi on s'alla promener, parce que ce ſoir là étoit fort beau.

La

La petite troupe tourna ſes pas du côté du jardin, ce fut avec une charmante ſurpriſe qu'elle s'y trouva éclairée comme dans un nouveau jour; chaque arbuſte de parterre & des boulingrins portoit une petite girandolle de criſtal; on avoit ſuſpendu de grands luſtres entre des maronniers d'Inde qui les entourent, les violons & les hautbois de l'Opera déguiſés en Faunes & en Satires, rempliſſoient les intervalles de ces maronniers, & la ſimphonie jointe à l'illumination, faiſoient un effet ſi agréable & ſi ſurprenant, que chacun ſe regarda pour deviner l'auteur de cette galanterie.

Sai-je bien inventer des plaiſirs, dit tout à coup Dantigny, la campagne m'a-t'elle réveillé? que dites-vous de cette petite Fête? l'air dont il parloit étoit trop badin pour en être crû; le Chevalier de la Manſeliere en eſt de ceux qui approuvent fort que les Fêtes ſoient hors d'uſage; l'Abbé n'étoit pas aſſez content, & a trop de meſures à garder pour être ſoupçonné d'avoir donné celle-ci; il n'y avoit donc que le Marquis & le Comte qui euſſent pû l'i-

ma-

maginer; mais Valbene parut ſurpris de trop bonne foi, & le ſeul Tadilly en eut tout l'honneur; il eſt vrai que ce fut à bon droit, & que de concert avec la Marquiſe, il avoit ordonné ce petit divertiſſement; il s'en défendit pourtant, mais il ne laiſſa pas d'être fort loüé d'un ſoin qui avoit ſi bien réüſſi; ce qui confirma les ſpectateurs dans cette penſée, c'eſt que ſur les caiſſes de chaque mirthe, il y avoit des petites lampes qui formoient des inſcriptions en lettres lumineuſes, on liſoit à l'une:

Mirthe amoureux quand ceindrez-vous ma tête,
O doux moment hâtez vous d'accourir.

Il y avoit à un autre.

Preſſez amour une ſi belle Fête,
Trop d'eſperance fait mourir.

Il y en avoit ainſi par tout, qui ſeroient trop longues à rapporter; on les lut avec plaiſir, il n'y eut que Mademoiſelle de Boiſlegat qui baiſſa les yeux, & qui ne dit mot. Helas! Ma-

Mademoiſelle, lui dit Tadilly en baiſſant ſa voix, que vous ont fait ces pauvres mirthes pour leur refuſer vos regards ? eſt-ce parce que c'eſt un arbre conſacré à l'amour, ou parce qu'ils parlent une langue dont je me ſers quelquefois auprès de vous ?

Vous êtes injuſte, reprit-elle en le regardant avec beaucoup de tendreſſe, je ne refuſe guéres de vous écouter ; vous ſavez même que ce n'eſt pas moi qui retarde ce que vous appellez votre bonheur, mais je n'aime point à être la Reine d'une Fête ; tous les yeux ſe ſont d'abord fixés ſur moi, & voilà, ajouta-t'elle, en ſe ſeparant de lui, Dantigny qui me regarde d'une façon à me déconcerter. A ces mots elle ſe mêla parmi les Dames, & le Marquis fut contraint à renoncer au charmant plaiſir de parler à ce qu'on aime ; peut-être n'étoit-il point trop fâché de voir tant de modeſtie dans une Maîtreſſe qui alloit devenir ſa femme.

Comme Mademoiſelle de Boiſſegat & le Marquis danſent fort bien, ils danſerent parfaitement une contre-

tredanſe ; Dantigny tout en habit de campagne qu'il étoit, danſa le paſſe-pied avec Madame de la Fuye, & le Comte & Madame de Miraide les Folies d'Eſpagne ; pour Madame Dargenſac, elle dit qu'elle ſeroit de l'aſſemblée avec l'Abbé de Chavagne & la Manſeliere ; on finit par les petites danſes, après quoi des Officiers déguiſés en Armeniens, apporterent des ſous-coupes pleines d'eaux glacées & de breuvages chauds ; c'eſt ainſi que ſe termina la ſoirée dont on eut lieu d'être content. Avant que de monter en caroſſe, on exigea le ſecret ſur cette Fête pour éviter les commentateurs, & Dantigny fit recevoir une loi, par laquelle l'homme convaincu d'indiſcretion, donneroit un grand divertiſſement aux Dames ; & ſi c'étoit une Dame, elle ſeroit obligée de narrer un conte ou une hiſtoire à toute la compagnie ; chacun prêta le ſerment entre les mains du Légiſlateur, & trouva même que pour une ſi grande faute, la peine n'étoit pas aſſez rigoureuſe.

On ne ſe ſeroit pas chargé de ſuivre les convives dans les intervales des

des petits ſoupers, puisque ce n'eſt que des ſoupers qu'on a entrepris de faire le récit ; mais comme pour être exact Hiſtorien, il faut rapporter tout ce qui peut y avoir quelque rapport, on ne peut ſe diſpenſer de dire, que Dantigny n'eut rien de plus preſſé que de conter à un de ſes amis tout ce qui s'étoit paſſé au Château de Mirthes, car en faveur des inſcriptions dont nous avons parlé ; & de la quantité qu'il y en a dans ce lieu, il fut conclu d'une commune voix, qu'on appelleroit ainſi l'aimable maiſon de la Marquiſe.

L'ami de Dantigny eſt un homme diſcret, qui ne s'aviſa pas de parler de ce plaiſir à ceux qui n'y avoient point d'interêt ; mais trouvant un jour Madame de Miralde chez la Marquiſe, le ſouvenir lui en revint, & il leur en dit quelque choſe ; elles voulurent ſavoir de qui il tenoit ce récit ; il avoüa ſans myſtere, que Dantigny le lui avoit fait dès le lendemain ; elles le prierent que cela ne fit pas plus de chemin, en leur en faiſant voir les conſequences ; mais elles n'oublierent pas la peine

que

que Dantigny avoit imposée, & trouverent fort plaisant qu'elle portât justement sur lui. Sans differer davantage, la Comtesse lui écrivit le Billet qui suit.

VOus êtes le plus Antipitagoricien qui soit dans la secte la plus parleuse ; mais comme c'est à vos frais & perils que vous avez parlé, on ne veut pas vous en faire une plus grande honte ; ayez aussi bonne memoire sur votre loi, qu'il vous en a fallu pour l'enfreindre.

Le Billet fut donné à la porte de Dantigny, & comme c'étoit le lendemain qu'on alloit au Château des Mirthes, on se prépara à lui faire une juste guerre ; on partit de fort bonne heure, les femmes de leur côté, les hommes de l'autre, & tous à la reserve de Dantigny, arriverent presque en même tems ; on se mit dans le beau cabinet dont nous avons déja parlé ; la conversation roula sur le causeur, & il arriva comme on lui faisoit son procès.

Eh ! bien, Mesdames, dit-il en entrant, vous voyez la foiblesse de

l'homme en general, par la mienne en particulier ; je décrie en tous lieux les indiscrets, & je ſuccombe à la tentation de violer ma propre loi ; Oſolon, que vous fîtes prudemment de vous exiler, après avoir reçu le ſerment de vos citoyens de ſuivre vos loix jusqu'à votre retour; il eſt vrai qu'elles étoient un peu plus rigoureuſes que la mienne ; mais..... Avez-vous reſolu de déclamer long-tems contre vos torts, interrompit la Comteſſe, tirez-vous de ce mauvais pas en homme d'eſprit, & dites-nous, que ne ſachant comment vous y prendre pour nous donner une Fête, vous n'avez trouvé que ce moyen de nous la faire en toute licence.

Mon Dieu, Madame, reprit-il, vous en parlez bien à votre aiſe, vous qui n'avez qu'à conter une hiſtoire, & qui vous en acquittez ſi bien. Comment, dit le Comte, Madame auroit-elle auſſi manqué à ſon ſerment ? O point, reprit Dantigny, ce n'eſt preſque rien, Madame n'a parlé de la Fête qu'au Chevalier de Preauville. Qu'au Chevalier de Preauville ! s'écria la Marquiſe, cet hom-

homme dont la ſeule bouche apprend plus de nouvelles, que les cent de la Renommée?

Il faut en convenir, dit la Comteſſe, je l'avois oublié; mais deux heures de ſon ennuyeuſe converſation m'ont fait tomber dans une ſi étrange faute; il m'avoit dit tout ce qu'il ſavoit depuis quinze jours qu'il ne m'avoit vûë; je ne lui avois pas répondu une fois, je croyois en être quitte; mais il ſe trouva ſi bien dans un fauteüil où il étoit, qu'il aima apparemment autant y bâiller, que dans un autre; l'envie de parler me prit à mon tour, & ne ſachant rien dont le ſouvenir fût plus propre à chaſſer l'ennui, que celui de cette belle ſoirée; je lui contai hiſtoriquement tous les plaiſirs que nous y avions goutés.

En verité, dit Mademoiſelle de Boiſlegat, on ne devroit pas vous en quitter à ſi bon marché; il eſt honteux à une femme de beaucoup d'eſprit, de parler à Preauville, & on ne doit avoir d'autre but que de s'en défaire, quand on eſt aſſez malheureuſe pour l'avoir chez ſoi; nous voilà bien, ajouta-t'elle, on ne va

pas mal parler de nous. Pour de cela, Mademoiſelle, reprit Dantigny, je vous en garantis, je fus le premier homme qu'il rencontra en ſortant de chez Madame la Comteſſe, il ne porta pas plus loin un ſecret qui commencoit à lui peſer; les commentaires en furent beaux, mais il ſe trouva mal en achevant, peut-être d'avoir parlé trop vîte, & je ſai qu'il a une fiévre depuis ce jour-là, qui lui donne aſſez d'occupation pour oublier tout le reſte. Il s'en ſouviendra quand il ſera guéri, reprit Mademoiſelle de Boiſlegat, c'eſt la derniere hiſtoire qu'il a placée dans cette heureuſe memoire qui a de ſi triſtes effets. Mademoiſelle a raiſon, dit Dantigny, nous ne ſommes point tous en ſûreté tant que cet homme là vivra; je le recommanderai à ſes Medecins; vous voyez, ajouta-t'il, en s'adreſſant à Madame de Miralde, qu'il en coûtera peut-être la vie à un homme pour votre envie de parler; mais moi, j'ai ſi bien choiſi mon confident, qu'il peut vivre ſans que Mademoiſelle de Boiſlegat le redoute.

C'eſt

C'eſt le hazard qui vous a conduit, dit Madame de la Fuye, vous n'en êtes pas moins indiscret. Il y a pourtant des circonſtances qui aggravent, reprit la Marquiſe, & je ne puis pardonner à la Comteſſe..... Impoſez-moi encore quelqu'autre peine, interrompit-elle, & ne me grondez point, nous ferons, ſi vous voulez, la Fête, Dantigny & moi à frais communs. Non pas, Madame, s'il vous plaît, repliqua-t-il, nos fautes ne ſont pas égales, je ne prétens point du tout être confondu avec vous. Vous avez raiſon, reprit Madame Dargenſac, mais ſi on m'en croit, on obligera Madame de Miralde à voir huit jours de ſuite le Chevalier de Preauville, deux heures tête-à-tête. Ah! dit-elle, vous me donnez des vapeurs; la fiévre quarte me va prendre condamnez-moi plûtôt à n'aller d'un an à l'Opera; on badina encore du tems avant le Souper, & puis on ſe mit à table.

Le Comte chercha à ſe placer auprès de cette agréable Veuve, pour avoir la liberté de lui dire quelques petits mots en particulier;

elle eut ſouvent la bonté de lui répondre de la même façon, & n'étoit pas fâchée de faire de grands progrès ſur le cœur d'un homme comme Valbene. Pour Tadilly il adoroit ſi viſiblement Mademoiſelle de Boiſlegat, qu'elle ne ſavoit où porter ſes yeux, pour éviter des regards qui l'embarraſſoient ſans lui déplaire.

Le reſte de la Troupe étoit dans une ſituation gaye & libre, qui ne laiſſoit nulle entrée au chagrin, & Dantigny dont la joye étoit inépuiſable, voyant les effets de l'amour ſur ces quatre perſonnes, adreſſa à ceux qui n'en paroiſſoient point atteints, ce couplet qu'il fit ſur le champ ſur un air que tout le monde ſait.

Qu'à l'Amour on dreſſe des Temples,
Amis, ſauvons-nous des exemples,
Au Dieu du vin rien n'eſt pareil;
Si par lui la raiſon s'égare,
Entre les bras du doux ſommeil,
Tout le déſordre ſe répare.

La Comteſſe ſe mit à rire à cette folie

folie de Dantigny, Mademoiſelle de Boiſlegat rougit d'une honte modeſte, & le Marquis & le Comte voyant bien qu'ils étoient apoſtrophés, ouvrirent tous deux la bouche pour répondre ; mais Tadilly ne pouvant être devancé ni en amour, ni en eſprit, répondit ſur le même air.

Eſt-il un mortel ſur la terre
Qui n'éprouve la douce guerre,
Que porte l'Amour dans les cœurs ;
Le mien rempli d'un trouble aimable,
Dédaigne le Dieu des liqueurs
Si ma Maîtreſſe n'eſt à table.

Dantigny repartit d'un autre couplet de chanſon, le Marquis ne demeura pas ſans replique, la diſpute les mena loin, ſans que Mademoiſelle de Boiſlegat ſemblât y prendre aucune part. Quelle terre habitez-vous à l'heure qu'il eſt, lui dit enfin Tadilly ? votre eſprit s'eſt-il tranſporté aux Indes ? Bon, dit la Comteſſe, elle vous a mieux entendu que nous, & ſi elle vouloit vous répon-

dre, il ne tiendroit qu'à elle de le faire en vers. A ces mots on ſe mit à la perſecuter, & le Marquis, ſur tout, qui cherchoit toûjours à ſe faire dire quelque choſe de tendre : Eh! bien, dit-elle, s'il faut abſolument que je diſe mon avis, qu'on me donne donc des tablettes ; chacun s'empreſſa de lui en preſenter, mais elle préfera celle de Tadilly, qui ſentit vivement cette petite diſtinction, & encore plus ces quatre Vers.

Sur la guerre ici declarée,
Tout conſideré, je conclus,
Que ſi l'on peut par fois ſe prêter à Bacchus,
Il faut en revenir au fils de Citherée.

Mademoiſelle de Boiſlegat fut auſſi troublée en rendant ces tablettes, que ſi elle avoit été coupable de quelque crime, & pour affoiblir un peu le ſens de ſon Arrêt : Je vous aſſûre, dit-elle, que la rime méne loin, & que ce n'étoit pas mon intention, quand j'ai commencé d'écrire, de me déclarer ſi ouvertement

ment en faveur d'une aveugle Divinité, qui conduit ſouvent ſi mal ceux qui le ſuivent. Vous repentez-vous, lui repartit tout bas le Marquis de m'avoir rendu le plus heureux homme du monde par quatre petits Vers dont la penſée eſt ſi juſte? Je ne puis me repentir, reprit-elle du même ton, de ce qui vous fait plaiſir, mais je crains les plaiſanteries de Dantigny.

Elle avoit tort en cette occaſion, car ce redoutable railleur confeſſa lui-même avec le reſte de la Troupe, que l'amour eſt la paſſion des honnêtes Gens, qu'elle anime les converſations, qu'elle ajoûte à tous les plaiſirs, & que dans les cœurs bien faits elle ne cauſe qu'autant de déſordre qu'il en faut préciſément pour interrompre les calmes qui pourroient à la fin la détruire. L'Abbé dont la gueriſon étoit bien avancée, dit qu'il croyoit en effet, qu'un amour heureux & innocent étoit le plus parfait charme de la vie; mais que quand il eſt infortuné, il faut tout mettre en uſage pour ſecoüer un joug qui renverſe la raiſon, & dont on ne peut quelquefois ſortir

ſans qu'il en coûte à l'innocence : Car, ajoûta-t-il, la haine qu'on ſent pour un Rival, fait mettre d'abord les ruſes en uſage, & comme

Ainſi que la vertu, la crainte a ſes degrés.

Il arrive que de ces ruſes on paſſe aux extrémités du deſordre le plus condamnable.

La moralité de l'Abbé renfermoit des veritez dont on n'a vû que trop d'exemples, mais la ſituation où il s'étoit depuis peu trouvé, ſe preſenta ſi bien à cette Troupe enjoüée, qu'on le ſalua d'un éclat de rire, dont il ſe ſeroit fort fâché quelques jours auparavant : après cela on ſortit de table pour aller dans le Jardin, & on ſe préparoit à donner audience à la Comteſſe pour le conte qu'elle étoit obligée de faire ; mais elle déclara qu'elle prétendoit être maîtreſſe du jour, & que voulant qu'il fût de ſa façon, il étoit juſte qu'elle eût le loiſir d'y penſer ; on lui voulut bien faire grace pour cette fois, la promenade fut donc le divertiſſement de cette ſoirée ; il eſt vrai que le Che-

Chevalier & Madame de la Fuye en préparerent un au reſte de la Compagnie, à quoi on ne s'attendoit pas; ils ſe ſéparerent pour ſe promener à l'écart, & on commenca de ſoupçonner que ces deux perſonnes ſi ſingulieres, n'étoient pas ſans goût l'une pour l'autre; ils n'eurent pourtant qu'une aſſez courte converſation, enſuite de quoi ils prirent le chemin du grand cabinet qui étoit demeuré éclairé, où on les trouva quand on alla monter en caroſſe, qui joüoient à la Comete, mais ſi animés de leur jeu ou de leur commencement d'amour, que perſonne n'oſa leur en faire la guerre.

Les Dames allerent le lendemain à Theſée, où la Maupin joüoit le rolle de Medée; de-là elles ſe rendirent aux Thuilleries, où à la priere de Mademoiſelle de Boiſlegat, elles ſe promenerent dans les lieux les moins frequentés: Avoüez donc, leur dit-elle, en entrant dans le Theatre, que ce n'eſt point un Jardin qu'on voit quand on eſt dans la grande allée, & qu'il y a cette multitude innombrable de toutes ſortes de gens; on n'appercoit

alors que la cime des Maronniers au plus, encore les yeux ſont-ils ſi ébloüis de tant d'objets differens, que ſans avoir la force de les en détourner, on n'en diſtingue pourtant plus aucun. Si vous y vouliez paroître, lui dit Tadilly, qui les aborda, comme elle finiſſoit ces mots, vous verriez bien-tôt tous les regards fixés ſur vous, & je ſuis trop heureux, ajoûta-t-il en baiſſant la voix, que votre goût ne vous y porte pas ſouvent, ce ſont autant de rivaux de moins.

Valbene arriva dans cet inſtant; & bien-tôt après le Chevalier de la Manſeliere, qui du parterre de l'Opera où il ſe met toujours, avoit vû les Dames dans une loge. Il s'écria en arrivant, tout plein de ſa penſée: voilà ce qui s'appelle une Actrice: quelle grace! qu'elle voix? comme elle chante! qu'à bon droit on frape des mains, & que je ſuis bien récompenſé du mal que je me ſuis fait aux miennes, puiſqu'il eſt impoſſible qu'elle ne m'ait pas entendu par-deſſus les autres.

Le Chevalier eſt presque toujours extrême, ſes amis lui paſſent ſes

ſes exagerations, parce qu'elles le réjoüiſſent; mais Madame de la Fuye, qui étoit ce jour-là dans ſon humeur contrariante, ou qui ſe ſentit bleſſée de tant de loüanges pour la Maupin, lui répondit d'un ton fier mépriſant: que les grands admirateurs étoient d'ordinaire de mauvais connoiſſeurs. Le Chevalier lui repliqua presqu'en colere, que le goût étoit fait pour admirer ce qui étoit admirable, comme pour condamner ce qui eſt condamnable. Madame de la Fuye répondit une aigreur: ces deux nouveaux Amans faillirent à ſe brouiller avant même que d'être bien unis; les ſpectateurs mouroient de rire, mais pour interrompre leur querelle, la Comteſſe dit avec un ſérieux, tant propre à ſe faire croire, qu'en effet on n'avoit plus beſoin de la Rochoüar, & que la nouvelle Medée étoit mille fois plus enchanteresſe que l'autre; mais ne trouvez-vous pas auſſi, ajoûta-t-elle, en s'adreſſant au Chevalier, qu'elle embellit les airs qu'elle chante, & que les paroles ſont plus ſpirituelles quand elles paſſent par ſa bouche? Sans doute, reprit la Manſe-

lière, ſans ſe douter du piége qu'on lui tendoit. Conſolez-vous donc, lui dit la Comteſſe, de la mort de Lully & de celle de Quinaut, la ſeule Maupin va les remplacer l'un & l'autre.

Je croyois le Chevalier digne qu'on lui répondît ſérieuſement, dit Madame de la Fuye, je n'avois pas compris qu'il meritât d'être moqué. Mademoiſelle de Boiſlegat, quoique la moins rieuſe de la troupe, ne put s'empêcher de rire de ce trait de l'humeur de Madame de la Fuye, & la Manſeliere dit, qu'il voyoit bien qu'on le railloit. Mais, ajoûta-t-il, Mesdames, c'eſt apparamment pour les interêts de la Desmatins, que vous me traitez de ridicule; ſi elle joüe jamais un grand rolle à l'avenir, tenez-moi pour deshonoré: on riroit à mourir de l'horrible colere où s'étoit mis le Chevalier, & on étoit encore dans les accès de cette joye, quand Dantigny arriva avec l'Abbé de Chavagne.

Voulez-vous, dit Dantigny, que je m'acquitte tout à l'heure de mon ſouper, la Fête ne ſera pas belle; mais

mais on m'excuſera en faveur de l'impromptu ; on taupa à la propoſition. Mais où irons-nous, dit la Marquiſe ? On en ordonnera, dit Dantigny, contrefaiſant l'indifferent. Si on ſuit mon avis, ajoûta la Comteſſe, on dira aux Cochers d'aller où ils voudront : cela fut décidé ainſi, & Dantigny donnant le mot au premier Cocher, on ſe trouva bientôt ſur le chemin du Moulin de Javelle. O mon Dieu ! dit Mademoiſelle de Boiſlegat, Dancourt fera encore une Piece où nous ferons les perſonnages qu'il lui plaira. Au contraire, reprit Madame de Miraide, il n'y a plus rien à craindre de ce côté-ci, la Piece eſt faite ; ſi nous avions été ailleurs, nous ne ſerions peut-être pas exemptes de fournir le ſujet d'une autre.

En parlant ainſi on ſe trouva au lieu de la Scene, où il ne parut perſonne dont les Dames furent fort aiſes ; il étoit nuit, tout étoit tranquille, on ſe promena ſur les bords de la Riviere, & lorſqu'on reprit le chemin de la petite maiſon, on vit à côté une feüillée illuminée que l'obſcurité n'avoit pas permis de découvrir

couvrir, & un couvert très-magnifique mis dans cette feüillée. Comment! dit la Comteſſe, ſommes-nous du tems des Enchantemens? Attendez, reprit Dantigny, nous allons voir ſi le Souper tiendra ce que ceci nous promet; en même tems un Maître-d'Hôtel de bonne mine, couvrit la table d'entrées, dont l'odeur parut d'un bon préjugé; on n'y fut point trompé, les autres ſervices furent propres, bons, & même magnifiques, & vers le milieu du repas, douze Violons de l'Opera ſe firent entendre à la porte de la feüillée.

Dantigny faiſoit ſi bien les honneurs de ſa Fête, que Mademoiſelle de Boiſlegat, qui étoit près de lui, prit en badinant des branches de fleurs d'orange, qu'elle mêla avec des œüillets & des petits jaſmins, dont elle compoſa fort adroitement une petite Couronne qu'elle mit ſur la tête de Dantigny, en chantant le Couplet qui ſuit.

Animée d'une noble audace,
D'Anacreon prenez la place,
Soyez Roi de votre Feſtin.

Lui

Lui ſeul vous étoit comparable,
Et comme lui votre deſtin
Eſt de vivre & mourir à table.

Dantigny vouloit baiſer la belle main qui l'avoit couronné, mais y ayant trouvé de la réſiſtance, il prit la Couronne, la porta à ſa bouche, puis l'ayant remiſe, il chanta de fort bonne grace la réponſe que voici.

A l'Amour en vain on s'oppoſe,
O Dieux! quelle metamorphoſe,
Sans retour je quitte Bachus,
Je ſens ma liberté ravie,
Couronné des mains de Venus,
Son fils eſt maître de ma vie.

On trouva le couplet joli, la Comteſſe dit à l'Auteur, qu'il avoit le vol pour les impromptu. Tadilly trouva que jamais agréable débauche n'étoit entrée ſi galamment ſous les étendarts de l'Amour: chacun lui donna un petit trait de loüange; mais Dantigny qui avoit droit, comme ayant été créé Roi du Feſtin, d'ordonner à chaque convié ce qui

lui

lui plairoit, prit un ton majeſtueux pour parler en ces termes.

J'ordonne que Madame Dargenſac nous donnera à ſouper dans deux jours au Château des Mirthes ; que le Comte de Valbene donnera dans huit jours la Comedie aux Dames, & un Souper enſuite dans un lieu où il éloignera les factieux ; que le Chevalier prendra plaiſir à Amadis la premiere fois qu'il le verra. Vous prétendez diſpoſer des volontés, interrompit la Manſeliere, cela eſt fort. Non pas des volontés, reprit Dantigny, mais du moins des apparences. Cela eſt raïſonnable, ajoûta le Marquis, pour moi je ſouſcrirai à vos ordres, car juſqu'ici je ne les vois pas fort difficiles à executer ; les autres convinrent qu'il ne falloit point ſe rebeller, & Dantigny reprit ainſi.

Madame de Miralde écoutera aujourd'hui Valbene autant qu'il pourra le deſirer, & je ne vois nul inconvenient qu'elle en uſe de même à l'avenir ; Mademoiſelle de Boiſlegat reſtera ce ſoir à la place où elle eſt, juſqu'à ce qu'on quitte la table, & Tadilly ira tout-à-l'heu-

l'heure ſe promener ſur le bord de l'eau tant qu'il plaira à Monſieur l'Abbé.

Il n'y eut perſonne qui ne trouvât cette imagination plaiſante, à la reſerve de Tadilly, qui ſe repentit en ce moment de la docilité qu'il avoit marquée à ſuivre des ordres qu'il commencoit à trouver rudes; ce qui y ajouta infiniment, c'eſt que Mademoiſelle de Boiſlegat fut la premiere à le condamner d'obéir, & que l'Abbé lui dit en riant: Ma foi, Marquis, je ne ſuis pas encore aſſez bien guéri pour en uſer avec generoſité, je vous avertis que vous en avez pour votre ſoirée à vous promener ſolitairement, il y a quinze jours que je vous y aurois enchanté.

Le Marquis tâcha de rire comme les autres; mais un certain empreſſement qu'avoit Dantigny de le voir ſortir de la feuillée, commencoit à le troubler. Dantigny eſt aimable, bien fait, il a infiniment d'eſprit; s'il ſe tournoit du côté de l'amour, ce ſeroit un dangereux Rival, la beauté de Mademoiſelle de Boiſlegat pourroit faire de plus grands miracles; Tadilly ſentit une jalouſie pi-

piquante, sitôt qu'il fut dehors, qui ne lui permit pas de quitter le tour de la feuillée, inspecteur sensible & prévenu, il fit du poison de tout, & quoique sa Maîtresse n'ait aucune pente à la coqueterie, il est certain qu'elle avoit ce jour-là une joye dans l'esprit, qui ne lui permit pas de se contraindre sur ce qui lui paroissoit une bagatelle, peut-être même vit-elle avec plaisir, la douleur qu'elle causoit à un Amant qu'elle avoit tant de moyen de rassurer, & dont chaque marque de passion lui faisoit un plaisir nouveau.

Le Marquis cependant pensa perdre vingt fois patience : s'il avoit suivi les impetueux mouvemens de sa colere, cette Fête si paisible seroit devenuë un nouveau festin des Lapithes ; mais son respect égalant sa fureur ; & sa raison lui faisant envisager les suites d'un tel emportement, il se résolut de souffrir plûtôt que d'offenser ce qu'il adoroit.

On sortit de table fort tard, les violons joüerent sur les bords de la Riviere, tandis que la Compagnie se promenoit. Le champ étoit alors ouvert au Marquis pour parler à Ma-

Mademoiſelle de Boiſlegat ; mais ſon dépit ne le put permettre ; il croyoit avoir vû la ruine totale de ſon bonheur ; & quand il fut en caroſſe avec Valbene, il exagera ce qu'il avoit ſouffert avec les expreſſions les plus fortes ; car la jalouſie eſt ſans doute ce qui a enrichi l'éloquence de cette figure qu'on nomme amplification ; il paſſa une nuit cruelle, ſans que tout ce que lui dit ſon ami pour diminuer ſon affliction, pût le tirer d'un état ſi violent.

Mademoiſelle de Boiſlegat demeuroit chez une parente, où ſa régularité l'empêchoit de recevoir aucun homme ; le Marquis même n'en étoit pas excepté : cet Amant dont l'imagination étoit ſi cruellement bleſſée, fut obligé d'attendre l'heure où ſa belle Maîtreſſe alloit voir ſes amies ; il la trouva chez Madame Dargenſac, il crut lui voir un air plus galant qu'à l'ordinaire ; Dantigny y étoit déja, qui lui diſoit des badineries, dont cette belle fille laiſſoit amuſer ſon eſprit, quoique ſon cœur n'y eût point de part.

Qui eſt-ce qui vous demande ici ? dit en riant Dantigny au Marquis, lors-

lorsqu'il arriva ; n'y a-t'il point d'autres maisons à Paris que celle de Madame Dargensac ? Eh !.... vous n'êtes plus Roi de la Fête, interrompit-il avec beaucoup d'impatience, & même avec assez d'aigreur, tant il est vrai que la jalousie dérange une tête. Vous me paroissez de mauvaise compagnie, dit alors Mademoiselle de Boislegat, chagrine du ton qu'avoit pris Tadilly ; si j'étois Reine d'un festin aujourd'hui, je saurois humilier cette audace par des Ordonnances qui vous feroient trouver douces celles d'hier.

Pendant que Mademoiselle de Boislegat parloit ainsi, le Marquis s'étoit mis auprès d'elle : voulez-vous ma mort, lui dit-il, en se panchant vers son oreille, ou voulez-vous me contraindre à faire rentrer les mauvaises plaisanteries d'un homme dont vous vous servez pour me desespérer ; cela fut dit d'un ton si alteré, que Mademoiselle de Boislegat qui est très-prudente, se crut obligée d'adoucir l'esprit d'un homme dont la plus grande faute étoit causée par trop d'amour. Vous perdez la raison, lui dit-elle fort bas, attendez

que

que je puiſſe vous parler avec liberté, & ne me repliquez pas.

Cet ordre fut executé avec beaucoup de peine; la Marquiſe voyoit bien qu'il y avoit du trouble, & ſe mit à cauſer avec Dantigny; la Manſeliere & Madame de la Fuye étoient ce jour-là charmés l'un de l'autre, & la Comteſſe arriva dans ce moment, menée par Valbens, qui l'avoit trouvée au bas de l'eſcalier, & dont la vûë commençoit à lui devenir fort chere. Comment, dit-elle en entrant à Madame d'Argenſac, vous voilà encore en robe de Chambre, voulez-vous laiſſer paſſer le plus beau jour du monde? Nous devrions en effet nous aller promener dans quelque endroit ſolitaire, reprit Mademoiſelle de Boiſlegat, pour diverſifier les plaiſirs. Que je ſerois obligée à une belle perſonne, reprit Mademoiſelle d'Argenſac, ſi j'étois homme & amoureux, de vouloir cacher ſes charmes, au lieu de chercher à les étaler, comme font même les moins aimables.

La belle Boiſlegat baiſſa les yeux, voyant bien à quelle intention ce diſcours

discours étoit fait; Tadilly la regarda avec beaucoup d'amour, sans être encore guéri de sa jalousie; & Dantigny croyant faire merveille, dit qu'en effet c'étoit la plus douce preuve de distinction qu'une Maîtresse pût donner à un Amant, que celle de se priver des applaudissemens publics. Le Marquis loin d'entrer dans le vrai sens de son ami, trouva dans ses paroles de quoi augmenter son chagrin, & crut qu'il se faisoit l'application de ce goût pour la solitude. Sur cette idée il répondit d'un air fier & méprisant, qu'il falloit pour que ce plaisir fût pur, qu'il ne pût être partagé. La Comtesse étoit trop occupée de ce que lui disoit Valbene, pour prendre part à cette conversation. Madame de la Fuye contoit au Chevalier un terrible coup de lansquenet qui venoit de lui arriver. La Marquise avoit passé dans son cabinet pour s'habiller, & Mademoiselle de Boisflegat partagée entre la pitié que lui causoit l'erreur où étoit son Amant, & le dépit de l'outrage qu'elle pensoit qu'il lui fît, repartit quelque chose qui ne le rassuroit point.

Le

Le pauvre Dantigny qui la trouvoit fort aimable, mais qui n'en étoit point amoureux, ne savoit s'il devoit quereller le Marquis, ou lui ôter sa chimere : il se fit donc une silence entre ces trois personnes, qui ne fut interrompu que par la Marquise, elle s'étoit habillée promptement, & vint demander à la compagnie de quel côté on tourneroit ses pas.

La Comtesse opina pour le Bois de Boulogne, & son avis fut suivi. Les quatre Dames monterent dans un grand carosse, & les hommes deux à deux dans les leurs ce qu'il y eut de plaisant, c'est que Dantigny qui aimoit le Marquis, voulut monter dans son carosse pour s'expliquer avec lui ; mais Mademoiselle de Boisfegat en marqua de l'inquiétude, & la Marquise pour la rassurer ainsi un moment Dantigny, tandis que Valbonne prit la place qu'il vouloit occuper.

L'Abbé de Chavagne arriva comme les carosses marchoient déjà, on le condamna pour sa parente, à faire le chemin tout seul.

Dès qu'on fut arrivé dans le bois

tites routes détournées qui ſemblent être faites pour l'amour, on deſcendit de caroſſe, & comme on ne peut aller que deux à deux dans ces agréables endroits, le deſtin qui favoriſe quelquefois les Amans, regla ſi bien la marche des nôtres, que Madame de Miralde ſe trouva avec Valbene, & le Marquis avec Mlle de Boiſlegat. Ceux-ci eurent le tems de ſe parler, de s'éclaircir & de ſe reconcilier. Trop de ſenſibilité ayant cauſé le tort du Marquis, ſa Maîtreſſe le lui pardonna, & la paix fut concluë, aux conditions que Mademoiſelle de Boiſlegat éviteroit tout ce qui pourroit cauſer des ſoupçons, & que Tadilly n'en prendroit plus. Mais les Amans ſont toujours mineurs, s'il eſt permis de parler ainſi, & ſe relevent de tout comme les Rois. Peut-être qu'il y aura encore des troubles avant la fin des petits ſoupers: on ne ſauroit en répondre, car on ne les écrit qu'à meſure qu'ils ſe font.

Quand la Comteſſe crut qu'il falloit rendre la converſation generale, elle rejoignit le reſte de la troupe où étoit déja Mademoiſelle de Boi-

ſlegat : Aſſeïons-nous, dit Madame de Miralde, & je vous ferai, ſi vous voulez, le conte à quoi je ſuis obligée ; mais je vous avertis que bon ou mauvais, il eſt abſolument de moi. Encore un conte, dit Madame de la Fuye, les Fées me ſuivent voulez-vous les entendre, ajouta t'elle, en s'adreſſant à la Manſeliere ? Moi, Madame, reprit-il, je ferai ce que vous m'ordonnerez mais vous vous ennuirez donc bien avec nous, leur dit la Marquiſe, puiſque rien ne vous amuſe que le jeu J'ai toujours joüé une repriſe au moins, quand je vais chez vous reprit Madame de la Fuye, & une compagnie comme celle qu'on y rencontre, eſt bien propre à faire prendre patience le reſte du jour Que diable, dit alors le Chevalier avec cet air ſombre qu'on aimoit tant à lui voir quelquefois ; que ſert de diſſimuler, nous nous trouverions mieux vous & moi dans le plus obſcur brelan, que dans cette troupe ſi bien choiſie. Il a raiſon, dit la Comteſſe, en ſe moquant de lui ; il n'y a rien de ſi doux que d'être le premier pris, où d'avoir le coupe

gorge. Et comptez-vous pour rien, reprit le Chevalier, le plaisir de le donner ce coup-gorge? Quand ma main conduite par un hazard heureux, trouve à point nommé la carte fatale, & que je vois un homme prêt à se pendre, ou une femme se défigurer les couleurs du teint, je goûte des plaisirs qui ne peuvent être comparés.

C'étoit si peu le caractere de la Marechere d'être du joueur, qu'on ne se prit qu'au dérangement d'humeur à quoi il étoit sujet, de la peinture qu'il venoit de faire, & sans entreprendre de le corriger, parce que ce n'étoit point la maniere de penser ordinaire, on se mit à rire, ainsi qu'il le méritoit, mais Madame de la Fuye qui ne l'en croioit guéres ce jour-là, lui fit signe de la suivre. On les vit qui s'éloignoient pour ne point entendre la Comtesse, & Madame de la Fuye tirant deux jeux de cartes dont elle avoit fait provision, ils se mirent à jouer sur l'herbe, pendant que Madame de Miraud commença ainsi.

LE PRODIGE D'AMOUR.

IL y eut autrefois un Roi, qui demeura veuf peu de temps après que la Reine sa femme lui eut donné un fils, dont la beauté fut si surprenante & la santé si parfaite, que le Roi qui étoit déja vieux, résolut de ne se point remarier, & de donner toute son application à un si joli enfant: le Roi eut lieu d'être content de sa résolution, tant qu'il ne fut point en état de parler; mais dès qu'il commença à prononcer quelques mots, on connut qu'il n'en mettoit jamais un à sa place; on crut d'abord que c'étoit une grace enfantine, & le bon Roi prenoit grand plaisir au petit dérangement de ses discours; il perdit un peu de cette confiance quand il remarqua

dans le jeune Prince une peſanteur d'eſprit, qui l'empêchoit de prendre goût à rien ; cette curioſité ſi naturelle aux enfans ; ces queſtions ſi frequentes que la Nature inſpire de faire, & qui donnent une inſtruction ſi aiſée ; cette vivacité d'action que le ſang cauſe à cet âge, tout cela étoit mort en lui ; on lui voyoit des traits charmans, une taille parfaite, mais l'ame n'animant point un ſi beau corps, ſon pere vint au point d'avoir de la peine à le ſupporter ; toujours peſant, aſſoupi, ſombre ; tous les Maîtres qu'on lui donnoit lui furent inutiles, le Roi ne lui épargna rien, plus pour ne manquer à aucun de ſes devoirs, que dans l'eſperance de réüſſir.

Il envoya vainement dans toutes les parties du monde, chercher les plus habiles gens pour tâcher à défricher un naturel ſi ſauvage ; ils s'aſſemblerent tous un jour, & vinrent declarer au Roi, qu'ayant employé toute leur étude auprès du Prince, ils n'eſperoient plus rien de ſon éducation, & qu'ils le ſupplioient de les congedier.

Le

Le Roi ne voyoit que trop qu'ils avoient raiſon, le Prince qu'on s'étoit accoûtumé d'appeller Brutalis, avoit alors dix-ſept ans, il n'y a naturel ſi ingrat qui n'ait pris quelque forme à cet âge : mais celui-ci étoit reſté dans ſa matiere épaiſſe, & plus ſa perſonne étoit merveilleuſe, plus ſon extrême ſtupidité donnoit d'averſion pour lui : ſon pere ne vit autre choſe à faire que de renvoyer ſes Maîtres comblés de preſens, pour fruit des peines qu'ils s'étoient donnés, & de marier Brutalis, pour avoir un petit fils qui pût le dédommager de ſes chagrins.

La choſe n'étoit pas ſans difficulté, les Rois voiſins étoient inſtruits de la monſtrueuſe bêtiſe de Brutalis, & déclarerent qu'ils refuſoient ſon alliance pour leurs filles ; d'autre part Brutalis à qui on montroit les plus belles femmes du Royaume, les regardoit en ouvrant de grands yeux, & ne leur diſoit pas un mot : on lui demandoit s'il les trouvoit belles ? Belles ? répondoit-il, d'un air à impatienter, je ne ſais, & puis il s'en alloit dans les Ecuries du Roi, montoit à cheval, & chaſſoit tout le long du jour.

Il n'avoit d'autre goût que celui-là, encore s'y prenoit-il de mauvaise grace, & quoiqu'il fût ferme à cheval, parce qu'il étoit vigoureux, il s'y tenoit si niaisement, qu'on n'avoit qu'à le voir passer pour deviner qu'il n'avoit jamais pensé comme un autre.

Un jour après avoir chassé, il voulut descendre de cheval pour se reposer; il s'assit sur de la mousse au pied d'un gros chêne, dans la plus belle Forêt du monde; mais au lieu de s'appuïer contre le tronc, il laissoit tomber sa tête sur sa poitrine, & son air d'imbecillité fit imaginer à un homme de grande qualité qui étoit avec lui, de lui passer un ruban couleur de feu au col, avec lequel il le lia à l'arbre; alors n'étant plus le maître de son attitude, il parut de fort bonne grace, de grands cheveux blonds qu'il avoit lui couvroient toutes les épaules, & les zephirs les agitant, formoient mille grosses boucles, qui se mêlant au ruban couleur de feu, couvroient une partie de l'écorce du chêne où il étoit attaché: ce Seigneur le trouva si beau en cet

état,

état, qu'il déplora au fond de son cœur la destinée d'un homme qui auroit pû être si parfait, pour peu que la Nature eût voulu finir son ouvrage; en roulant ses pensées, il s'enfonça dans le plus épais du bois, & le reste des Chasseurs tourna insensiblement ses pas de divers côtés, ne sachant que dire à un Prince qui ne savoit ni s'ennuyer, ni se divertir.

Il y avoit assez près de la Forêt une Fée nommée Mademoiselle Coquette, assez jeune, fort jolie, sujette aux passions, peu severe dans ses mœurs, & fort alerte sur les beaux garçons: si l'infidelité de son dernier Amant lui causoit de grandes inquiétudes, elle les promenoit dans les lieux les plus solitaires d'alentour, & elle se trouva justement dans l'endroit où je viens de vous dire qu'étoit Brutalis; elle ne le vit d'abord que par derriere, cette prodigieuse quantité de beaux cheveux attira ses regards; l'habit du Prince étoit magnifique, cela avoit l'air d'une avanture, elle se disposa à la tenter en personne, qui cherchoit moins à nourrir sa douleur

qu'à la ſoulager ; ſon miroir de poche fut conſulté, elle remit un peu de rouge, quelques mouches, & ſéchant bien-tôt les larmes qui couloient de ſes yeux, il n'y en reſta plus que ce qu'il en falloit pour les faire briller davantage.

Quand elle ſe fut bien aſſurée de ſes charmes, elle paſſa à côté du Prince, & paroiſſant tout à coup devant lui dans un habit de Nymphe, & de l'air du monde le plus galant : un autre que lui auroit du moins pris plaiſir à une ſi jolie apparition ; mais à peine la regarda-t-il, que Mademoiſelle Coquete le crut alors prévenu de quelque paſſion malheureuſe, ou abattu par de tragiques infortunes. Qu'avez-vous, lui dit-elle, en s'aſſeïant auprès de lui, un homme fait comme vous doit-il s'abandonner à la douleur ? Je ne ſais ce que vous voulez dire, reprit Brutalis, ſans lever les yeux : la maniere dont il prononça ce peu de mots, ſurprit infiniment la gaillarde Fée. Mais pourquoi, reprit-elle, vous a-t-on lié ainſi ? ſi vous voulez, je commencerai par vous rendre un ſervice.

vice. O! dit-il, on me déliera quand je remonterai à cheval. Je vois bien, repliqua-t-elle, ſurpriſe d'une ſi parfaite réſignation, & ne pouvant s'empêcher de rire, je crois bien qu'on ne fera pas monter le chêne en croupe derriere vous. Je ne ſais, reprit encore le Prince.

Vous croyez bien qu'après une pareille converſation, il ne fallut pas à Mademoiſelle Coquete toutes les fineſſes de ſon art pour ſavoir à quoi s'en tenir. Mais qui êtes-vous, lui demanda-t-elle? Je ſuis le fils du Roi, reprit-il; elle ſe ſouvint à ces mots, de ce que l'on contoit dans le Païs de ce jeune Prince, & ſe flatant, en ce moment que ſes appas pourroient lui donner, ſinon de l'eſprit, au moins quelques ſentimens; elle lui dit de très-jolies choſes qu'il n'entendit point du tout, & à quoi il répondit encore moins; mais les Dames ſe flatent, & elle partit de ce lieu quand elle appercut revenir les Chaſſeurs avec une paſſion & peu d'eſperance.

Si-tôt qu'elle fut à ſon Palais, elle ordonna un bain compoſé de mille choſes qui augmentoient la

beauté ; elle commanda des habits magnifiques, d'autres simplement galans, un équipage incomparable ; tout cela fut fait en moins de rien, & un beau jour on vit partir Mademoiselle Coquete, sans qu'elle eût dit où se termineroit son Voyage ; sa suite étoit fort surprise de tant d'appareil ; les Silphes étoient dévoués à ses ordres, qui la transportoient quand elle vouloit par le milieu des airs ; & elle avoit encore mille autres moyens de voyager promptement & sans dépense ; mais cette fois-ci la marche avoit plus l'air d'un Triomphe que d'un Voyage.

Elle étoit seule sur un Char de perles, dont le Dais étoit d'un seul rubi ; huit Elephans d'un fort beau bleu, caparaçonnés avec des rubis le traînoient gravement ; il y avoit une belle fille sur chacun d'eux qui jouoit, l'une du Luth, l'autre du Theorbe, & de plusieurs autres instrumens qui s'accordoient à la perfection tout en marchant.

Deux cens Gardes habillés superbement à la Moresque, & aussi adroits que les Mores grenadins, montoient des chevaux qui n'en cédoient

doient rien à Endymion ; les Pages & tout le reste de la livrée assortissoient, & les Elephans qui portoient le bagage, avoient des couvertures qui valoient chacune un petit Royaume.

Mademoiselle Coquette n'avoit point eu besoin d'instruire du lieu où elle vouloit aller. Les Elephans de son Char qui étoient Fées, la conduisirent droit au Royaume de Paramitoara, où regnoit le Prince Bruslis : si-tôt qu'elle eut le pied dans la Capitale, elle fit donner le mot à sa suite, ne voulant pas paroître sous son veritable nom : on répondit donc aux curieux que c'étoit la Princesse Azindara qui avoit entrepris un Voyage. Le Roi en fut averti, jamais rien de si beau n'avoit paru dans ses Etats ; il sortit de son Palais pour aller recevoir une si grande Princesse, ils se firent des compliments fort gracieux, & le bon Roi qui aimoit déja Azindara comme sa propre fille, sachant qu'elle n'étoit point mariée, souhaita passionnément qu'elle ne dédaignât pas son fils ; mais il n'osoit le lui proposer, dans une grande Cour de la part de la Princesse.

Cependant Mademoiſelle Coquete qui n'avoit qu'un but, demanda au Roi en quoi conſiſtoit ſa famille ? il répondit, en fondant en larmes, qu'il n'avoit qu'un fils. Et bien, reprit-elle, eſt-ce de quoi vous déſeſperer s'il a du merite ? Helas ! Madame, reprit-il, c'eſt ma douleur, ſa perſonne eſt agréable, mais il a une ſtupidité, que toute l'éducation que j'ai pû lui donner n'a pû vaincre. Ordonnez, reprit Mademoiſelle Coquete, qu'on l'amene devant nous, je jugerai ſi le mal eſt ſans remede : le Roi ravi d'une telle impatience, dit à un de ſes Officiers d'aller avertir Brutalis, & de le faire parer comme pour aller au Bal.

On l'amena peu de tems après dans toute la magnificence qui pouvoit relever ſa beauté ; mais il marchoit peſamment, ſa tête étoit panchée ; & ſes regards toujours fixés à terre. Levez la tête, Prince, lui dit la fauſſe Azimdara. Brutalis la leva en effet un moment. Il faut auſſi lever les yeux, reprit-elle ; il eut la docilité de le faire, mais ce fut ſans rien regarder. Le Roi étoit

au

au déſeſpoir, il voyoit bien que tant de ſoins de la part d'Azindara n'étoient pas ſans quelque deſſein; que n'eût-il point donné pour l'honneur de ſon alliance! il lui en toucha quelques petits mots, elle y répondit comme il pouvoit ſouhaiter. Mais, ajoûta-t-elle, il faut que je voye quelque eſperance de le pouvoir rendre approchant des autres hommes; le Roi lui fit de grands complimens, & donna ordre à des Fêtes pour les jours ſuivans.

Mademoiſelle Coquete ſe retira de bonne heure pour paroître belle à celle du lendemain; elle brilla dans un habit de Nymphe, qui ajoûtoit beaucoup à la galanterie de ſon air: il y eut d'abord un Carouſel, où on crut que le Prince pourroit paroître, parce qu'il n'aimoit qu'à monter à cheval; mais autre choſe eſt de ſuivre un cerf, ou de ſe démêler adroitement des diverſes courſes d'un tel ſpectacle; toute ſa parure, toute ſa beauté ne le firent trouver que plus ridicule, ſi on en excepte Mademoiſelle Coquete, dont la paſſion augmentoit à vûë d'œil, & par conſequent l'eſperance; ſes yeux lui paroiſ-

roulloient d'assez grands enchantemens pour opérer le changement de Brutalis ; & s'imaginoit que cela arrivé, quelle gloire pour eux ; & combien les compagnies, les Fées, qui employoient leur art pour se faire aimer, demeuroient-elles au-dessous d'un pouvoir si naturel & si doux !

Elle résolut cependant de servir un plat de son métier au Feu d'Artifice qui termina les plaisirs de ce jour ; lorsqu'on étoit le plus attentif à le voir tirer, on vit une petite fusée, qui serpentant le plus joliment du monde, prononça les paroles qui suivent, au lieu de faire ce petit bruit que l'effet de la poudre cause.

Le destin m'ordonne de vous dire,
Il suivra de l'esprit, il aura du courage,
Vous le verrez briller entre les plus petits ;
Mais l'Amour seul peut faire ce miracle.

Le Roi écouta cet Arrêt, comme si Jupiter lui-même l'eût dicté ; il regarda Coquete comme l'objet le plus sûr dont l'Amour se pouvoit servir, & se tournant vers Brutalis : Avez-vous entendu, mon fils, lui dit-il, ce que cette fusée vient de dire ?

dire ? J'ai bien entendu quelque chose, reprit-il, mais je ne sais ce que c'est. Comment, dit Mademoiselle Coquette, en se mordant les lévres, vous n'avez point fait d'attention à une prédiction qui vous promet un si beau sort. Je ne sais ce que vous me voulez dire, reprit-il, & puis il se tourna vers les belles filles de la suite de la Fée, sans pourtant leur dire une parole ; mais Mademoiselle Coquette croyant être bien fine, imagina dans ce moment que le grand moyen d'assujettir le cœur du Prince, étoit de le tenir dans quelque solitude, où elle parût [illegible] cette seule personne, crainte de division.

Si-tôt qu'elle eut imaginé comment elle devoit s'y prendre, son plus grand soin fut de paroître du Royaume de Paraminofara ; elle voulut pourtant auparavant attendre la Fête du lendemain, sachant bien qu'il devoit y avoir un Bal ; & que dansant au-dessus de toutes les femmes, elle pourroit peut-être attirer les desirs de Brutalis : elle parut donc le lendemain en habit de Bal, si chargé de pierreries, que toutes les riches-

ses

ſes des Indes n'en approchent pas ; les Dames qui danſerent parurent lourdes & groſſieres auprès d'elle ; elle avoit une legereté, elle avoit une grace qui faiſoit pleurer de joye le bon Roi ; mais pour Brutalis, il chantoit ſottement après les Violons, & quoiqu'il eût la voix fort baſſe, il impatientoit tout le monde, parce qu'il chantoit fort mal, & qu'il ne prenoit plaiſir à rien, quelque choſe qu'on pût faire : il ne regarda jamais Azindara, c'étoit autant de coups de poignard au Roi, qui eut encore après cela la douleur de recevoir l'adieu de la Fée. Je pars, lui dit-elle, Seigneur, non que je ne ſois toujours dans les mêmes ſentimens ; mais on arrive quelquefois au but par diverſes routes ; j'en imagine une qui pourra nous réüſſir, il faut que je parte pour la mettre en œuvre, & ſi vous êtes quelque tems ſans entendre parler du Prince, ne vous en inquiétez pas. Le Roi baiſa ſa main à ces mots, la ſupplia de ſe ſouvenir de ce qu'elle lui promettoit, & l'aſſûra que cette eſperance ſeule l'empêchoit de mourir à ſon départ. Le lendemain de grand

grand matin, Mademoiselle Coquete se préparoit à partir, quand le Roi, qui avoit donné ordre de l'avertir du moment fatal, vint encore la sommer de ses promesses ; elle les lui réitera, & après l'avoir embrassé, elle monta sur son Char, & partit dans le même ordre où elle étoit arrivée. Si-tôt qu'elle fut à son Palais, ses femmes n'eurent pas peu d'affaires à réparer les fatigues du Voyage, trois jours entiers se passerent dans ces occupations, au bout desquels elle se fit transporter par un Silphe dans la même Forêt où elle avoit vû Brutalis la premiere fois.

C'étoit un lieu où elle ne pouvoit manquer de le rencontrer ; il y chassoit un jour ; l'ardeur de la Chasse l'emportant, il eut bien-tôt devancé les Piqueurs ; mais son cheval s'étant déferré, il mit pied à terre pour attendre l'arrivée des autres Chasseurs ; elle ne pouvoit être longue, s'il ne se fût senti entraîné dans le plus profond du bois par quelque chose d'invisible, qui n'avoit pas dessein de le laisser échapper ; il cria, mais aucun Chasseur ne parut ;

son

son cheval même ne le suivit point: qui pouvoit-ce être qui lui donnoit cet exercice ? Mais, Mademoiselle Coquete, elle sortit de derriere un buisson, & d'un air empressé & coquet, elle le prit par la main, & le fit asseoir auprès d'elle. Etes-vous bien fâché, lui dit-elle, que je vous ai détourné de la Chasse pour vous amener ici. Pourquoi, répondit-il, sans la regarder, m'empêchez-vous de voir le cerf aux abois, c'est le plus beau . . . . . Mais, lui dit Coquete, je suis plus belle qu'un cerf, & si ce sont les larmes qui vous plaisent, vous m'allez bien-tôt voir pleurer autant que lui, pour peu que vous ne daigniez pas me regarder, & que votre cœur ne se détermine pas en ma faveur. Brutalis pendant cette petite déclaration, regardoit une Pie qui étoit venuë se placer sur l'arbre sous lequel la Fée s'étoit assise, & n'avoit d'autre application. Regardez-moi donc, lui dit-elle, cela n'est pas poli d'être ainsi distrait quand on vous parle; le petit Prince se baissoit trainot, & montroit deux rangs de perles, en riant d'un air innocent.

Co-

Coquette enrageoit d'une inhumanité qui ne lui laissoit nulle esperance. Oh ! me voilà bien avancée, s'écria-t-elle, l'Amour prendra-t-il la peine de lancer un de ses traits sur un cœur si indigne de sentir ses plaisirs ? & quand cela arriveroit, en tireroit-il autre chose que ce qu'il opere sur les bêtes sauvages ? Qu'est-ce que vous dites, reprit Brutalis, dont la seule passion étoit la Chasse, il me semble que vous parlez de bêtes ? Oui, dit-elle, n'êtes-vous point las de porter ce nom, & votre beauté ne sera-t-elle jamais accompagnée d'une qualité raisonnable. Je ne sais ce que vous voulez dire, répliqua-t-il, mais je voudrois bien chasser.

Cependant, Mademoiselle Coquette n'étoit pas résolue de demeurer en si beau chemin, elle ordonna à un Sylphe de la transporter avec Brutalis dans un petit Palais qu'elle avoit construit pour son dessein amoureux ; ils y furent en un moment. Eh ! bien, dit Mademoiselle Coquette à Brutalis, lorsque le Sylphe les eut posés à terre, avez-vous été bien aise d'être porté dans les airs ?

airs ? J'aimerois encore mieux mon cheval, reprit-il, car j'irois à la Chasse. Est-il possible, lui dit encore Coquete, que vous ne vous souveniez point de m'avoir vûë ? Je ne sais pas si je vous ai vûë, repliqua-t-il.

Cependant, Mademoiselle Coquete prit Brutalis par la main & tâcha de lui faire goûter les beautés de sa demeure: C'étoit un Château dont on ne voyoit point les murs, parce qu'ils étoient couverts de chevrefeüil & de jasmins ; au lieu de toît, c'étoit une platte-forme avec une palissade à hauteur d'appui de ces mêmes fleurs ; on trouvoit en cet endroit des fontaines, deux petits boulingrins délicieux, & un bois en forme de Labyrinthe extraordinairement obscur & rempli de Jets-d'eau, dont la fraîcheur empêchoit de sentir les ardeurs du midi : les quatre faces de cet aimable Jardin présentoient aux yeux des vûës toutes differentes, toutes agréablement diversifiées; les fameux Jardins de Semiramis pouvoient être plus grands, mais ils n'approchoient point des délices de celui-ci, le dedans de la mai-

maiſon étoit fait pour inſpirer l'amour ; de petits appartemens toujours jonché de fleurs, & carrelés de Porcelaines ; des meubles de gaze de diverſes couleurs ; des lits relevés par des feſtons de fleur d'orange, que ſoûtenoient des Amours ; des miroirs qui rendoient les objets plus beaux que le naturel ; des volieres remplies d'oiſeaux, dont les chants alloient au cœur, & mille autres délices inventées par Mademoiſelle Coquete, qui étoit fort entenduë, auroient infailliblement inſpiré du moins quelques deſirs à tout autre qu'à Brutalis ; mais après s'être promené par tout, parce qu'il n'avoit pû faire autrement, il ſe jetta dans un grand fauteüil, & ſans regarder ſeulement la Fée, il ſe mit à ſifler à ſon né.

Elle penſa perdre patience, mais elle ſe faiſoit un point d'honneur de mener ſon entrepriſe à bien, outre que ſon cœur étoit veritablement touché : on ſervit un repas dont tous les mets ſurpaſſoient l'ambroſie ; le nectar n'approche pas des vins qu'on y but ; notre Prince ayant bon apétit, il ſe mit à table ſans ſe fai-

faire prier, & mangea à merveille; Coquete fit ce qu'elle put pour le faire parler: elle lui demanda s'il n'étoit point fâché d'être avec elle, & s'il n'étoit point impatient de recevoir son pere. Et mais, répondit-il, si j'avois un cheval, j'irois tout-à-l'heure le retrouver. Non pas, reprit-elle, s'il vous plaît, vous ferez quelque séjour avec moi, je veux tâcher à vous donner de l'esprit. Eh bien, dit-il, donnez: c'étoit beaucoup, lorsque dans tout un soir on en tiroit deux ou trois paroles.

Il passa ainsi quelques jours, on lui donnoit des habits magnifiques & agréables, on lui faisoit ses longs cheveux; Coquete lui mettoit des mouches, il étoit beau comme l'Amour, mais sa stupidité étoit toujours sans exemple; la Fée prenoit tous les soins imaginables de paroître belle, & de le réjouir; elle lui faisoit entendre des symphonies tendres; des femmes Mores, (car elle avoit habilement écarté toutes les autres) dansoient devant lui des Balets, dont tous les pas & les mouvemens auroient ébranlé les rochers;

c'é-

c'étoient des plaiſirs perdus & de la délicateſſe prodiguée. Quand elle lui demandoit s'il ne s'ennuyoit point ; il lui répondoit en bâillant, je ne m'ennuye pas, mais j'aimerois mieux aller à la Chaſſe : Mademoiſelle Coquete plioit les épaules, & ne répondoit rien.

Elle le conduiſoit ſouvent dans le labyrinthe dont je vous ai parlé, elle lui en faiſoit regarder les agrémens. Cela eſt beau, diſoit-il, mais à quoi eſt-ce que cela ſert ? à quoi cela ſert ? reprenoit promptement la Fée, premierement les yeux en ſont ſatisfaits, mais il eſt un autre uſage à quoi on pourroit le mettre, dont il ne faudroit pas vous avertir, ſi vous m'aimiez. Je vous aime bien, reprenoit-il, mais je ne vous aime pas mieux ici qu'ailleurs. Ah ! Prince, diſoit-elle, ſi vous connoiſſiez l'Amour, & qu'il vous eût bleſſé le cœur pour moi, vous ſeriez ravi d'être dans un endroit ſolitaire, où perſonne ne pût ni vous entendre, ni vous voir.

Loin que Brutalis entrevit la paſſion qui paroiſſoit dans ſes paroles. Oh ! dit-il, je ne veux point être bleſſé, &

je vous aime autant avec vos femmes, que dans ce lieu, puis il se leva pour aller regarder la belle vûë, ou plûtôt pour ne rien regarder; souvent après de pareilles réponses, Mademoiselle Coquete restoit dans le Bois à pleurer, souvent aussi elle le suivoit, ne pouvant se resoudre à perdre l'esperance.

Un jour qu'il s'amusoit à promener ses yeux hebêtés, sur une belle prairie arrosée d'un petit ruisseau, il apperçut une Bergere qui gardoit un petit troupeau; son air étoit noble, & elle paroissoit assez neuve dans cet exercice: Brutalis se tourna du côté de Coquete, & lui dit: Faites approcher cette Bergere, je serois bien aise de la voir. Quoi! reprit-elle, la croyez-vous plus belle que moi? Que sais-je, dit-il, je ne vois jamais que vous, cela me desennuiroit. Cruel! reprit la Fée, me donnerez-vous toujours de nouveaux chagrins? Oh bien, interrompit-il, je vais donc l'appeller, & en même tems il se mit à crier de toute sa force à la Bergere d'approcher, & ce fut du même ton dont il se servoit à la Chasse, quand ses chiens tom-

boient

boient en défaut. La Bergere étonnée se tourna, & fit voir un visage charmant, autant que la distance des lieux le put permettre, & remarquant que c'étoit un homme qui l'appelloit, elle conduisit ailleurs son troupeau. Oh! oh! dit le Prince, elle est bien fiere, je voudrois pourtant la voir encore, car elle m'a paru bien jolie.

Il y avoit une naïveté dans les manieres de Brutalis, qui forçoient souvent la Fée à rire, & cette fois elle ne put s'en empêcher, quoique piquée de quelque jalousie, elle le fit cependant descendre dans les Appartemens, où elle tâcha de lui faire perdre l'idée de la Bergere, par mille douceurs & mille tendres caresses, & s'il fut ce soir-là plus rêveur qu'à l'ordinaire, il ne dit du moins pas tant de sotises.

Le lendemain il retourna de grand matin au Jardin, il ne manqua point de revoir la Bergere: quelque modeste qu'on soit, on n'est point fâchée de se montrer quand on est belle; il la regarda tout à son aise, elle ne s'enfuit point comme la veille; il lui fit une reverence d'assez bon air,

qu'elle lui rendit de très-bonne grace, & s'il n'avoit entendu des femmes de Mademoiselle Coquete qui le cherchoient, il auroit demeuré long-tems dans cette douce contemplation. Il ne trouva plus d'occasion du reste du jour pour retourner dans cet endroit qui lui devenoit si cher; il fut même assez avisé pour n'en point témoigner d'impatience, mais il en sentit une violente d'être au lendemain pour revoir la belle Bergere.

Il se leva donc encore plus matin que la veille, & s'alla mettre à son poste, d'où il vit bien-tôt arriver celle qu'il attendoit; elle venoit chantant un air champêtre avec une petite voix tendre, qui acheva d'enflamer Brutalis; il se souvint même alors d'un air qu'on avoit tâché de lui apprendre, & comme il avoit la voix merveilleuse, il le chanta assez agréablement: après cela, au lieu d'appeller impoliment sa Bergere, il lui fit un signe suppliant de s'approcher; elle le fit de quelques pas, & feignant de caresser son chien, elle fit voir au jeune Prince un visage où les Ris & les Graces

ſe joüroient ; il la regardoit avec une ardeur & un plaiſir, qui commencerent d'ôter à ſes regards cet air ſombre & ſtupide qui voilent toute leur beauté ; il ne fut détourné de cette douce occupation que par l'arrivée de Mademoiſelle Coquete ; elle s'étoit levée quelque tems après lui, & l'ayant fait chercher inutilement dans tous les Appartemens, elle alloit voir s'il étoit au Jardin, il fut aſſez heureux pour l'entendre, & pour avoir le tems de faire ſigne à la Bergere de ſe retourner ; il ſortit lui-même de cet endroit fatal, & commença à uſer de l'eſprit que l'Amour lui avoit déja donné, pour cacher à la Fée le plaiſir qu'il venoit de goûter ; il parut même auſſi ſpirituel qu'à l'ordinaire, & Coquete qui voulut encore faire une tentative ce jour-là, n'en eut que des naïvetés rebutantes.

Cependant il retourna le jour ſuivant au lieu de ſes délices ; il y retrouva ſa Bergere plus matin que le jour d'auparavant ; il acheva de prendre tout l'amour qu'il lui falloit pour débroüiller peu à peu le cahos de ſes penſées ; la Bergere de ſa part fai-

faiſoit plus que de ſe laiſſer regarder, elle tournoit de tems en tems ſes beaux yeux vers le Prince, d'un air à lui donner de l'eſperance.

Rien n'ouvre tant l'eſprit que l'Amour, tout le monde en convient, il polit même les plus brutaux, & le cœur quelque brute qu'il ſoit, quand il eſt entre les mains d'un auſſi excellent ouvrier que l'Amour, ne tarde gueres à ſe polir : cette regle generale fut plus que prouvée dans la perſonne du Prince, non ſeulement les ſentimens tendres que lui inſpira la belle Bergere, rendirent ſon humeur plus douce ; mais ſon eſprit brilla du plus beau feu dès que ſa paſſion fut au plus haut point, & par un effet admirable du deſir qu'il eut de plaire, & de ſe rendre aimable à ce qu'il adoroit, toutes les inſtructions que ſes Maîtres lui avoient données, & qui s'étoient apparamment placées dans ſa memoire, lui donnerent une facilité de parler, & une éloquence qui ſurprit tous ceux qui l'avoient vû auparavant ; il eut même la gloire de multiplier, ſi l'on peut parler ainſi, les préceptes qu'on avoit crû ſemer dans une terre ingrate,

grate, & tout fut grand & miraculeux en lui.

J'ai laiſſé le Prince regardant ſa Maîtreſſe, & dans les commencemens des effets dont je viens de faire une legere peinture; il comprit que la Fée le viendroit bien-tôt trouver, & n'ignorant pas ſon pouvoir, il s'arracha par raiſon d'un lieu où il trouvoit toujours de nouveaux charmes; il alla au-devant de Mademoiſelle Coquete, & lui faiſant une reverence de meilleur air qu'à l'ordinaire, il eut de la peine à ne pas laiſſer échaper quelques mots raiſonnables; mais la peur de donner des eſperances ou des ſoupçons à une perſonne redoutable, lui fit garder le ſilence, ou répondre ſans eſprit aux diverſes interrogations de la Fée.

Il feignit même de ſe trouver mal, pour ſe retirer dans ſon Appartement; déja Brutalis, le ſtupide Brutalis, feignoit-il, & fit plus, il ſongea aux moyens de pouvoir parler à ſa Bergere, c'étoit le nœud de la difficulté; il ne lui étoit pas permis de ſortir du Palais que la Fée ne l'accompagnât, ce n'étoit pas même un moyen bien ſûr d'executer ſon deſ-

ſein, il ne laiſſa pas d'hazarder d'écrire le Billet que voici.

JE meurs d'envie de vous voir & de vous parler, je ne puis ſortir d'ici qu'avec la Fée Coquete, qui m'y retient priſonnier; je ne vois pas trop comment je parviendrai à vous entretenir; mais il me ſemble, que ſi vous vouliez demain conduire votre troupeau dans la Forêt prochaine, il ne ſera pas impoſſible de m'y trouver; il ne vous en coûtera qu'un peu plus de chemin, & vous pourrez par cette complaiſance me rendre le plus heureux de tous les hommes.

L'amoureux Prince n'eut pas plûtôt écrit cette Lettre, qu'il ſe mit au lit, il dormoit fort peu, ce ne fut même qu'après avoir imaginé un moyen de le faire recevoir: dès qu'il fut levé il prit un arc; il étoit excellent tireur, il mit la Lettre dans la plume d'une fléche, & la tirant très-adroitement à deux pas de la Bergere, elle ne put douter que ce papier ne fût pour elle; un peu de honte la fit pourtant aſſeoir auparavant que de le prendre, elle appella une

une de ſes brebis, elle chanta, elle careſſa ſon chien, & enfin ramaſſant le Billet, elle y lut ce que vous venez de voir; ſes yeux demeurerent enſuite attachés ſur l'herbe, n'oſant preſque les relever; mais par un mouvement dont elle ne fut point maîtreſſe, elle les tourna ſur le Prince, & par un petit ſigne de tête, elle lui fit entendre qu'elle lui accordoit ſa demande. Il ſe trouva dans cet inſtant au comble du bonheur, il eut beau vouloir reprendre le reſte du jour, ſa contenance accoûtumée, le brillant de ſes yeux parloit au défaut de ſa bouche. Mademoiſelle Coquete qui ſe croyoit fort aimable, & qui l'étoit effectivement, s'applaudiſſoit du progrès qu'elle penſoit faire dans le cœur du jeune Brutalis; il avoit beſoin d'elle dans le deſſein qu'il avoit formé, & la laiſſant joüir de ſon erreur, il prononça quelques mots qui acheverent de la convaincre du pouvoir de ſa beauté. Ce ſoir-là, plus touchée qu'à l'ordinaire des charmes de ce Prince, elle lui demanda ce qu'il faudroit faire pour le divertir; il la pria de le mener à la Chaſſe, elle voulut bien lui donner

cette satisfaction, elle ne fut retardée que jusqu'au lendemain.

Mademoiselle Coquete fit poudrer & friser ses beaux cheveux châtains clairs, elle mit un habit de Chasse brodé de diamans, & montant un superbe cheval gris pomelé, à crins couleur de feu, elle parut une veritable Bradamante; on avoit aussi équipé Brutalis fort magnifiquement pour la Chasse, tout le reste de l'équipage assortissoit, & on vit briller un feu dans les yeux du Prince, qu'on crut causé par la vûë d'une meute, dont chaque chien meritoit un panegyrique.

Coquete qui étoit excellente Cavaliere (elle étoit tout ce qu'elle vouloit;) Coquete donc mesura les allures de son cheval sur celui de Brutalis, elle le trouva si beau ce jour-là, que plus entêtée que jamais de le voir & lui parler, étoient la suprême felicité pour elle: le Cerf qu'on avoit lancé ne dura guéres, il restoit encore bien du jour; lorsqu'on en eut vû faire la curée, Coquete dit à Brutalis de pousser son cheval d'un certain côté qu'elle lui marqua, & où elle lui promit qu'il verroit de grandes

des beautés : helas ! elle ne croyoit pas si bien dire, il n'y a science qui ne soit souvent la dupe de la destinée; Brutalis se trouva complaisant dans l'esperance de rencontrer sa Bergere, & s'enfonça dans le bois avec Mademoiselle Coquete ; elle en savoit les plus secrets détours, & elle choisit un endroit où une source argentée qui sortoit d'un gros rocher, faisoit un murmure doux, & entretenoit une mousse verte : elle mit pied à terre, & obligea le Prince à en faire autant ; ils s'assirent l'un & l'autre au bord du ruisseau qui formoit la source. Eh bien ! dit-elle en tirant le Prince, & en mettant sa tête sur ses genoux, que pensez-vous dans un lieu si solitaire ? ne sentez-vous point une certaine langueur que je tâche à vous inspirer ? Je pense, reprit Brutalis, en la regardant avec des yeux plus spirituels qu'à l'ordinaire, que voici une aimable solitude : Et je sens, ajoûta-t-il, que je m'y trouve mieux qu'ailleurs. Ah ! s'écria la Fée, qui trouva ses paroles assez raisonnables, & qui crut avoir operé ce miracle, vous ne porterez plus le désagréable nom de Brutalis, vous serez

à l'avenir le beau Polidamour; Et vous joüirez en m'épouſant, ajoûta-t-elle, en faiſant autour du front du Prince mille boucles de ſes beaux cheveux, vous joüirez d'une felicité qui n'aura point de bornes.

Polidamour étoit fort occupé pendant que Coquete ſe laiſſoit flater par cette idée trompeuſe; le hazard, ou pour mieux dire, l'aveugle Dieu qui voit ſi clair quand il veut, avoit juſtement conduit la Bergere derriere le rocher de la ſource; il l'avoit vûë paſſer, ſon ardeur & le deſir de lui parler ne lui permettoit plus de ménagement, il falloit profiter de l'occaſion; il ſe leva brusquement, & dit à la Fée qu'il étoit bien-aiſe d'aller un peu viſiter ces lieux.

La Fée fut ſurpriſe au dernier point de l'air dont il lui avoit dit ce peu de paroles, elle le vit partir d'une grace aſſûrée: jamais il n'avoit été ſi aimable, & jamais elle ne devoit tant craindre de le perdre; elle commença de ſoupçonner l'Amour de lui avoir préparé quelque trouble fatal: les réflexions qu'elle fit là-deſſus donnerent le tems au Prince d'exe-

cuter ſon projet ; mais enfin, ne pouvant plus réſiſter à ſon impatience, elle alla le chercher en tremblant. Mais quel étonnement fut le ſien, lorſqu'elle le vit aux genoux de la Bergere, qu'elle avoit vûë de la platte-forme ; ſon déſeſpoir ne ſe peut décrire, & dans ſon premier mouvement, elle alloit faire mille reproches à ſon ingrat. Une ſeconde penſée l'arrêta, elle voulut voir la fin de cette avanture, & donner à ſa jalouſie le tems d'augmenter ſa fureur.

Un buiſſon dont elle ſe couvrit, lui facilita les moyens de voir & d'entendre ce qui alloit mettre le comble à ſa douleur. La Bergere avoit toute la fleur de la jeuneſſe, & tout ce qui fait la parfaite beauté ; des cheveux cendrés, dont les boucles ſe mêloient avec des fleurs de grenade, lui donnoient ce brillant qu'on ne voit que dans les blondes ; ces yeux dont on ne pouvoit démêler la couleur, laiſſoient paſſer des regards vifs & tendres à travers de longues paupieres noires ; ſon teint ébloüiſſoit par ſon éclat ; ſes levres rouges & façonnées avoient un ſourire gracieux, qui formoit mille

petits agrémens autour de sa bouche ; son visage étoit presque rond, une petite fosse au menton lui donnoit un air fier & délicat, & son nez, tant soit peu relevé, une mine jeune, & sembloit la lui assûrer pour longtems ; sa forge étoit formée par les Graces, & ses mains blanches & bien taillées, ne se firent que trop voir à la désolée Coquete, parce qu'elles lui servoient souvent à cacher la rougeur, dont la vûë & les discours du Prince couvroient son charmant visage.

Elle avoit un habit de gaze fine chamarée de dentelles ; sa ceinture étoit un tissu de fleurs, & sa taille, toute affise qu'elle étoit, paroissoit si fine & si belle, que Mademoiselle Coquete, après un examen trop exact de tant de merveilles, s'écria douloureusement : Ciel impitoyable ! quelle Rivale m'as-tu suscitée ?

Nos Amans étoient trop attentifs à leur conversation pour entendre les tristes accens de la Fée. Polidamour dès qu'il avoit été aux pieds de sa Bergere, avoit commencé par lui rendre grace d'avoir bien voulu se rendre dans la Forêt ;

net; ce remerciment lui donna une aimable honte ; elle lui répondit ſans le regarder, qu'elle menoit indifféremment ſon troupeau dans la Forêt au dans la prairie. Ah ! interrompit l'amoureux Prince, ne vous repentez point d'une innocente faveur, qui me rend le plus heureux des hommes. Nous n'avons pas le tems, ajoûta t-il, d'examiner les bienſéances, je vous adore, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous le prouver ; dites-moi ſeulement ſi ma perſonne & mon amour peuvent faire quelque impreſſion ſur votre cœur. Helas ! reprit-elle en rougiſſant, je crains bien de vous donner mauvaiſe opinion de moi, par un aveu qui vous doit pourtant être agréable, s'il eſt vrai que vous m'aimiez : c'eſt peut-être aller trop vîte, mais vous me faites enviſager que nous n'avons point de tems à perdre, & je ſerois au déſeſpoir ſi vous partiez ſans avoir appris que par l'effet d'une ſimpatie dont je ne ſuis pas la maîtreſſe..... La jeune Bergere s'arrêta à ces mots, & le beau Polidamour s'écria avec une joie ſans égale ; heureuſe ſimpatie !

pa-

parole charmante! que ne puis-je mourir à vos pieds ; pour vous en remercier comme je le dois!

En cet endroit Mademoiselle Coquete n'eut plus la force de se contraindre ; bien des gens même ont été surpris qu'elle eût tant tardé à sortir de son buisson ; elle courut impetueusement, & alla d'une voix tonnante demander au Prince qui lui en avoit tant appris ; il se leva, & aida à sa Bergere à en faire autant. L'Amour, Madame, répondit-il à la Fée, a fait ce prodige, vous-même en aviez prononcé l'Arrest, je suis fâché qu'il ne se soit pas servi de vos traits. Mais c'est un capricieux, ajoûta-t-il, en soûriant, qui me fait négliger de répondre aux bontés d'une grande Fée, tandis qu'il me contraint de rendre à une simple Bergere, le même culte qu'on rend aux plus puissantes Divinités.

Le ton ironique dont le Prince assaisonna ses paroles, fit si bien sentir à Mademoiselle Coquete la superiorité des appas de cette Bergere sur les siens, que transportée de rage, & lançant des regards furieux

rieux ſur ſa Rivale: Tu n'en es pas où tu crois, dit-elle à Polidamour, ton éloquence amoureuſe pourra ſe repoſer, ou changer d'objet; tu ne parles comme un autre & mieux qu'un autre, que pour me déſeſperer; crains mes juſtes reſſentimens, ou ceſſe d'adorer une petite Bergere, à qui je vais apprendre ſi c'eſt à elle à troubler une Fée.

La timide Bergere qui avoit nom Brillante, & qui avoit été élevée dans la crainte de ces femmes terribles, dont les vices même étoient reſpectés, tomba ſur ſes genoux, & verſant un torrent de larmes, lui demanda pardon d'une offenſe qu'elle avoit faite innocemment. Va, va, dit Coquete, jamais Rivale ne fut innocente, & la prenant rudement par le bras, elle s'en rendit la maîtreſſe. Où eſt la generoſité, Madame? dit le Prince, vous avez rendu un oracle, il s'execute, cela eſt honorable à votre ſavoir, le reſte dépendoit des yeux de ma Bergere. Alors il voulut tirer ſa Maîtreſſe de ſes dangereuſes mains, mais les forces humaines étoient inutiles en cette occaſion. Eh bien, dit-il, dans

ſon

son désespoir, exercez sur cette divine fille & sur moi, toutes les cruautés que vous pourrez inventer, jamais vous ne pourrez forcer mon cœur à changer de chaînes.

Voilà de terribles paroles pour une Amante, la Fée en sentit toute la force, mais elle aimoit; on n'est gueres maîtresse de soi lorsqu'on est agitée de cette passion, elle ajoûte même au temperament. Ingrat, dit-elle, à Polidamour, je ne t'ai donc aimé, je ne te l'ai donc dit que pour voir triompher une indigne Rivale! Je t'aime, continua-t-elle, en pleurant, dans un lieu où je crois te voir moins inflexible, & c'est pour me couvrir de honte que je t'y amene; suis-moi, sans resistance, malheureuse Bergere, & garde-toi bien de tourner les yeux sur ton barbare Amant. Cet ordre fut mal executé; Brillante avoit appris depuis qu'elle aimoit à dérober des regards à une Rivale, & elle rencontra souvent ceux de Polidamour.

Mademoiselle Coquete, les yeux étincelans de colere, n'eut pas plûtôt dit quelques paroles, qu'un

entre obſcur s'éleva, gardé par deux affreuſes Furies qui enleverent l'aimable Brillante, malgré les efforts du Prince, dont le courage égaloit l'amour. Que je ſuis malheureux! s'écria-t-il, je ne goûte pas ſi-tôt la douceur d'aimer, qu'on m'enleve le charmant objet que j'adore; je ne puis me ſervir de l'avantage de penſer raiſonnablement, que pour regreter toute ma vie celle devant qui on a vû diſparoître ma ſtupidité: elle ne ſera pas longue, ma vie. Non, cruelle, ajoûta-t-il, en s'adreſſant à Mademoiſelle Coquete, votre rage ne s'exercera pas long-tems ſur moi, & ce fer me va délivrer d'une longue ſuite d'infortunes; il tira ſon épée en achevant ces mots. Si la Fée n'avoit pas eu du pouvoir ſur les eſprits Aëriens, ç'en étoit fait du beau Polidamour; mais trois ou quatre d'entr'eux le déſarmerent, & le conduiſirent au Palais de l'ennemi de ſon repos.

Que ne penſa point le Prince dans cette dure contrainte, ce n'étoit plus cet homme ſombre, il ſentoit vivement le malheur de ſa condition. Mademoiſelle Coquete ne le

le traitoit que trop bien, l'eſprit de Polidamour, & la jalouſie qu'il lui donnoit, augmentoient infiniment ſa paſſion; elle fit tout pour le fléchir & les offenſes qu'il lui faiſoit par ſes réponſes, irritoient la Fée ſans la détacher.

Il s'aviſa un jour de reprendre ſa contenance ſtupide; d'abord elle ſoupçonna la verité, la continuation lui cauſa quelque frayeur, elle craignit que l'excès de ſon affliction ne l'eût fait retomber dans ſon premier état, & ſa tendreſſe offuſquant ſa raiſon, elle ne put refuſer du remede; cependant il n'y en pouvoit avoir d'autre que de lui faire voir Brillante, il étoit dangereux; elle fut du tems ſans pouvoir s'y reſoudre; mais le deſir de rendre un grand ſervice à ſon Amant, lui donna la force de l'executer.

Le nœud de la difficulté fut de ſavoir ſi elle le conduiroit elle-même, ou ſi elle le mettroit entre les mains d'Emiſſaires zelés qui puſſent lui en rendre bon compte: ſi le premier parti étoit le plus ſûr, il avoit auſſi quelque choſe de bien cruel; eſt-il rien de comparable à la douleur,

leur, de voir dans la perſonne aimée une joye qu'on n'excite pas; cette penſée la détermina à le donner en garde à deux Silphes, dont l'eſprit ſubtil & intelligent lui parut propre à un pareil emploi.

Mademoiſelle Coquete fit prendre à ces deux Silphes la forme de deux formidables Tigres, ils enchaînerent Polidamour avec des chaînes de fleurs, plus fortes que des chaînes de métail: ils s'acheminerent en cet équipage vers l'antre où on gardoit la jeune Brillante; Polidamour avoit entendu tous les ordres dont ils étoient chargés, il réſolut de les émouvoir à compaſſion, ſon éloquence que la douleur augmentoit, fit des efforts incroyables; mais il arriva à la porte de la caverne, ſans avoir pû tirer une parole des taciturnes Tigres; ils appellerent en arrivant les deux Furies, & leur ordonnerent de laiſſer entrer le Prince; Le préjugé parut aſſez avantageux; & cette affreuſe demeure plus propre à des bêtes farouches qu'à une belle infortunée, lui parut un Palais délicieux, où tous les plaiſirs l'alloient accompagner.

Je

Je vous revois donc enfin, dit-il à la Bergere, je puis ſans témoins vous faire ſavoir ce que je ſens pour vous. Brillante qui étoit dans un coin obſcur, couchée ſur un lit de feüilles qu'elle s'étoit fait, & qui pleuroit peut-être alors, autant par l'abſence de ſon Amant, que par la captivité où elle étoit, leva ſes beaux yeux ſur lui, & ſenſible à cette joye imprévûë : C'eſt vous! lui dit-elle, Seigneur! quelle heureuſe avanture vous conduit en des lieux où les cruautés qu'on exerce ſur moi ne m'ont pas diſtraite un moment de penſer à vous? Un ſi favorable accüeil mit bien-tôt ces Amans dans une ſituation pleine de confiance, qui fait un des grands plaiſirs de l'Amour.

Le Prince lui conta ſon hiſtoire, & ſe fit un plaiſir délicat de lui rendre grace de lui avoir donné une paſſion, dont la violence, loin d'être contraire à la raiſon, lui avoit fait trouver la ſienne. Brillante voulut auſſi l'inſtruire de ce qui la regardoit, elle le fit en ces termes.

Il faut, Seigneur, que je juſtifie le goût que vous avez pris pour moi;

moi ; je ſuis Princeſſe, & fille du Souverain de l'Iſle Galante ; c'eſt un Païs très-agréable, à peine a-t-on l'uſage de la raiſon que l'on commence d'aimer ; mais on y tient pour maxime, que ſi le changement n'eſt pas une vertu, c'eſt du moins un ſi grand plaiſir, qu'il ſeroit très-incommode de s'en priver.

Le Prince, mon pere, pratique cette maxime à la lettre, jamais on ne fut plus inconſtant qu'il l'eſt ; il avoit déja rendu des ſoins à toutes les belles de la Cour lorſque j'en partis, il commençoit même d'en être aux laides, & il ſoûtenoit que plûtôt que de ne pas changer, il s'attacheroit aux Dames, qui par leur vieilleſſe ne s'attiroient plus de ſoûpirs. N'eſt-ce pas une curioſité loüable, diſoit-il, de connoître les differentes manieres d'aimer, d'examiner la diverſité des caracteres, & de retrograder, pour ainſi dire, vers les ſiecles paſſés, par le commerce d'une perſonne venerable, à qui l'âge a donné de l'experience ? je n'étois point touchée de cette peinture, j'imaginois au contraire une grande douceur à s'engager pour

toute

toute sa vie ; ce fut vainement que je me vis *servie & adorée* de plusieurs Princes *des Etats de* mon pere ; leurs *dangereuses* maximes me faisoient peur, & n'ayant point le cœur fait pour user de représailles, j'évitois autant qu'il m'étoit possible, de me trouver aux Fêtes continuelles qui se donnent dans l'Isle Galante.

Que sais-je, disois-je un jour, si me promenant seule dans un bois, si quelqu'un de ces Amans ne me toucheroit point à la fin : Eh ! quel malheur, d'être sensible pour un volage qui me quitteroit bien-tôt pour une autre ; j'entendis alors un Rossignol qui chanta distinctement ses paroles.

Pour suivre l'ordre des Dieux,
Princesse, fuyez de ces lieux ;
Recevez le secours d'une main invisible,
Et venez éprouver le pouvoir de vos yeux
Sur le cœur d'un Amant sensible ;
Vous seule lui pouvez faire un don précieux,
Lui seul vous peut donner un sort doux & paisible.

Sur-

surprise de cette prédiction ; je regardai de tous côtés, mais je ne vis qu'une vapeur legere, qui se leva sous mes pieds, m'enleva des sables de cette contrée ; des pierres de toute sorte j'avois sur mes habits, Coquete même en avoir de Bergere, vantures avec les habitans de ces regions : l'esperance m'y a amuse, & vous voyez bien, Seigneur, que si je vous ai justifié par mon récit, je suis aussi disculpée par mon oracle, des sentimens que j'ai pris pour vous ; je ne puis douter que vous ne soyez cet Amant qui doit me rendre heureuse, & le don que je vous ai fait est assez précieux ; il est vrai cependant, que je n'ai fait que demêler le cahos qui embroüilloit vos idées ; vous aviez en vous cet esprit, cette raison dont vous joüissez, qui faute d'un certain feu, ne brilloient point comme ils font aujourd'hui ; l'Amour est un grand maître, il démêla bien le cahos du vaste univers, manqueroit-il celui qui se trouve dans un cœur prêt à se soumettre à sa puissance ?

Polidamour, transporté de joye, baisa mille fois les belles mains de

ſa belle Princeſſe, ils ne ſongeoient plus l'un & l'autre à leur état, ils avoient oublié le pouvoir de leur Fée ; mais un des Tigres vint me avertir qu'il étoit tems de ſoint le rer ; ils s'écrierent douleſarilles, ment à cet ordre funeſt poſſible, plaintes trouverent gra continuel- l'eſprit Aërien : Allez, leur ſe Ga- en ſoûriant, autant que peut ſe tire un Tigre, je veux vous aider dans vos amours, nous nous mêlons quelquefois de ſoupirer dans notre leger empire ; & pour ne vous plus tenir en ſuſpens, ajouta-t'il, s'addreſſant à la Princeſſe, & en prenant la forme d'un joli garçon, c'eſt moi-même, qui vous tranſportai de l'Iſle Galante dans ces lieux. Miniſtre du deſtin auprès de vous, Mademoiſelle Coquete ne pouvoit jamais plus mal choiſir ; elle a quelque pouvoir ſur nous, mais nous l'évitons quand il nous plaît. Alors il appella ſon camarade, qui prit la même forme que celui-ci, & ſemblable à un tel point, qu'on ne les pouvoit plus diſtinguer.

Ils firent prendre un corps à l'air qui les entouroit, ils en formerent

un

un petit char très-agréable, & tandis que les Furies immobiles n'avoient plus la force de s'opposer à leur dessein : Couronnons, dit un des Silphes, notre triomphe & notre tromperie, & que Mademoiselle Coquete soit instruite de votre avanture. Une pyramide de Porphire s'éleva dans ce moment, sur laquelle ces esprits badins graverent ce qui suit :

Choisissez mieux à l'avenir
Les ministres de vos vengeances,
Et de nos deux Amans perdez le souvenir;
Ils n'auront plus d'autres souffrances,
Que celles des cœurs amoureux,
Ils ne vous verront plus, ils seront trop heureux.

Ils partirent ensuite tous quatre de compagnie, & furent en très-peu de tems au Royaume de Paraminofara : Dieu sait si la joye du Roi fut parfaite de revoir son cher fils, le plus aimable de tous les hommes ; aucune circonstance de son histoire ne fut obmise, & les esprits Aériens qui se faisoient

écouter comme des Oracles, mirent Mademoiſelle Coquete, qu'ils déclarerent être auſſi Azindara, en ſi mauvaiſe odeur auprès du Roi, qu'il n'auroit pas voulu pour choſe du monde, la voir femme de Polidamour; mais pour Brillante, ſon alliance lui parut très-honorable. Un des Silphes en alla faire la demande, & rapporta une favorable réponſe: Le Roi de Paraminofara y mit la condition, qu'après la mort du Souverain de l'Iſle Galante, on réformeroit les abus qui s'y étoient gliſſés.

Les Fêtes de cet Hymenée furent merveilleuſes; il eſt vrai qu'après les Epoux, les Princes de l'Air en faiſoient le plus bel ornement; ils donnerent de l'amour à pluſieurs aimables perſonnes touchées de la gloire d'immortaliſer leur Amant; mais ces Amans legers partirent quand ils ſe furent bien munis d'immortalité, & leurs maîtreſſes ne ſachant à qui s'en prendre, chercherent des conquêtes moins agréables, mais plus ſolides.

Pour Mademoiſelle Coquete, l'inſcription de la Pyramide lui cauſa une

une telle rage, qu'elle en fut malade quelque tems ; l'eſperance cependant la rétablit bien-tôt, & forte de la protection du Roi de Paraminofara, dont elle croyoit être ſûre, elle partit ſur un Hipogrife pour ſe rendre à ſa Cour ; mais le Prince étoit marié, il adoroit encore ſa femme, il n'y avoit rien à faire pour elle ; & après bien des pas & des avantures dont elle devoit être honteuſe, elle fut obligée de reprendre le chemin de ſon ancien Palais ; car pour celui dont j'ai parlé, il étoit alors dans les eſpaces imaginaires.

Lorſque Madame de Miralde eut achevé ce conte : Pour cela, lui dit la Marquiſe, votre Mademoiſelle Coquete eſt une dépravée, s'il en fut jamais. Mais une depravée très-aimable, reprit le Comte de Valbene. Il eſt vrai, répondit la Comteſſe, qu'elle étoit bien jolie ; je m'étois affectionnée à elle, & je ne me ſuis reſoluë à en faire le perſonnage odieux, que quand je me ſuis apperçûë que ſa coqueterie paſſoit la meſure. Pour moi, dit Mademoiſelle de Boiſlegat, j'aime paſ-

ſonnément ſa petite maiſon, & je vous prie de m'en donner le plan. Ne m'excluriez-vous point de cette demeure, lui dit tout bas Tadilly? Je ne voudrois l'avoir, reprit-elle en le regardant, que pour y être avec vous; mais ne formez plus de ces doutes, ils m'engagent à dire plus que je ne veux. Vous m'enviez, repliqua-t'il, tous les plaiſirs que vous me donnez. Qu'il y a de diſtance de vous à Mademoiſelle de Chaſeu! Je n'ai pas ſuivi la même route que Maidemoſelle de Chaſeu, reprit-elle, mais ſi le Comte Dorzelac avoit eu le ſort que je vous garde, il auroit bien vû la difference qu'il y a de croire être heureux, à l'être effectivement; les broüilleries qui arrivent rarement ſont toujours bonnes à quelque choſe. Jamais Tadilly n'avoit entendu de ſi charmantes aſſurances, il lui en marqua ſon tranſport par ſes regards, n'oſant le faire éclater plus viſiblement.

Pendant cette petite converſation, Dantigny propoſoit d'aller interrompre le jeu du Chevalier & de Madame de la Fuye, ils partirent tous en effet

effet dans cette intention ; les deux joüeurs remuoient toujours les cartes, & quoiqu'ils n'euſſent guéres d'attention à leur jeu, cette prodigieuſe paſſion qu'ils avoient pour une occupation qui devient toujours un métier, redoubloit le plaiſir qu'ils avoient de ſe parler, parce qu'ils touchoient des cartes.

La diſtraction naturelle de leur eſprit, les empêcha d'entendre la troupe qui s'étoit approchée doucement ; la Manſeliere diſoit dans ce moment à Madame de la Fuye : Viendrez-vous demain chez..... j'y joüerai ſous votre main, ou vous y joüerai ſous la mienne ; il y a là de l'argent à gagner, que je ſerois heureux de vous faire partager ma fortune, ou de participer à la vôtre! Il faut convenir, reprit Madame de la Fuye, qu'on a bien des moyens de ſe témoigner les ſentimens qu'on a l'un pour l'autre dans un lanſquenet, c'eſt le jeu du monde le plus propre à l'amour.

En cet adroit Dantigny ne put davantage ſe contraindre ; il ſe mit à rire de toute ſa force, & il fut ſecondé du reſte de la compagnie ;

mais la Manseliere les regardant tous en pitié : Oüi, parbleu, Messieurs les Rieurs, Madame a raison, n'avez-vous jamais vû un Amant & une Maîtresse dans la même ronde ? leurs cartes ne tiennent point l'une contre l'autre. Il n'y a rien de si touchant, interrompit Mademoiselle de Boislegat : Voila la plus jolie preuve d'amour qu'on puisse jamais se donner. Mon Dieu, Mademoiselle, dit Madame de la Fuye, il ne faut point répondre sans entendre, on vous parle d'une fatalité que tout le monde a éprouvée ; mais est-il rien de si flateur, que de voir la douleur d'un homme qui est obligé de prendre votre carte ? les regards qu'il vous jette en la prenant, l'impatience qu'il marque quand vous prenez votre parti, & le desespoir qui l'agite lorsque ce parti ne réüssit pas.

Pour moi, dit alors le Chevalier, je sai des personnes au monde qui me feront mourir, si elles joüent contre moi & qu'elles perdent. Et mais, dit la Comtesse, qui mouroit de rire, vous avez votre coup sûr, il faut faire de moitié avec ces per-

son-

ſonnes-là. Madame de la Fuye vit bien qu'ils avoient été entendus, & comme malgré ſa fureur pour le jeu & les diſparades de ſon humeur, elle avoit ſouvent de l'agrément dans l'eſprit, elle crut qu'il ne falloit point ſe fâcher avec ſes amis; & regardant la Manſeliere en riant: A demain Chevalier, lui dit-elle, je vous donnerai mon argent à joüer. Je tâcherai, reprit le Chevalier, dont les retours ſuivoient de près les travers, de ménager votre fortune, de façon que vous ne dédaignez pas de l'unir à la mienne.

C'étoit une déclaration aſſez authentique de ſes vûës, chacun y applaudit. On reprit enſuite le chemin de Paris, on alla ſoupet chez la Marquiſe avec beaucoup de gayeté & d'eſprit.

Le jour marqué pour le Château des Mirthes, on s'y rendit dès ſix heures du ſoir; la Comteſſe, contre ſa coutume, ne s'y trouva que la derniere, elle arriva même fort tard; Valbene en avoit une ſecrete inquiétude, & tout le monde ſe prépara à lui faire la guerre de ſa pareſſe: Vous avez fait mon pro-

cès, dit-elle en entrant, j'en ſuis sûre, j'aurai rempli le ſort des abſens. Point du tout, lui dit la Marquiſe en l'allant embraſſer, le partage des abſens eſt l'oubli, & nous avons bien dit du mal de vous. C'eſt ainſi que je l'entends, reprit-elle; mais je ne ſai ſi ſuivant le naturel des femmes, je n'aime point mieux que vous en ayez mal parlé, que de n'en avoir rien dit du tout. Il ne tient qu'à vous, dit alors Valbene, de voir ſi nous avons eu tort, ou ſi vous n'avez pas eu raiſon. Mais, reprit-elle, je crai que j'ai un peu tort, vous me le direz quand je vous aurez conté mon avanture.

Ce que je ſai, dit le Comte, c'eſt que j'ai été de très-bonne heure chez Madame la Comteſſe, qu'elle étoit en cornette de nuit fort négligée; qu'elle m'a chaſſé, parce qu'elle prétendoit avoir des affaires très-ſerieuſes; que je lui ai obéi, & que la voilà coëffée avec tant d'art, qu'apparemment, ajouta-t'il, avec un rire amer, ſes gens d'affaires ne l'ont pas tenuë tout le jour. Oh! vraiment non, repliqua la Com-

Comtesse, je ne me laisse pas ainsi ennuyer; mes gens d'affaires sont venus, je leur ai dit très-laconiquement ce que je voulois qu'ils fissent; ensuite Madame de . . . qui n'avoit point encore vû jouer la Desmars, est entrée chez moi, en disant qu'il falloit que j'allasse lui aider à en juger; je suis foible sur ces sortes de propositions, on m'a coëffée avec quelque soin; il y avoit un monde horrible à la Comedie, parce qu'il y avoit des personnes dont la suite est nombreuse. La Desmars a parfaitement bien joüé; des hommes que je n'ai guéres envie de vous nommer ont entré dans notre loge. Après la Comedie, Madame de . . . . m'a traînée aux Thuilleries, il y faisoit admirable; je ne vous ai point oubliés, mais je n'ai pas voulu faire la femme de mauvaise compagnie, & mes chevaux en ont pâti; car je suis venuë si vîte, qu'il pourroit bien en coûter la vie à quelqu'un d'eux.

Vous pourriez, dit le Comte, voyant que Madame de Miralde avoit fini, nous donner plus long-tems le plaisir de vous entendre, il

y a ſans doute mille circonſtances que vous retranchez, & qui ſeroient belles à ſavoir. Le voulez-vous, reprit la Comteſſe d'un air aſſez coquet, on ne m'a pas trouvée trop mal, on me l'a dit avec beaucoup d'eſprit ; on m'a propoſé de me faire entendre une muſique enchantée, où nul ne ſeroit admis que par mon ordre, & ſi je ne vous nomme perſonne, ce n'eſt pas que ces gens-là n'ayent des noms.

Le Comte ſouffroit mortellement pendant cette addition au premier diſcours ; Madame Dargenſac qui ſavoit les diſpoſitions où il étoit pour la Comteſſe, la trouvoit fort étourdie de parler ainſi devant un homme intereſſé, mais qui n'a quelquefois éprouvé que les femmes qui hazardent le plus de coqueteries, ſont bien ſouvent les mieux aimées. Cette regle preſque generale ſe confirma par le redoublement d'amour qui prit à ce Comte pour Madame de Miralde, il la regardoit avec des yeux jaloux, qui loin de la fâcher, lui prouvoient le pouvoir de ſes charmes, & la déterminoient à ne point changer de conduite.

Ma

Ma foi, dit Dantigny, quand on vint dire qu'on avoit ſervi, c'eſt une belle choſe que l'amour, je n'en ſai pas beaucoup de nouvelles par moi-même ; mais il faut bien qu'il ait de grands plaiſirs, puiſque tout le monde s'en mêle, cependant je ne veux point m'en mêler, moi, & conſens de voir tous mes amis courir les mers d'amour de rivage en rivage, je me conſerverai pour le conſeil ; car par exemple, ajouta-t'il, ſi Madame Dargenſac & moi n'avions bien gouverné notre barque parmi tant d'écüeils, on ne verroit que trouble & confuſion dans cette petite troupe. Juſqu'ici, dit la Marquiſe, nous n'avons pas été fort employés aux Traités de Paix ; auſſi les querelles d'amour ont-elles cet avantage, que la même ſource les produit & les appaiſe.

En achevant de parler, elle ſe leva, & tout le monde en fit autant pour s'aller mettre à table. Le Comte affecta de ſe placer loin de ſa Maîtreſſe, il l'attaqua par mille railleries tant, que le repas dura ; & comme il crut avoir deviné les hommes de la Comedie, il lança des traits,

qui portoient sur eux, & à quoi la Comtesse répondit avec la même aigreur.

Cela fut à la fin poussé si loin, que la joye universelle en fut alterée; Madame de Miraldé perdit tout-à-fait la sienne, & si d'un côté elle voyoit l'amour de Valbene bien prouvé, elle trouvoit de l'autre quelque chose de trop peu respectueux à son procedé; le souper dura fort peu, la table veut de l'union; la Marquise pensa que si ces Amans avoient à se gronder, il valoit mieux que ce fût en plein vent. On passa donc dans le jardin, le Comte entraîna le Marquis dans une allée détournée, sans songer qu'il l'ôtoit à Mademoiselle de Boislegat. Cet ami eut la complaisance d'écouter les plaintes d'un homme qui lui avoit rendu le même service quelques jours auparavant; mais à peine eut-il exhalé sa douleur, qu'il n'eut rien de plus pressé que d'aller chercher la Comtesse pour l'accabler de reproches.

Le Marquis Darvensac avoit un peu blâmé cette jolie femme d'une vivacité qui lui paroissoit à contre-tems;

tems; mais elle ne fit pas grand cas de cette remontrance, & ne ſuivant que les mouvemens de ſa colere, quoique cette paſſion ne fût pas forte en elle, elle reçut le pauvre Valbene comme un chien, quand il voulut lui reprocher ſon injuſtice & ſa cruauté: Vous êtes bien hardi, lui dit-elle d'un ton à lui perſuader qu'il avoit tort, de trouver à redire à mes actions? Quel pouvoir vous ai-je donné ſur ma conduite? Je vois ce que je devrois attendre, ſi j'avois la foibleſſe de vous y donner plus de droit. Helas! Madame, reprit-il en tremblant, je m'étois flatté d'avoir fait un peu de progrès dans votre cœur, j'avois cru étant maître de vous, que vous me permettriez de mettre ma fortune à vos pieds, & de vous conſacrer toute ma vie .... Si vous l'avez eſperé, c'étoit peut-être legerement, interrompit-elle; mais moi, je vous défends à l'avenir d'y penſer. Quoi! reprit-il à demi deſeſperé, vous me traitez ainſi, quand c'eſt trop de paſſion qui fait mon crime. La converſation fut longue entr'eux, on ne s'engage pas à les ſuivre toutes; mais

mais celle-ci ſe termina par des larmes de la part du Comte, & par des cruautés de la part de la Comteſſe, non qu'elle n'eût deſſein de le conſerver; mais les Dames ſont ainſi faites, elles veulent dominer tyranniquement; ſouvent cette conduite leur réüſſit mieux qu'une tendre foibleſſe: Enfin, il eſt ſûr que cet homme tonnant, fulminant, partit perſuadé du tort qu'il n'avoit point, & que la belle Comteſſe après avoir écouté avec aſſez de plaiſir les douceurs qu'on lui avoit dites à la Comedie, ſerra de chaînes plus fortes un Eſclave qui n'avoit pas deſſein de s'échapper. Comme elle ne vouloit pas ſe raccommoder ſi-tôt, elle alla le lendemain à Verſailles, où elle va fort ſouvent; on a là d'autres affaires que de parler d'amour, auſſi le Comte au lieu de l'y ſuivre, propoſa à l'Abbé de Chavagne d'aller voir à une lieuë de Paris un homme fameux par des ouvrages qui ne mourront jamais; il eſt leur ami commun, & par la ſimplicité de ſes mœurs, par la ſublimité de ſon eſprit, par les lumieres de ſa raiſon, & par la pra-

tique

tique de la Philoſophie, plus propre qu'aucun autre à calmer les agitations d'un cœur qui ne ſuit que ſes paſſions.

Cet homme merveilleux paſſe les beaux jours dans une maiſon, où l'ordre, la propreté & la ſituation ſe font admirer chaque fois qu'on y va. Lui-même a dreſſé le plan de ſon jardin; amoureux de l'antiquité, qu'il a toute dans ſa memoire, il ne dédaigne pas les plaiſirs de l'agriculture, qui ont été pratiqués par les plus grands hommes de ces ſiecles reſpectables. L'executeur de ſes ordonnances a ſi bien entré dans tous les deſſeins de ſon Maître, qu'on trouve dans un terrain aſſez borné, du bois, des paliſſades, une terraſſe, des boulingrins, un parterre, un quinconce, des portiques, un potager qui ne manque en aucune ſaiſon, des eſpaliers, & de toutes les eſpeces d'arbres fruitiers dont on voit en France, auſſi ce domeſtique zelé a-t'il mérité une place dans le Temple de Memoire, dont la poſterité ſera témoin.

Valbene & l'Abbé de Chavagne y arriverent le matin; l'Abbé qui

ſait

fait que le Maître de cette maison a une morale qui s'égaye avec ses amis, lui dit qu'il lui amenoit un jaloux à guérir. Je sai par mon experience, continua-t'il, que la cure n'est pas aisée, il m'a fallu ma raison, mon état, & peut-être le desespoir de pouvoir réüssir, pour parvenir à la tranquillité que je goûte. Si Monsieur de Valbene est jaloux, reprit le Philosophe, & qu'il ne le soit que sur des conjectures, il n'est pas en état de souffrir les remedes; attendons qu'il soit convaincu de l'infidélité de sa Maîtresse, alors nous travaillerons avec succès. A Dieu ne plaise, reprit-il, de n'avoir que ce chemin pour arriver à l'indifference, c'est un but que je ne souhaite même pas, & j'aime cent fois mieux le trouble dont je me sens agité, que de tels moyens de le calmer.

Il est bien malade, reprit le Maître de la maison. Tout exempt que je suis des furieux accès de l'amour, je le plains dans les autres, & je tâche de ne le pas blâmer absolument, parce qu'on voit bien par les desordres qu'il cause dans les esprits les

plus

plus élevés & les plus solides, qu'on n'est pas toujours maître de s'en défendre.

Ils parlerent encore du tems sur ce sujet ; mais la conversation se tourna sur un Auteur des plus fameux de l'antiquité, dont cet homme incomparable fait ses plus cheres délices ; il en possede toutes les beautés, elles augmentent même en passant par sa bouche, & l'on a vû plusieurs fois des esprits assez médiocres, se laisser enchanter par la douceur de son éloquence, & demeurer des jours entiers attentifs aux choses divines qu'il rapporte ; il badine aussi quelquefois plus agréablement qu'un autre ; sa maniere de conter est originale, & quiconque pourroit s'ennuyer avec lui, devroit être retranché d'entre les hommes.

Il arrêta ses deux amis à dîner, & il leur fit très-bonne chere selon sa coutume : C'est-là, où sans sortir jamais de la plus exacte bienséance, il trouve le secret de s'amuser, & de charmer les autres des tems considerables, qui ne durent que des momens.

Le Comte de Valbene qui a le goût fort bon, ſentit avec tant de douceur le plaiſir de cette journée, que quand il fut en chemin de revenir à Paris, l'Abbé le crut quitte de ſon amour ; mais il le revêtit bien-tôt, s'il eſt permis de parler ainſi, & nous verrons dans la ſeconde partie des Petits Soupers s'il eut tort ou raiſon de s'abandonner à un penchant ſi aimable.

Fin de la Premiere Partie.

LES
PETITS SOUPERS
DE L'ESTE'. 1699.
SECONDE PARTIE.

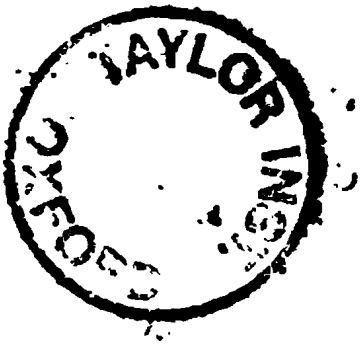
LES PETITS SOUPERS DE L'ESTE', OU *AVANTURES GALANTES,* AVEC L'ORIGINE DES FE'ES.

Par Madame DURAND.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.

M. DCC. XXXIV.


TAYLOR

LES PETITS SOUPERS DE L'ESTE' 1699.

SECONDE PARTIE.

LE Comte de Valbene, d'autant plus amoureux qu'il étoit horriblement jaloux, vola chez Madame de Miralde ſitôt qu'elle fut de retour de Verſailles. Son Suiſſe lui dit qu'elle étoit ſortie ; il alla chez la Marquiſe d'Argenſac où elle ne ſe trouva point : Ses inquiétudes redoublerent, il courut à l'Opera, à la Comedie, tout cela fut inutile ; mais il la vit le ſoir aux Thuilleries, brillante, parée, froide aux révérences qu'il lui fit, vive aux empreſſemens de quelques hommes de la Cour qui l'avoient abor-

dée; tout étoit contre lui en apparences, & pour augmenter ſon deſeſpoir il s'en tint aux apparences.

Ce malheureux Amant monta ſur la terraſſe; là, ſeul & ſans conſolation, il ſe crut perdu pour jamais. Quelques jours auparavant il croyoit n'être amoureux que pour goûter plus de plaiſirs; ce ſoir-là il voyoit tous les plaiſirs enveloppés de ténébres, parce qu'il étoit trop amoureux.

L'Abbé de Chavagne qui s'étoit abſolument rendu à l'ambition, & qui avoit une vûë de fortune à digerer, ſe trouva ſur le bout de la même terraſſe. Ces deux amis ſe joignirent; & comme le Comte étoit le plus preſſé de parler, il apprit à l'Abbé l'état de ſon ame, & ce qu'il venoit de voir. Que vous êtes abſurde, reprit celui-ci, vous ne connoiſſez guéres les femmes? Vous plaiſez à la Comteſſe; mais elle jouït à l'heure qu'il eſt de l'affliction où elle vous précipite, ſon amour propre en eſt flatté; ſans vous être infidelle, elle veut ſeulement vous le paroître, n'ignorant pas que nous ſommes de notre côté aſ-

ſez foux pour aimer plus ardemment une Maîtreſſe qui nous tourmente, qu'une toujours égale & toujours tendre. —

Valbene ne pouvoit renoncer à ſes ſoupçons, il formoit des doutes que l'Abbé levoit auſſi-tôt: L'eſprit des femmes, continua-t'il, a des reſſorts qui ne ſe font connoître que peu à peu: telle vous paroît douce, reconnoiſſante, d'agréable humeur, qui, ſelon les occaſions, eſt aigre, injuſte & capricieuſe. Le Philoſophe chez qui nous dînâmes l'autre jour, m'a conté un trait à ce propos dont je veux vous faire part, & qui, dans la ſituation où vous êtes, vous fera trouver votre fortune meilleure que vous ne penſez.

En effet l'Abbé conta cette Hiſtoire à Valbene, qui le pria de la dire le jour que le Marquis donneroit ſa Fête. Elle eſt propre à corriger, ajoûta-t-il, quoique le fait ſoit ſingulier. Il eſt vrai, repartit le Comte, mais en attendant, paroiſſez gueri ou rebuté, & ſuivez mon conſeil, ſi vous voulez voir revenir votre Maîtreſſe; ſi je ne me

fuis pas servi de cette finesse auprès de Mademoiselle de Boislegat, c'est que j'avois affaire à un cœur prévenu pour un autre, à une fille trop sage pour prendre un amusement frivole, & ce que j'ai connu, moi, que j'allois me couvrir d'un horrible ridicule, si je suivois cette passion; mais pour vous, en faveur de qui la Comtesse s'est déclarée, vous dont la fortune assortit à la sienne, servez-vous d'un moyen sûr, & dont vous me remercirez.

Cette matiere les mena encore loin, mais enfin le Comte se laissa persuader, il passa deux jours entiers sans chercher la Comtesse, ce ne fut pas sans se faire une cruelle contrainte; il la trouva un soir chez la Marquise d'Argensac, elle étoit d'assez mauvaise humeur & fort négligée; c'étoit déja un préjugé du succès de la ruse. Valbene ne lui parla point, & prit un air fort dégagé: cependant le Marquis donna le lendemain la Comedie aux Dames, ainsi qu'il avoit été ordonné, sans quoi elles n'eussent pas été contre la coûtume, qui n'autorise plus guéres cette sorte de galanterie.

Tadilly

Tadilly fit garder la premiere loge, les hommes se mirent sur le Théatre, & deux grands carosses attelés de six chevaux se trouverent à la porte pour mener au lieu de la Fête. Mademoiselle de Boislegat s'étoit mis en tête que ce n'en fut pas une d'éclat, mais l'humeur magnifique du Marquis ne lui permit pas de s'y prescrire des bornes si étroites.

Cette troupe arriva à une lieuë de Paris dans une maison agréable, que le Marquis avoit empruntée à un de ses amis: on alla d'abord visiter le jardin, c'étoit dans le fort de la fleur d'Orange. Tadilly sachant qu'il n'y avoit point d'Orangers, y en fit voiturer de quoi former une allée à côté du Parterre, ils étoient blancs comme s'il eût neigé dessus: les caisses étoient peintes avec beaucoup d'art, & des devises galantes se faisoient voir sur la plus grande partie.

Le premier soin des Dames quand elles se promenerent en ce lieu, fut de cüeillir de ces aimables fleurs pour en remplir leurs poches; mais comme elles parcouroient legere-

ment tous les arbres, elles se trouverent bien-tôt au bout de l'allée, qu'un berceau de fer couvert de petits jasmins, termine; là, sur une table de marbre, elles trouverent quatre grandes corbeilles matelassées très-proprement, pleines de fleurs d'Orange avec un bouquet sur chacune, composé de branches d'Orangers & d'Oeillets merveilleux, chacune prit le sien & fit serrer sa corbeille, en loüant extrêmement la galanterie de ce soin.

C'en étoit un d'une espece à ne pas révolter Mademoiselle de Boisle-gat; car ignorant le transport des Orangers, cela ne lui paroissoit point des conséquences.

Le Comte trouvoit Madame de Miralde si belle ce soir là, qu'il mouroit d'envie de se racommoder avec elle, il n'y voyoit même pas grande opposition; mais l'Abbé lui disoit: tenez-bon, je fais ici le personnage de Moron auprès du Prince d'Itaque, vous aurez même succès que lui. Eh! reprit le Comte, vous ne songez pas que ce sont autant de momens perdus, & que l'Amour compte les momens pour les an-

années. Bon, reprit l'Abbé, vous êtes dans l'enchantement de l'espérance, les plaisirs les plus réels en sont quelquefois moins qu'elle.

Après cette petite conversation, ils rejoignirent le reste de la Compagnie qui s'étoit assise sous le berceau; le discours y étoit interrompu; plusieurs personnes parloient ensemble; mais l'Abbé qui avoit son dessein demanda aux Dames ce qu'elles pensoient de Surena qu'elles venoient de voir. Elles en dirent différemment leurs avis; Madame de la Fuye aimoit passionnément la Princesse d'Armenie, Mademoiselle de Boisſegat se déclara pour Palmis. Je ne sais, dit-elle, si c'est par le plaisir que me fait toujours l'Actrice qui en a joüé le rolle; mais je me suis plus interessée à elle qu'à la Princesse; il y eut des hommes qui ne furent pas de son avis, mais tous convinrent que s'il y avoit des défauts dans cette Piece, elle avoit des beautés qui faisoient bien sentir qu'elle sortoit des mains d'un grand maître.

Il est vrai, dit l'Abbé, le rolle de Surena est plein de grandeur, & de ce sublime qui éleve les a-

mes ; mais je vous avouë que la Princeſſe d'Armenie a une ſorte de paſſion qui tient trop la rage. Car, ajoûta-t-il, elle ne meurt que par l'honneur, en apprenant la mort de ſon Amant. Vous faites là une étrange chicane à cette pauvre Princeſſe, repliqua le Marquis, pour moi j'aimerois bien mieux que ma Maîtreſſe me laiſſât mourir que de me ceder. Vous avez raiſon de parler ainſi, dit Madame d'Argenſac, mais la Maîtreſſe qui le fait, a bien plus d'amour propre que de paſſion. Où allons-nous nous embarquer, reprit Madame de la Fuye, ſi une fois vous voulez ſuivre l'amour propre, c'eſt un cercle dont vous ne trouverez point la fin. La Maîtreſſe qui cederoit à ſon Amant en auroit tout autant que l'autre, perſonne n'en eſt exempt. Il en faut tomber d'accord, repliqua l'Abbé, mais ne croyez-vous pas qu'il eſt plus étendu parmi votre ſexe que parmi le nôtre. Je ne ſais, dit la Comteſſe, qui n'avoit point encore parlé ſur cette matiere, ſi on approfondiſſoit les hommes, on les trouveroit peut-être auſſi pleins de bagatelles que les femmes. L'Ab-

L'Abbé, ravi de cette contradiction qui le menoit à ſon but, lui dit: Quoi! Madame, vous que je croyois au-deſſus du vulgaire, vous prenez parti dans cette diſpute? contentez-vous d'être exemte de foibleſſe, rompez encore des lances en l'honneur des trois Dames qui ſont ici, ſi quelque temeraire s'aviſoit de les attaquer, & abandonnez le commun des femmes, qui eſt ſujet aux caprices les plus étranges. Vous me parlâtes d'une l'autre jour, dit Valbene, dont je ſuis encore étonné: cela ſe peut. Il ſavoit, reprit la Comteſſe, d'un air ſérieux. Oüi, Madame, repliqua l'Abbé, pourvû que les Dames y conſentent: à ces mots Madame de la Fuye même le preſſa de ne pas differer, & trouvant encore aſſez de tems juſqu'au Souper, il prit ainſi la parole:

HISTOIRE D'ALMENJOR ET DE ZAARA.

VOus ſavez, Mesdames, que les Maures de Grenade étoient les plus galans & les plus polis peuples du monde, que les Eſpagnols leur doivent leur délicate maniere de traiter l'amour, & que nous leur devons les Paſſacailles & les Carouſels. Qui peut ignorer les fameuſes diſſentions des Zegris, & des Abenſerages? deux Maiſons que l'Amour & l'ambition avoient diviſées, & qui ont fourni de ſi agréables Hiſtoires. Celle dont je prétens vous entretenir s'eſt paſſée dans ce floriſſant Royaume, mais

vous

vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de vous dire ſous le Regne de quel Roi.

Une belle Princeſſe de la Maiſon Royale de Grenade, étoit enfermée dans le Palais de ſon pere; ſes Appartemens étoient magnifiques, ſes meubles merveilleux; on lui mettoit tous les jours des habits nouveaux, elle faiſoit d'ingenieux ouvrages avec ſes femmes; on lui donnoit autant de Livres qu'elle en pouvoit ſouhaiter; mais la charmante Zaara s'ennuyoit de ſa priſon, malgré le luxe qui y étoit prodigué, ſes ornemens lui paroiſſoient inutiles; ſa propre beauté l'ennuyoit, parce qu'elle n'étoit vûë de perſonne du dehors, & les Livres ſecondant le panchant à l'amour, que l'oiſiveté de ſa vie avoit commencé de lui donner, elle languiſſoit au milieu de l'abondance, ſans ſavoir pourquoi elle languiſſoit.

Les fenêtres de ſon Appartement donnoient ſur une vaſte Place, où la jeuneſſe Grenadine alloit quelquefois s'exercer à divers jeux. Almenjor ſur tout, jeune Prince, que

le pere de Zaara lui deſtinoit pour Époux, avoit une grace & une adreſſe infinie à manier un cheval, & il ſe faiſoit remarquer parmi ce qu'il y avoit de plus parfait dans le Royaume; il ſavoit que Zaara étoit belle, mais étant l'un & l'autre bien jeunes, & l'uſage de la Nation défendant aux femmes de ſe laiſſer voir, on attendoit encore quelques années pour terminer ce mariage.

Les ſpectacles que la Princeſſe voïoit de fois à autre de ſes fenêtres, faiſoient bien quelque diverſion à ſon ennui, mais les intervalles lui en paroiſſoient longs; ce n'eſt pas qu'elle rendît juſtice à Almenjor, au contraire elle ſe ſentoit révolter par l'affectation que ſes femmes avoient à lui faire tourner les yeux de ſon côté, & elle lui refuſoit juſques aux moindres loüanges.

Elle apperçut un jour un jeune Maure confondu parmi la troupe des ſpectateurs, mais elle ſut bien le diſtinguer. Qu'il eſt beau! dit-elle tout haut, ſans penſer à ſes femmes qui l'écoutoient. Vous en convenez donc enfin, lui dit Fatime, qui avoit toû-

toujours eu ſoin de ſa conduite, & qui crut le Prince l'objet de ce transport, ce ſera ſans répugnance que vous le verrez un jour votre Epoux. Helas! reprit-elle, ſans s'expliquer, quel cœur aſſez barbare pourroit lui refuſer le tribut que je lui rends!

Fatime ſurpriſe d'un retour ſi prompt de l'indifference à l'Amour, voulut ſavoir ſi c'étoit Almenjor qui cauſoit des mouvemens ſi vifs. Eh! qu'importe, dit Zaara, j'aime, ma chere Fatime, j'aimerai toute ma vie: & je veux, ajoûta-t-elle en baiſſant ſa voix, que tu m'aides à voir ce que j'aime; en parlant ainſi, les yeux de la Princeſſe perçoient les jalouſies, & alloient puiſer dans ceux du Maure l'ardeur qui embraſoit ſon cœur de plus en plus.

Jamais rien de ſi ſubit, jamais rien de ſi emporté que ce que Zaara ſentit pour ce Grenadin ſpectateur des jeux, il y reſta tant qu'ils durerent; ſi-tôt qu'ils furent finis, la Princeſſe ſe crut être environnée de tenebres. Ne l'as-tu pas vû, dit-elle à Fatime, as-tu pû t'y méprendre? quelle taille! quels yeux! Fatime n'avoit rien vû de tout cela; ſes regards n'étant

point conduits par l'Amour ; elle n'avoit pû démêler un homme seul au milieu de tant d'autres, & voulant travailler à guerir une playe qu'elle ne pouvoit croire encore bien profonde, elle s'efforça de faire voir à sa Princesse la bizarrerie d'un tel choix, mais ce qu'elle sentoit étoit trop piquant : sans cesse elle parloit de cet inconnu, elle vouloit que Fatime lui trouvât des facilités pour le voir, & lorsque cette femme lui faisoit connoître l'impossibilité de le trouver dans Grenade, sans être informée de son nom, la passionnée Zaara se jettoit dans le désespoir & ne pouvoit plus goûter de repos.

Cependant Almenjor qui étoit jeune, beau, & dont le cœur étoit disposé à être sensible, brûloit du désir de voir celle qui lui étoit destinée. Un de ses Domestiques se trouva parent d'une des femmes de Zaara ; ils eurent plusieurs conferences ensemble ; l'extrême solitude où vivoient les Dames Maures ne leur presentoit guéres de jour pour executer leur dessein, quoique cette femme gagnée par des presens consi-

de-

ſidérables, en cherchât avec un ſoin extrême.

Il y eut un Carouſel dans le tems que les choſes étoient en cet état ; le Prince Almenjor en faiſoit la dépenſe, il y parut avec des graces qui auroient dû toucher le cœur de la Princeſſe ; mais cherchant avidement ſon inconnu, elle fut inſenſible à tout le reſte.

Le hazard, ou plûtôt le deſtin le poſta mieux cette fois que la premiere, il étoit en effet aſſez aimable pour être diſtingué, Zaara n'eut pas trop de peine à le faire remarquer à Fatime, mais en même tems elle l'aſſûra que ſi elle ne trouvoit les moyens de lui donner les entrées du Palais, elle pouvoit s'attendre à la voir mourir ; cette femme aimoit Zaara, qui étoit fort aimable & ſavante, peut-être dans les maux que l'Amour fait ſouffrir ; elle ſe réſolut de ſoulager ceux de la Princeſſe. Pour ne point differer les preuves de ſon dévouëment, elle paſſa dans d'autres chambres dont les vûes donnoient auſſi ſur la place, & faiſant remarquer à un Eunuque Maure celui qu'elle vouloit connoître, elle

le

le chargea de ſavoir premierement ſon nom & ſa demeure. Cet Eunuque avoit de grandes obligations à Fatime, il étoit intelligent, il ſut bien-tôt par un des Eſclaves qui étoit ſous ſa charge tout ce qu'on deſiroit apprendre, & il en rendit compte le lendemain.

Le Maure s'appelloit Zulema, il étoit de famille Noble, mais obſcure par ſon peu de bien: ſi-tôt que Fatime fut inſtruite, elle en alla porter la nouvelle à Zaara; les tranſports de joye qu'elle fit voir en ce moment prouverent bien l'importance du ſervice qu'on lui rendoit; elle commença de récompenſer ſa confidente par des pierreries d'un grand prix, & après avoir un peu raiſonné ſur la maniere dont il falloit s'y prendre, elles conclurent de ſe ſervir du même Eſclave par le miniſtere de l'Eunuque, de le charger d'habits de femme, & de beaucoup de bijoux pour déguiſer Zulema en Marchande, & pour le faire paſſer pour tel aux yeux des femmes qu'il n'étoit pas facile d'écarter. Zaara ne put ſe refuſer le plaiſir d'écrire à cet homme fortuné, elle le

crut

crut même neceſſaire pour lui ôter tout ſoupçon de ſupercherie: Voici ce qu'elle lui manda.

ZUlema a autant d'élevation dans ſon ame, qu'il a de charmes dans ſa perſonne, & que ſon cœur ſoit capable de ſe laiſſer toucher; on lui prépare un ſort aſſez beau dans le Palais, où le conduira l'Eſclave qui lui rendra ce Billet; qu'il ſuive de point en point tout ce qu'on a ordre de lui preſcrire, & qu'il ne craigne d'autres embûches que celles de l'Amour.

En verité, interrompit Mademoiſelle de Boiſſegat, Zaara eſt une étrange perſonne; cette Hiſtoire n'eſt pas dans les bonnes mœurs. Ce n'eſt pas une Heroïne d'invention dont je vous conte les avantures, reprit l'Abbé, c'eſt un fait arrivé, dont l'exemple eſt ſi bizarre, qu'on ne doit pas craindre qu'il ſoit ſuivi, mais vous n'êtes pas encore à l'endroit des étonnemens; il n'y a rien juſqu'ici qui ne ſe pratiquât par des femmes dont la Loi ne leur préparoit gueres de remords, & vous ſavez qu'en Eſpagne même & en Portugal,

tugal, malgré le frein d'une Religion toute différente, les Dames irritées de leur ſolitude, ne ſe portent que trop ſouvent à ces extrémités. Attendez la fin, ajoûta-t-il, vous verrez quelque choſe de bien plus ſingulier, ſi vous ne voulez plus m'interrompre; on le lui promit, & il reprit en ces termes:

L'Eſclave n'eut pas plûtôt rendu à Zulema le Billet de ſa Princeſſe, qu'il ne fit nulle difficulté de ſe vêtir des habits qu'on lui preſenta; l'eſpoir du prix qui l'attendoit ne laiſſoit point de place aux réflexions, il prit auſſi la caſſette aux bijoux, & la nouvelle Marchande s'étant rendue aux portes du Palais, l'Eunuque la fit entrer ſans que cela pût être ſuſpect, parce qu'on permet ces ſortes d'amuſemens aux Princeſſes Maures.

Zaara étoit ſur une eſtrade couverte de tapis ſuperbes, & à demi couchée ſur des carreaux d'étoffe or & bleu; ſa beauté naturelle étoit relevée par des parures à la Maureſſe, qui mêloient à une extrême magnificence l'air du monde le plus galant; ſes yeux s'allumerent du plus

beau

beau feu en voyant entrer Zulema; il commença par ſe proſterner, puis relevant les yeux ſur la Princeſſe, il ſe ſentit frapper du même trait qui l'avoit bleſſée: la ſpirituelle Zaara ne s'y trompa pas, à peine l'excès du plaiſir qu'elle goûtoit lui permet-il de prononcer quelques paroles, encore furent-elles d'un dérangement qui en cauſa un bien doux dans le cœur du nouvel Amant. La ſeule Fatime fut témoin de cet aimable déſordre, les autres femmes s'étoient retirées par reſpect à l'autre bout de la chambre, qui étoit fort grande, le marché des pierreries ne ſe fit que par réflexion, encore n'en conclut-on qu'une partie pour avoir la liberté de ſe revoir une autre fois, ils s'oublioient l'un & l'autre dans un entretien, où ſans s'expliquer abſolument, ils s'entendoient pourtant le mieux du monde.

Le pere de la Princeſſe qui avoit nom Mulei, entra dans un moment ſi tendre. Allez, dit-elle à Zulema, & revenez demain avec d'autres diamans, je ne vous puis retenir davantage à preſent.

A ces mots la Princeſſe alla ſe jet-

ter

ter au col de ſon pere, pour répondre à l'amitié qu'il avoit pour elle, peut-être auſſi pour lui cacher ſon agitation. Pourquoi, ma fille, lui dit-il, renvoyez-vous cette femme, je vous aurois donné tout ce qui vous auroit fait plaiſir. Non, Seigneur, reprit la flateuſe Zaara, je ne veux que l'honneur de vous voir & de vous entretenir, vous m'accablez tous les jours de nouveaux preſens, vous ne me donnez pas le tems de deſirer.

Ils eurent une longue converſation enſemble, dans laquelle le Prince dit à ſa fille qu'elle devoit bien-tôt ſe préparer à épouſer Almenjor. Quoi! Seigneur, répondit-elle, vous voulez me ſéparer de vous, croyez-vous qu'un mari me puiſſe faire oublier un ſi bon pere; les larmes ſuivirent de ſi tendres paroles, le Prince qui s'en croyoit l'objet, ſerra ſa fille entre ſes bras, & lui promit de retarder encore un peu un hymen qu'il ſouhaitoit pourtant beaucoup.

Si-tôt qu'il fut hors de l'Appartement de la Princeſſe, une de ſes femmes vint ſe mettre à genoux, pour lui dire qu'elle avoit une amie

qui

qui pénetroit tous les ſecrets de l'avenir les plus obſcurs. Ma Princeſſe, ajoûta-t-elle, peut-elle refuſer d'apprendre une deſtinée qui ne peut être qu'heureuſe, ſi le grand Prophete eſt auſſi juſte qu'on nous le dit.

Zaara, ſuivant la curioſité de ſon ſexe, & par rapport à la ſituation où étoit ſon cœur, ne refuſa point de voir l'illuſtre qu'on lui propoſoit; elle crut même éprouver ſon ſavoir en la rendant témoin de la viſite de la Marchande. Hé bien, dit-elle en ſouriant, fais venir demain ton amie, nous verrons bien-tôt ſi elle eſt ſi habile dans ſon art.

Cette femme ayant ſa permiſſion, fit ſavoir à l'Aſtronome qu'elle pouvoit venir le lendemain. Quand Mulei l'auroit ſû, cela ne l'auroit point fâché, on l'introduiſit donc juſques dans le Cabinet de la Princeſſe, où elle s'étoit retirée pour être plus en liberté, quoique ſes femmes puſſent toujours être témoins de ſes actions. La Sorciere parut ſurpriſe de l'éclat où elle vit Zaara, elle ſe proſterna devant elle, comme devant une Divinité, & laiſſa

échap-

échapper quelques paroles de ſurpriſe, qui avoit plûtôt de l'air des tranſports d'un Amant, que d'une ſimple admiration: Fatime la conſidera attentivement, elle crut avoir vû ſon viſage quelqu'autre part, mais il ne lui cauſa pas moins d'étonnement, que celui de la Princeſſe en avoit cauſé à cette femme.

Celle-ci étoit fort jeune, elle étoit belle, de la plus parfaite beauté, & ſa taille haute, libre, & noble, forçoit d'avoir de l'attention pour elle; Zaara cependant y fut aſſez indifferente, elle ne lui parla que de l'art qu'elle profeſſoit, ſes réponſes furent fines, ſpirituelles, & toujours entremêlées de loüanges. Mais, Madame, ajoûta-t-elle, ces charmes qui brillent en vous, & cet air d'immortelle que vous avez reçû de la Nature, ne peuvent vous garantir de bien des traverſes, ſi vous ne prenez de l'amour. Zaara rougit à ces paroles, & lui repliqua avec un ſourire gracieux, qu'il n'étoit que trop aiſé d'en prendre, mais que c'étoit quelquefois la ſource d'horribles malheurs. Il eſt vrai, Madame, reprit cette femme avec quelque émotion,

motion, & cela arrive toujours, quand on ne se donne pas à celui qui est marqué par le bon génie.

A peine avoit-elle achevé ces mots, que la Marchande arriva : celle-ci pâlit en jettant la vûë sur l'Astronome, & l'Astronome regardant la Princesse, lui vit un trouble si doux à l'approche de cette Marchande, qu'elle continua ainsi : Oüi, grande Princesse, vous pouvez être la plus heureuse personne du monde, si vous suivez les ordres d'un pere, & que vous rendiez justice au Prince Almenjor : je sais par la puissance de mon art, qu'il vous adore, qu'il a du courage, que son ame est au-dessus du commun, & qu'il ne souffrira pas impunément que vous fassiez une chose indigne de vous : elle tourna les yeux sur la Marchande en achevant son discours, puis s'appercevant qu'il avoit offensé la Princesse, & qu'elle se préparoit à le lui faire sentir, elle dit : je m'emporte, Princesse, mais c'est pour vos interêts, & si vous me permettez encore l'entrée du Palais que vous habitez, je vous dirai des choses

ſes qui vous paroîtront ſans doute plus particulieres.

Je crois, Meſdames, que vous avez toutes trop d'eſprit pour n'avoir pas connu Almenjor ſous ſon habit de femme; le deſir de voir ſon Epouſe future, lui avoit fait imaginer ce hardi deſſein; quand on eſt jeune, & fait comme lui, on eſt temeraire; & quand on eſt liberal, on vient à bout de ſéduire les volontés.

Cette femme de Zaara, dont je vous ai parlé, n'ignoroit pas les conſequences d'une pareille entrepriſe, il y alloit de ſa vie, ſi le ſecret eût été découvert; & Almenjor tout Prince qu'il étoit, ſe ſeroit vû livrer à la rigueur des Loix. Zaara, Fatime, & Zulema, ne couroient pas moins de riſques, mais tous avoient des interêts preſſans, qui ne permettent gueres les réflexions: il faut maintenant vous peindre la ſituation où ſe trouverent ces quatre perſonnes.

Almenjor avoit pris tout à coup une paſſion très-ardente pour Zaara; il prétendoit à la faveur de ſon

ſavoir ſe rendre de bons offices; la premiere rougeur de la Princeſſe, & l'émotion de ſon viſage à l'arrivée de la Marchande, avoient commencé de lui ouvrir les yeux; la perſonne de Zulema ne lui étoit pas inconnuë, il alloit quelquefois lui faire la cour, le déguiſement où il étoit ne put le cacher à des yeux jaloux. Il étoit bien lui-même dans la même maſcarade, il prit donc ſon parti dans cet inſtant, ſur ce qu'il avoit à faire; la Princeſſe de ſon côté trouvoit la Devinereſſe fort hardie, mais n'ayant gueres fait d'attention à ces traits, & ne la ſoupçonnant de rien, elle lui paroiſſoit auſſi fort habile, & calmant un peu ſa colere, elle la congedia ſans aigreur, en lui diſant qu'elle pourroit la revoir quelque autre fois.

Almenjor la ſalua avec un profond reſpect, mais il lança un regard dédaigneux ſur ſa concurrente, & partit auſſi deſeſperé qu'amoureux pour Fatime. Après avoir un peu rappellé ſes idées, elle ſoupçonna que ce pouvoit être le Prince Almenjor, mais elle crut faire un trait

de prudence de n'en point parler à la Maîtresse.

Il n'étoit pas possible que Zulema méconnût un Prince comme celui-là, il sentit quelques effets d'une jalousie, qu'attire toujours la vûë d'un Rival; mais persuadé, comme il devoit l'être, que c'étoit un mystere pour Zaara, il tâcha de se remettre, & ne jugea pas à propos de reveler un secret qui pouvoit lui devenir dangereux.

Cependant l'amour de la Princesse augmentoit à chaque moment, elle dit mille choses vives & passionnées; & trouvant dans les yeux de son Amant autant de feux qu'elle en sentoit brûler dans son cœur, elle lui tendit la main, & lui dit: Zulema, je me donne à vous pour le reste de ma vie, & je vous engage ma foi, que s'il est de mon pouvoir, je n'aurai point d'autre mari que vous. Fatime, témoin de cette déclaration, tâcha de faire envisager les suites d'un pareil engagement. Que faites-vous, Madame, lui dit-elle, le Prince votre pere, le Prince Almenor, souffriront-ils que vous vous abaissez?

Mon

Mon Pere, interrompit Zaara, ne l'apprendra que lorſque je ne pourrai plus le lui cacher : Almenſor n'a point de droit ſur moi, & ma gloire dont vous deviez parler eſt à couvert, puiſque je prends le grand Prophete à témoin, que je reçois Zulema pour mon mari. Alors elle lui tendit encore une fois la main, qu'il n'oſa baiſer, malgré ſa joye, parce que les femmes de la Princeſſe auroient pris garde à cette action ; mais il en fit une ſoumiſe, pour lui rendre mille graces de l'honneur où elle l'appelloit, & engagea ſa foi pareillement avec de grandes apparences d'une pleine ſatisfaction.

Tu vois Fatime, lui dit en ce moment Zaara, quel eſt l'excès de ma tendreſſe pour Zulema, & tu ne dois pas douter que je ne veüille le voir avec plus de liberté qu'ici. Tu perdras ta Maîtreſſe, ſi tu n'en trouve les moyens, ajouta-t'elle, je meure d'impatience que tu les aye déja trouvés. Fatime balancée entre ſon affection pour Zaara & les dangers d'une telle entrepriſe, réveoit, & ne répondit rien ; mais ces deux Amans bien plus liés par les

chaînes de l'Amour, que par celles de leur hymen, qui étoient très-legeres, la conjurerent ſi fortement de leur être favorable, qu'après avoir un peu penſé, elle dit qu'il ne ſeroit pas poſſible de faire entrer Zulema par les fenêtres d'un appartement inhabité, qui donnant ſur une rue détournée, n'avoient ni grilles ni jalouſies.

Qui pourroit exprimer leur tranſport à cette charmante eſperance? Ils penſerent expirer de joye, & Fatime qui étoit complaiſante, & qui commencoit de croire qu'ils avoient raiſon, leur promit d'avoir une échelle de corde pour le lendemain, un peu avant dans la nuit. Elle enſeigna à Zulema le chemin qu'il lui falloit prendre pour arriver ſous ces fenêtres, leur enjoignit d'aller viſiter les lieux par les dehors, & lui fit enſuite appercevoir que ſon entretien avoit déja trop duré; il fallut donc ſe ſeparer: mais Zulema partant accompagné d'une idée qui devoit combler tous ſes deſirs, il ſe conſola de cette petite abſence.

En faiſant réflexion à cette Hiſtoire, j'ai trouvé que Zulema etoit

ou

ou extraordinairement brave, ou fort amoureux, ou fort étourdi; car ſans compter la temerité d'entrer de cette façon dans le Palais d'un Prince Maure, la concurrence d'un Prince comme Almenjor, qui l'avoit reconnu, lui devoit donner des alarmes; il n'en fut toutesfois point capable, & il n'en fut agité que d'impatience amoureuſe juſqu'à la nuit du lendemain, au moins ſuivant les apparences.

Almenjor d'autre part ayant quitté ſes habits de femme, embuſqua auprès du Palais une Eſclave fidelle, à qui il peignit la Marchande d'un pinceau trop ſûr pour qu'il s'y pût méprendre; il lui ordonna d'attendre à la porte où cette Marchande entreroit, & de lui rendre compte de toutes ſes actions; il vouloit ſe flatter encore que ce n'étoit point Zulema, & il ſentit une douleur auſſi vive, quand ſon Eſclave vint lui en dire la verité, que s'il n'en eût auparavant rien ſoupçonné.

L'Eſclave avoit ſuivi le Rival de ſon Maître juſqu'à l'endroit que Fatime lui avoit dit; mais la jalouſie ne ſe contenta pas des yeux d'autrui.

Le Prince Almanzor, suivi du seul Zopille son Esclave, passa la nuit entiere aux environs de la maison de Zulema ; il y eut le tems d'y faire des réflexions, personne n'y entra, ni n'en sortit, la solitude parut encore plus grande le lendemain, & la patience d'Almanzor alla jusqu'à la nuit, sans se donner d'autre relâche, que quelques momens pour de legers repas, pendant lesquels Zopille restoit à son poste : Enfin Zulema sortit seul assez avant dans la nuit pour aller celebrer ses fatales nôces. L'heure parut indûë au Prince, il suivit ses pas ; & lui voyant prendre le chemin du Palais de Mulei, & ensuite faire un tour pour aller gagner la ruë détournée dont je vous ai parlé, il ne douta point de la honte de Zaara, & du bonheur de son Rival ; il s'abandonna à sa fureur, & n'hesita pas un moment à courir à la vengeance.

Demeure Zopille, dit-il à cet Esclave, demeure dans cette malheureuse ruë ; sois attentif au moindre mouvement qui se fera dans le Palais, je vais de mon côté tâcher à me faire justice. En effet il se

fit

fit connoître à Zulema, l'ennemi dans une autre ne pour ne point faire de ſcandale dans celle-là, & lui annonça qu'il vouloit avoir ſa vie, ou qu'il eût lui-même la ſienne. Zulema, brave, amoureux, & prêt à joüir de la plus parfaite félicité, s'irrita d'un contre-coup ſi cruel, & ſe mit en état de ſatisfaire le Prince; mais ſoit qu'il eût moins d'amour, ou moins de valeur, Almenjor lui arracha ſon épée, & la vie.

Alors tranſporté de toutes les paſſions, il courut où étoit Zopille, ne ſachant preſque ce qu'il faiſoit. L'Eſclave avoit vû deſcendre doucement une échelle de ſoye; il s'en étoit d'abord ſaiſi, ne la croyant pas une choſe indifferente à ſon Maître. Tenez, Seigneur, lui dit-il, en le voyant revenir vainqueur! Voilà ce qui n'étoit pas deſtiné pour vous. La vûë de cette échelle cauſa des mouvemens de rage au Prince qu'on ne peut décrire. Il y monta cependant tout éperdu, tout égaré. Fatime n'avoit qu'une foible lumiere, mais elle connut bientôt la difference d'un Amant tranquille qui vient

voir ſa Maîtreſſe, à un Amant outragé que la fureur agite. L'ardeur du combat, la douleur, la jalouſie, ces deux épées ſanglantes qu'Almenjor tenoit à ſa main, tout le rendoit redoutable aux timides yeux d'une femme criminelle. Conduis-moi, dit-il à Fatime, conduis le Prince Almenjor auprès de ton ingrate Maîtreſſe, & ne differe pas un moment.

Cette femme le prit d'une main tremblante, & le mena juſqu'au cabinet de Zaara, dont la beauté redoubla encore le deſeſpoir du Prince. Il voulut lui reprocher l'injuſtice qu'elle lui avoit faite ; mais les cris que fit la Princeſſe à une ſi horrible apparution, lui fermerent la bouche pour quelques momens. Il eut la foibleſſe pendant ces momens de ſe croire coupable; & ſe jettant à ſes genoux, il lui dit: Divine Princeſſe, vous voyez un malheureux que la jalouſie a précipité..... Il s'arrêta à ces mots. Puis il reprit ainſi: Il falloit mourir, ou laver dans le ſang de Zuleima, l'outrage que vous m'avez fait; il eſt mort, vous ne me paroiſſez

à

à preſent que trop innocente.

Ah, monſtre! s'écria la Princeſſe, peux-tu avoüer un crime ſi horrible? Puniſſez le crime, reprit-il, en lui preſentant une de ſes épées par la garde? Otez-moi la vie, comme je viens de l'ôter à mon Rival, auſſi-bien je ne puis m'en repentir, ni ceſſer de vous aimer. Zaara toute éperduë, & ne ſe connoiſſant plus, prit l'épée d'Almenjor, & lui en donna un leger coup ſur la tête, parce qu'il étoit à genoux; le ſang qui ſortit de cette bleſſure, lui inſpira une nouvelle horreur. Va Barbare, dit-elle au Prince, fuis la preſence d'une Princeſſe qui te déteſte, & qui ne peut ni te ſouffrir, ni te pardonner.

Un outrage ſi affreux fit relever le Prince avec quelque ſorte de confuſion d'un abaiſſement ſi inutile. Oüi, Madame, lui dit-il, je vais vous quitter, je vais chercher une mort que vous ne me refuſez pas, faute de cruauté; mais parce que je ſouffrirai plus long-tems, & que le ſort que vous m'avez fait me fera mourir chaque moment de ma vie.

Fatime épouvantée de tant d'événemens, croyoit être dans quelque songe affreux; elle pensa pourtant à faire descendre Almenjor, qui ne fut pas plûtôt à terre, que retirant l'échelle, elle courut à la désolée Zaara. Cette Princesse étoit une personne sans vie, ses yeux ouverts & fixés ne regardoient plus rien, elle poussoit seulement des cris douloureux de tems en tems. Ah! ma Princesse, lui dit Fatime, en lui embrassant les genoux: Quelle funeste nuit! quelle horrible catastrophe! qu'allez-vous devenir? Je vais mourir, dit Zaara, d'une voix foible, Zulema n'est plus; je ne voulois vivre que pour lui. Non, Madame, reprit Fatime, vous ne mourrez point, mes soins & mes larmes vous ôteront ce desir; mais dit Zulema perdre encore mille vies, & que votre gloire n'en souffrit point! Eh que m'importe! répliqua-t'elle, le détestable Almanjor ne peut plus me faire de mal, celui qui m'a fait en donnant la mort à Zulema, me rend insensible à tout le reste.

L'extrême affliction de la Princesse lui causa une maladie violente,

te, dont son pere pensa mourir de douleur; le cerveau fut d'abord attaqué; les Medecins déclarerent au Prince Muley, que le danger étoit grand; mais son destin lui reservoit encore d'autres avantures, & la rappella à la vie, si c'est vivre que d'être incessamment dans les pleurs, & dans les regrets. Cependant on trouva le corps de Zulema le lendemain de son combat; ses parens firent inutilement des perquisitions, ils ne purent tirer aucun éclaircissement sur sa mort. Pour Almenjor, l'âpreté de son malheur lui fit prendre une resolution desesperée; Grenade lui devint un sejour affreux, il se confia encore au fidelle Zopille sur le dessein d'aller chercher la guerre comme un Avanturier Espagnol dans les Pays Etrangers. La playe de sa tête n'étoit rien; dès que le sang fut arrêté, il n'y resta qu'une cicatrice, mais elle y resta toujours.

Deux ou trois jours après l'avanture, Almenjor suivi du seul Zopille, montés chacun sur un cheval, & chargés l'un & l'autre d'argent & de pierreries, partirent de très-grand matin pour n'être point vûs, & pour

aller s'embarquer à Cartagene dans le premier Vaiſſeau qui mettroit à la voile. Ils n'attendirent pas longtems, parce que tout chemin étoit indifferent au malheureux Almenjor. Il s'embarqua donc dans un Vaiſſeau Marchand qui y étoit venu trafiquer, qui prit ſa route vers l'Angleterre. Après quelques jours d'une aſſez heureuſe Navigation, un Vaiſſeau Corſaire d'Alger parut, & attaqua notre Marchand, perſuadé de ſon peu de réſiſtance; mais Almenjor, dont le courage n'étoit pas diminué par l'affliction, fit lui ſeul de ſi grands prodiges de valeur, que ſans une quantité de bleſſures dont il ſe trouva couvert, le nombre ne l'auroit pû faire rendre; il tomba baigné dans ſon ſang ſur le tillac du bord ennemi ſur lequel il avoit ſauté. Son Eſclave avoit toujours combattu auprès de lui; mais lorſqu'il crut ſon Maître mort, il ſe précipita dans les armes des Corſaires, & expira en peu de momens.

Pour Almenjor, la quantité d'or & de pierreries qu'on trouva ſur lui en le deshabillant, perſuaderent le Capitaine qu'il y avoit un gain conſide-

ſiderable à eſperer pour la rançon de cet homme: on trouva qu'il reſpiroit encore; & ſa bonne mine faiſant peut-être auſſi ſon effet, le Corſaire ordonna à ſes Chirurgiens d'en avoir un ſoin particulier: Sitôt qu'il avoit été hors de combat, le Vaiſſeau Marchand s'étoit rendu. On en fit paſſer toutes les richeſſes dans l'autre, on mit à la chaîne tous ceux qui ſe trouverent dedans, puis on le coula à fond, comme on fait fort ſouvent après ces ſortes de victoires.

Les Chirurgiens après avoir levé le premier appareil des playes du Prince, jugerent qu'elles n'étoient point mortelles: Sa jeuneſſe, & la bonté de ſon temperamment le remirent bientôt en état de ſentir tous ſes maux. Il commença par demander des nouvelles de ſon Eſclave; & ayant appris ſon triſte ſort, il ſe trouva au comble des infortunes, de n'avoir plus perſonne à qui il pût confier ſes penſées.

Je n'ai jamais bien ſu pourquoi, malheureux comme il étoit, & auſſi amoureux que tous les Héros de Roman, il n'avoit pas déchiré ſes ban-

bandages, & fit toutes les autres actions de désespoir, qui n'auroient point même été trop mal dans la personne d'un Maure.

On seroit fort fâché, dit la Marquise, qu'il en eût usé de la sorte; c'est un homme fort aimable qu'Almenjor, je souhaite qu'il trouve de quoi se dépiquer de la perte de Zaara. Vous en saurez bientôt la vérité, reprit l'Abbé, écoutez-moi seulement. A ces mots il reprit ainsi.

Le Corsaire demanda à Almenjor son nom, sa patrie, & sa naissance. Il dit qu'il étoit un simple Gentilhomme Espagnol, qui ayant eu dessein de voyager, avoit converti un heritage en argent & pierreries, & qu'il n'avoit point d'autre rançon à leur offrir. On cessa dès-lors d'avoir pour lui cette espece de consideration que cause l'interêt; on le confondit parmi la foule des Esclaves; on lui mit des chaînes aux pieds & aux mains, & on lui appliqua sur le front la marque éternelle de la captivité.

Le Corsaire étant entré dans le Port d'Alger, son premier soin fut de se défaire de ses Esclaves. Al-

menjor

menjor fut vendu à un homme qui tenoit un rang conſiderable dans la Ville. Cet homme étoit aſſez humain; il trouva dans la perſonne de ſon nouvel Eſclave quelque choſe de noble & d'agréable qui demandoit grace pour lui, & qui le fit reſoudre à ne le point faire travailler aux ouvrages penibles. Il le mit ſeulement à ſes Jardins; & quoique ce fût un métier nouveau pour un Prince, l'Agriculture a quelque choſe d'amuſant qui ne lui déplût point trop; & puis un Amant ne trouve-t'il pas tout indifferent, quand il a perdu l'eſperance de poſſeder ſa Maîtreſſe?

Il avoit la voix fort belle, & chantoit quelquefois des paroles touchantes, qu'il faiſoit pour ſoulager ſon deſeſpoir, ſur des airs qu'il avoit appris dans un tems infortuné. La fille de ſon Maître l'entendit; cela lui donna la curioſité de le voir; elle le vit à travers des jalouſies; ſa vûe fit en elle l'effet que celle de Zaïema avoit opéré ſur Zaara. Elle alloit quelquefois ſe promener avec ſon pere dans ſes beaux Jardins où Almenjor étoit occupé,

occupé. Son cœur trouva là de quoi s'enflammer davantage : car étant ſouvent obligé de répondre à des queſtions que lui faiſoit ſon Maître, le Prince s'en acquittoit d'un air ſi ſpirituel & ſi noble, que cette belle fille ne put un jour s'empêcher de découvrir une partie de ſon viſage pour le lui faire voir, tandis que ſon pere étoit occupé à ce qu'il diſoit. Almenjor en demeura ébloüi, ſans en être touché; le cœur n'eut point de part à cette ſurpriſe des ſens.

Quelques jours après une Eſclave Eſpagnole vint, à la dérobée, lui parler de la part de ſa Maîtreſſe, & lui dire qu'elle étoit ſenſible à la Beauté & à l'Amour: il pouvoit être le plus heureux des hommes; elle voulut même lui donner un fort beau diamant de la part de ſa Maîtreſſe; mais ſans faire le cruel ridicule, il répondit avec ſoumiſſion, qu'il étoit indigne de ſes bontés & de ſes preſens, & qu'il n'abuſeroit ni des unes, ni des autres.

Cette réponſe reſpectueuſe impatienta l'Amante d'Almenjor, ſans lui faire perdre l'eſperance. On a

un

un temperamment, dans tous ces climats-là, qui fait pouſſer loin les avances. L'Eſclave revint à la charge, lui vanta les charmes de ſa Maîtreſſe, les lumieres de ſon eſprit, ſa richeſſe, & ſur tout la tendreſſe de ſon cœur. Almenjor répondit en ſoupirant, qu'il n'avoit pas des vûës ſi téméraires, qu'il étoit un vil Eſclave, dont la fortune ne pouvoit jamais changer, & qu'il n'étoit plus au pouvoir humain de le rendre heureux.

L'excluſion étoit formelle: auſſi la fille de ſon Maître ne ſongea plus qu'à éloigner le dépoſitaire d'un ſi important ſecret. Son dépit lui fit chercher des voyes pour ſe mettre en état de ne le plus craindre: cependant comme elle n'étoit pas née cruelle, elle dit ſimplement à ſon pere, que cet Eſclave Eſpagnol, pour qui il avoit de la diſtinction, avoit eſſayé de ſéduire une de ſes femmes, par des moyens qu'elle imagina, & qui parurent vrais-ſemblables. Ce pere étoit aſſez galant, il ne traita pas cela d'attentat énorme; mais il ne vouloit pas de mauvais exemples dans ſa maiſon,

maiſon, & ſans dire pourquoi il ſe défaiſoit d'Almenjor, il le fit vendre à des Marchands d'Eſclaves qui partoient pour d'autres Païs.

En cinq ans que durerent les Voyages, & la captivité du Prince Almenjor, il eut diverſes avantures; il erra ſur pluſieurs Mers, & dans plus d'un climat, ſon merite lui attira les vœux de plus d'une Beauté. Mais toujours fidele à la douleur, le hazard le fit tomber entre les mains d'un Seigneur, qui alloit à Grenade, ſans qu'il eût encore pû arracher de ſon cœur la paſſion qui le déchiroit pour l'ingrate Zaara.

Toutefois cette bizarrerie de ſa deſtinée, qui le conduiſoit captif dans un lieu où il avoit paru avec tant d'éclat, ſe fit ſentir à ſon courage, & perdant de vûë pour quelques momens cette paſſion, qui lui tenoit lieu de tout, il crut ne pouvoir ſurvivre à ce dernier trait de la Fortune.

Mais les Amans ont bien plus de reſſources qu'ils ne penſent; celui-ci s'enquit auſſi-tôt qu'il fut arrivé à ſa Patrie, des nouvelles de Zaara.

ra. Il sut qu'elle n'étoit point mariée, que le Prince Almenjor, ayant disparu, elle n'avoit point voulu écouter d'autre proposition; que les biens de ce Prince étoient partagés, parce qu'on n'en avoit eu aucune nouvelle depuis cinq ans, & que ses amis le regrettoient tous les jours.

Ce qu'il y avoit de vrai dans ce récit, c'est qu'on avoit partagé ses biens, comme étant mort; que la Princesse avoit pris auprès de son pere, le prétexte du départ d'Almenjor, pour ne point prendre d'engagement, & que ce pere l'aimant passionnément, n'avoit point voulu la contraindre; car pour le motif de son éloignement pour le mariage, la seule mort de Zulema le fournissoit à son cœur.

L'habit d'Esclave, cinq ans d'infortune, & la marque qu'Almenjor avoit sur le front, le déguisoient assez, pour n'avoir pas peur d'être reconnu: je ne sais quel rayon d'espérance trouva place dans son ame, quand il eut appris les particularités que je viens de vous dire. Tout rempli de vûës amoureu-

ses,

ſes, il négligea pour lors de rentrer dans ſes biens, & s'il n'avoit été juſtifié par l'évenement, on auroit trouvé ſa conduite fort irreguliere. Le Seigneur, dont il étoit Eſclave, s'en trouva ſi bien ſervi, & lui remarqua des procedés ſi pleins de grandeur, qu'il l'affranchit, & en fit ſon Ecuyer. Peu de tems après qu'il fut à Grenade, le nouvel Ecuyer, un peu moins honteux de ſa fortune qu'il n'étoit auparavant, ſuivoit aſſez ſouvent ſon Maître, monté ſur un beau cheval, dont il faiſoit valoir juſqu'à la moindre action.

Ce Seigneur eut affaire chez Murlei; Almenjor ne l'y ſuivit que juſqu'à la porte du Palais, puis promenant ſes yeux ſur ces jalouſies qui renfermoient ſon treſor; & ſe ſouvenant de la ſplendeur dans laquelle il avoit paru dans cette Place quelques années auparavant, quelles réflexions ne fit-il pas! quelles penſées n'agiterent point ſon eſprit! il réſolut enfin d'aller travailler les plus fiers chevaux de ſon Maître, en ce même lieu; cette imagination le flatta, & il n'en differa l'exe-

l'execution que juſqu'au lendemain.

Zaara toujours languiſſante, prenoit quelquefois l'air au travers des jalouſies de ſon Appartement, & regardoit avec des penſées toutes funeſtes, l'endroit fatal où elle avoit vû le malheureux Zuléma. Ses yeux preſque mourans, ne ſe fixoient gueres ſur d'autres objets; mais il arriva qu'un jour Almenjor vouloit domter un cheval ſi terrible, qu'il attiroit les yeux de tous ceux qui étoient preſens. Le Prince avoit une adreſſe & une vigueur, qui vainquirent toutes les fougues de ce furieux animal, il le mit en état de ne plus faire que ce qu'il lui demandoit: & Zaara, que ce ſpectacle avoit un peu diſtraite, dit en ſoupirant à Fatime: Helas, qu'on voit de choſes en ce lieu! Voilà un homme, ajoûta-t-elle, dont la perſonne me fait ſouvenir du pauvre Zulema.

Il ne lui reſſemble pourtant point, reprit Fatime, & ſans la marque d'Eſclave qu'on voit ſur ſon front, e pourrois vous aſſurer, pourvû que vous me promiſſiez de ne vous fâcher pas, que celui-ci a bien des avan-

vantages ſur l'autre ; Zaara ſoupire encore une fois & ne la contredit point.

Fatime qui ne prévoyoit point encore de conſequence à lui vanter les graces de l'Ecuyer, & qui ne trouvoit rien de pis, que l'état où vivoit ſa Princeſſe, lui fit remarquer juſqu'à ſes moindres actions ; Zaara ne le trouvoit point mauvais, & commençoit à laiſſer échapper un peu de vivacité à travers ſa langueur. Allons, Fatime, dit-elle, quand Almenjor fut parti ; allons, je n'ai plus rien à voir ici. Elle alla ſe mettre au lit après ce peu de mots, puis faiſant approcher Fatime : Cet homme que nous avons vû, a donc été Eſclave ? ne te ſerois-tu point trompée, n'eſt-ce pas une marque naturelle ? Non, Madame, reprit Fatime, il n'eſt pas aiſée de s'y méprendre. Laiſſe-moi donc, dit la triſte Princeſſe, je vais m'endormir, s'il m'eſt poſſible.

Fatime connut alors que Zaara commençoit à prendre de l'amour pour l'affranchi ; elle en ſentit une extrême affliction ; car connoiſſant l'emportement de ſes paſſions, elle prévit

prévyit bien les assauts qu'elle alloit avoir à soûtenir: cette pensée la tint éveillée une partie de la nuit. Le lendemain, le premier mouvement de la Princesse fut de se mettre à ses fenêtres. Fatime l'en vouloit détourner; il faisoit trop de hâle, elle se gâteroit le teint, l'air étoit encore trop chaud; mais Zaara n'aimoit pas à être contredite. Elle vit encore l'Ecuyer, & se tournant vers Fatime: Il a été Esclave, lui dit-elle, mais il peut être d'un sang noble, cela n'est pas incompatible.

Fatime ne répondit rien. La Princesse ne pouvant endurer cette taciturnité: Mais Fatime, continua-t-elle, il est cent fois plus aimable qu'Almenjor, que tu me vantois à tous momens. Cela est fort different, reprit-elle, ma Princesse, Almenjor étoit Prince. Almenjor vous étoit destiné, Almenjor . . . . . Almenjor, interrompit Zaara ne me plaisoit point, & cet homme est digne d'être Prince, & digne de remplir la place qu'on lui avoit destinée: elle ne put achever ces paroles sans rougir. Fatime resta sans repar-

repartir, & cette journée ſe paſſa encore comme la précedente.

Le lendemain, Almenjor après avoir exercé des chevaux, ſe mit à ſe promener à grand pas dans la Place: l'agitation de ſon cœur lui fit faire vingt tours ſans réflexion, mais enfin la laſſitude le força de s'appuyer contre un Pilaſtre, qui ſe rencontroit vis-à-vis de Zaara; là, attentif à des idées, tantôt flateuſes, quelquefois cruelles, mais toûjours amoureuſes, il fixa ſes regards ſur la fenêtre où étoit la Princeſſe, comme s'il avoit pû prévoir qu'elle y fût en ce moment; elle y étoit en effet, & elle ſentit une joye ſenſible de cette faveur du hazard. Regarde, Fatime, regarde, lui dit-elle, voilà cet homme que tu ne crois pas digne de moi; ſon air de grandeur le rend digne de tout, & on le prendroit plûtôt pour un Roi malheureux, que pour .... Ah, Madame! interrompit Fatime, de quoi vous flattez-vous là? Cet homme a peut-être mille défauts dans le cœur & dans l'eſprit, cachés ſous cet exterieur, qui veritablement eſt

agréa-

agréable. Peut-être auſſi, reprit impatiemment la Princeſſe, ſon cœur & ſon eſprit ſont-ils encore au-deſſus de ſa perſonne. Enfin, Fatime, continua-t-elle, nous ne ſerons pas toujours malheureuſes, il n'y a plus d'Almenjor pour nous traverſer. Mon cœur eſt né ſenſible; ſans cet homme, que tu as de la peine à loüer, je ne ſongeois qu'à mourir, & tu acheveras de rendre la vie à ta Princeſſe, ſi tu lui fais voir cet Eſclave, dont l'Amour m'a rendu moi-même eſclave.

Fatime aimoit paſſionnément Zaara; elle étoit compatiſſante; les malheurs de ſa premiere entrepriſe, ne purent l'empêcher d'en tenter une ſeconde; elle fut pluſieurs jours ſans s'y réſoudre, mais la mélancolie de Zaara en augmenta ſi viſiblement, qu'enfin elle s'y réſolut. Le même Eunuque qui avoit été bien récompenſé la premiere fois, fut encore employé à ſavoir la demeure de l'Ecuyer: il en chargea le même Eſclave, qui lui rapporta que c'étoit un Eſpagnol, que ſon Maître avoit affranchi, parce qu'il s'étoit ſenti de l'inclination pour lui.

La Princeſſe n'apprenant rien de nouveau ſur l'eſclavage, n'en ſentit pas moins d'impatience, de voir un homme qui lui cauſoit de ſi vifs tranſports ; & ſans s'amuſer à le faire déguiſer en femme, comme Zaïde-ma, on alla d'abord à l'expedient de l'échelle, & ce fut Fatime qui lui écrivit ce qu'il avoit à faire de ſa part ; c'eſt-à-dire, qu'il ſe rendît aux fenêtres de l'Appartement dont je vous ai parlé, & qu'on avoit un mot à lui dire.

Jamais ſurpriſe ne fut égale à celle d'Almenjor ; il beniſſoit ſa deſtinée, & croyant être reconnu de ſa Princeſſe, il ſentit des plaiſirs dont l'excès faillit à le faire mourir ; vous croyez bien qu'il ne manqua pas au rendez-vous, & que ce fut avec une joye bien parfaite qu'il vit deſcendre cette échelle, dont il prétendoit faire un autre uſage, qu'il n'avoit fait cinq ans auparavant.

Si-tôt qu'il fut dans la chambre, Fatime lui parlant fort bas : Venez heureux inconnu, lui dit-elle, venez voir une grande Princeſſe, dont vous avez été aſſez heureux

pour

pour toucher le cœur. Ce discours fit comprendre à Almenjor, que c'étoit sous une autre idée que la sienne, qu'il avoit plû à Zaara; il ne lui importoit comment, mais il fut bien aise de l'avoir appris, pour ne point faire de fausses démarches. Il fut conduit à l'Appartement de la Princesse; elle l'attendoit sur une estrade, assise à la façon des Dames Maures.

Outre qu'il avoit un personnage très-inferieur à representer, le respect naturel aux amans, lui fit faire toutes les soumissions dont il put s'aviser. Approchez, lui dit Zaara d'un air gracieux, & n'interpretez pas mal le desir que j'ai eu de vous voir; votre personne m'a rendu sensible, mais il faut savoir si votre cœur répond à la noblesse qu'on voit en vos actions, & si cette marque funeste que vous portez sur le front, n'a point passé jusqu'à votre esprit.

Almenjor rougit de honte de cette question: ma personne, Madame, reprit-il, est, si je l'ose dire, fort au-dessous de mon cœur, il a-

voit pris ce cœur malheureux, une paſſion violente pour la plus belle perſonne de la terre ; le bonheur d'un Rival me précipita dans un abîme affreux, j'en perdis l'eſperance, peu après la liberté, & ſi j'oſe dire ce que je penſe, à une grande Princeſſe comme vous, je n'ai goûté aucune douceur depuis le cruel moment qui me bannit de ma Patrie, que celle que je goûte maintenant à vos pieds.

Quelque choſe de ſi grand, & de ſi amoureux, paroiſſoit dans les manieres du Prince, en parlant ainſi, que Zaara ne pouvant plus diſſimuler l'excès de ſon plaiſir, lui dit des choſes capables de lui faire oublier tous les ennuis qu'elle lui avoit cauſés. Almenjor s'abandonna de ſon côté à la paſſion qui regloit tous ſes mouvemens, & ſi leur converſation fut longue pour Fatime, elle parut courte à deux Amans enchantés de leur amour ; il fallut pourtant ſe ſéparer, ce ne fut pas ſans prendre des meſures pour ſe revoir le lendemain, & quoique Fatime leur fît enviſager les con-

ſequences de ſi frequentes entrevûës, elle ne put leur refuſer cette ſatisfaction.

La Princeſſe touchée ſenſiblement d'une joye tendre & pure qu'elle ſentoit dans ce nouvel amour, ne put s'empêcher d'écrire à ſon Amant le Billet que voici.

REndez-vous graces au deſtin de vous avoir fait aimer de moi, comme je la lui rends de m'avoir fait aimer de vous? Heureuſe ſympatie qui nous engage l'un à l'autre pour jamais! ſongeons ſeulement à éviter les malheurs, nous ſommes faits de maniere à ne pouvoir être infideles! vous m'en aſſûrerez ce ſoir, je voudrois vous en pouvoir répondre tous les jours.

L'Eſclave dont j'ai parlé porta cette Lettre, & en eut une réponſe encore plus ardente. Almenjor charmé de ſa deſtinée, ſe rendit au bas de la fenêtre à l'heure preſcrite, l'échelle parut, & il y monta avec toute la joye que cauſa l'eſperance; mais en paſſant avec Fatime par cet Appartement deſha-

bité, le Prince Mulei qui étoit galant, & qui avoit auſſi un rendez-vous de ſon côté, les rencontra au paſſage d'une porte; Fatime s'enfuit en faiſant un cri perçant, & ce Prince voyant un homme bien fait, dont il ne put connoître les traits, parce que Fatime avoit emporté la bougie qu'elle tenoit, & qu'il n'avoit qu'une lanterne ſourde. Ce Prince, dis-je, ne ſut d'abord quel parti prendre à une heure ſi indue, toutefois il s'arrêta, & prenant Almenjor par le bras: Qui êtes-vous, dit-il, & où allez-vous?

Almenjor qui connoiſſoit fort bien le pere de la Princeſſe, & qui étoit là dans un équipage ſuſpect, lui repartit avec quelque ſorte d'humilité, qu'il étoit malheureux affranchi, que l'Amour avoit forcé d'entrer pour aller trouver une des femmes de la Princeſſe Zaara, qui lui en avoit donné les moyens. Quelque témerité qu'il y eût à cette entrepriſe, reprit Mulei, je pourrois la pardonner en faveur d'une paſſion qui ne n'eſt point inconnue. Mais comment ſe nomme-t-elle cette

te femme ? Almenjor ne ſachant le nom d'aucune, demeura interdit. Je le vois bien, dit le Prince, un deſſein plus criminel vous a conduit ici.

A ces mots il fit un cri, qui amena bien-tôt vingt de ſes Officiers auprès de lui: Qu'on arrête cet homme, leur dit-il, & qu'on cherche ſur lui pour voir ſi on ne pourra point tirer l'éclairciſſement qu'il refuſe de me donner. Almenjor avoit la Lettre de Zaara, ſa diſcretion le fit frémir de cet ordre. On aura plûtôt ma vie, reprit-il. En effet il ſe ſervit ſi bien de ſon épée qu'il avoit priſe à ſa main en montant à l'échelle, qu'il écarta les plus empreſſés; mais Mulei ſe ſentant irrité par cette réſiſtance, ſe mêla lui-même parmi ſes gens, & le reſpect qu'Almenjor eut pour le ſang de ſa Princeſſe, lui fit rendre l'épée à ſon pere de la meilleure grace du monde.

Cette action qui ne pouvoit lui être imputée à faute de courage, trouva de la reconnoiſſance dans l'eſprit de Mulei: il ordonna qu'on le laiſsât ſeul avec cet homme, &

Almenjor ne pouvant alors prévoir de grands inconveniens à ſe faire connoître, lui conta d'un bout à l'autre ſes avantures, en adoucisſant autant qu'il lui fut poſſible ce qui pouvoit le plus nuire à ſa chere Zaara.

Mulei embraſſa Almenjor quand il eut fini, il verſa des larmes que la joye fit couler: Heureuſe reconnoiſſance, lui dit-il en le ſerrant entre ſes bras! Favorable erreur d'une fille trop injuſte; que ne voudrois-je point, mon cher Almenjor, pour avoir toujours conſervé des ſentimens qui me vont rendre le plus fortuné de tous les peres? Almenjor étoit ſi hors de lui, qu'il n'étoit point encore en état de goûter purement l'excès de ſa félicité; mais un amas de paroles confuſes marqua à Mulei le deſordre agréable de la joye d'un Amant au comble de ſes deſirs.

Cependant le Prince ayant l'humeur agréable, & oubliant pour ce ſoir-là ſon rendez-vous, voulut joüir du déſordre de ſa fille. Il communiqua ſon deſſein à Almenjor, il le mena juſqu'à la porte de la chambre

bre de Zaara qui étoit fermée, & où elle ſe déſoloit avec Fatime de cette nouvelle infortune qui leur étoit arrivée. Mulei dit à Almenjor de ſe tenir caché, & ordonna qu'on lui ouvrît la porte de ſa fille. La tremblante Fatime ne l'eut pas plûtôt fait, qu'elle ſe laiſſa tomber à ſes pieds, en fondant en larmes, & en lui demandant mille pardons.

Le Prince feignit de ne pas daigner lui répondre, & paſſant juſqu'à l'eſtrade où étoit ſa fille: Indigne Princeſſe, lui dit-il d'un air courroucé, qu'ai-je fait au grand Prophete pour avoir donné la vie à un monſtre comme toi? Ton rang dont tu devois cherir la gloire, ne devoit-il pas te détourner les yeux de deſſus un vil Eſclave, dont le choix te couvre de honte? Mais je vais être vengé, & voici le Prince Almenjor que le Ciel m'envoye pour ôter encore le jour à ton malheureux Amant.

En cet endroit il alla prendre Almenjor, qui vint ſe jetter aux genoux de la Princeſſe, & lui crier merci d'avoir profité de ſon erreur.

La timide Zaara toute éperduë ne pouvoit encore démêler les obscurités de cette avanture. Une douce joye commençoit pourtant à se faire sentir à son cœur, elle reconnut Almenjor, & trouvoit un Prince glorieux sous la figure d'un Esclave aimé; il n'étoit point là dans la posture d'un vengeur de ses injustices; le Prince son pere sourioit, & tout commençoit à prendre une forme agréable.

Almenjor mêloit encore de l'inquiétude à l'esperance; il montra à la Princesse, d'une façon mal assurée, la playe qu'elle-même lui avoit faite, & lui demanda avec toute la timidité que cause un ardent amour, s'il pouvoit esperer à l'avenir moins de cruauté de sa part sous son véritable nom, qu'elle n'en avoit autrefois exercé. Oüi, Prince, lui dit-elle; enfin, je reconnois l'ordre du Ciel dans votre destinée; je vous devois mon cœur, & . . . . . A ces mots sa confusion devint extrême, elle voulut se tourner vers son pere pour s'excuser auprès de lui de ses égaremens; mais il la tira de cet em-

barras par mille careſſes, & autant d'embraſſemens. Almenjor faiſoit toutes les actions d'un homme qui ne ſe poſſede plus, & dans le dénoüement de cette piece ſi tragique dans ſes commencemens, tous les acteurs furent neanmoins ſatisfaits: car Fatime fut même récompenſée de ce qu'elle jugeoit devoir être le ſujet de ſa condamnation.

On ſongea dès le lendemain à faire rentrer Almenjor dans ſes biens; cela ne fut pas difficile, parce que lui & le Prince Mulei avoient un puiſſant crédit; les nôces de nos Amans ſe celebrerent peu de tems après, avec tout le plaiſir qu'on peut s'imaginer, & avec toute la magnificence & la politeſſe de la Nation: les nouveaux Epoux étoient charmés l'un de l'autre, & leur félicité a été parfaite & durable.

J'en ſuis en verité bien aiſe, dit le Marquis, ils ne laiſſent pas d'être aimables chacun en leur particulier. Il eſt vrai, reprit Mademoiſelle de Boiſlegat; mais je doute que le bonheur de Zaara puiſſe

faire envie à une honnête perſonne, après les étranges voyes qui l'y ont conduite. La plûpart des femmes, dit le Comte, ſont ſi injuſtes, que je ne ſuis point trop étonné des bizarres goûts de Zaara. Cette hiſtoire, repliqua Madame Dargenſac, eſt d'un genre ſi particulier, qu'on ne peut faire aucun jugement ſur une choſe inoüie. Inoüie, Madame! interrompit la Manſeliere; & ſur quoi fondez-vous cette déciſion? L'amour n'eſt-il pas libre, & faut-il toujours avoir des titres de nobleſſe dans ſes poches, pour plaire aux Dames. En effet, dit Madame de la Fuye, c'eſt parce qu'on eſt eſclave des préjugés, qu'on condamne ſi legerement les amours mal aſſortis par la naiſſance: car les yeux & les cœurs devroient avoir leurs priviléges à part. Cela n'arrive que trop ſouvent, reprit la Marquiſe. A ces mots on vint avertir que le ſouper étoit ſervi, & l'on alla ſe mettre à table.

Tout ce qui peut ſatisfaire les ſens ſe trouva dans un petit ſallon où ſe fit le repas; il faiſoit fort chaud,

chaud, une de ſes faces, forme une grotte dont les eaux joüoient, & rafraîchiſſoient cette galante troupe, ſans l'interrompre par un murmure trop fort. Vis-à-vis eſt une voliere pleine d'oiſeaux, dont le ramage eſt doux, & qui, réveillés par la grande lumiere qui étoit en ce lieu, firent un petit concert tendre, dont les oreilles furent enchantées. Les deux autres faces ſont ouvertes par de grandes portes briſées entre-deux, deſquelles on avoit diſpoſé un buffet merveilleux; quoiqu'on ſe déſaccoutume de cette mode, cela a toujours un air de magnificence. Le ſouper fut exquis, tant pour les mets que pour les vins, & Dantigny y brilla avec ſon enjoüement ordinaire.

La Comteſſe qui n'avoit point dit ſon avis ſur l'hiſtoire que l'Abbé de Chavagne venoit de conter, avoit ſi bien pris ſes meſures en ſe mettant à table, qu'elle ſe trouva juſtement auprès du Comte; quelque choſe d'indifferent qu'il affectoit par l'ordre de l'Abbé, augmenta ſon prix dans l'eſprit de Madame de Miralde; & ſans bien examiner,

ce qu'elle alloit faire, elle se pancha vers Valbene, & lui dit tout bas: Que dites-vous de Zaara? Cette interrogation fut faite d'un ton si doux, & le Comte rencontra si juste les yeux de sa Maîtresse, qu'il pensa succomber en ce moment. Un peu de réflexion lui fit repartir assez froidement, que chacun étoit injuste à sa maniere, & que Zaara ne l'étoit pas plus que mille autres. Mais, reprit-elle, il en est peu qui negligeassent un Almenjor pour un Zulema. Telle croit quitter Zulema pour Almenjor, reprit-il, qui se trompe quelquefois dans son jugement, & j'en connois, ajouta-t'il avec émotion, qui font plus consister la gloire de leurs charmes dans la quantité, que dans l'espece de leurs captifs.

La Comtesse ravie de ce reproche, qui prouvoit toute autre chose que l'indifference, que le Comte vouloit affecter, lui dit que souvent on prenoit de simples badineries pour des choses fort importantes, & je fai des hommes, ajouta-t'elle, qui brisent leurs chaînes avant d'éclaircir s'ils ont tort ou raison: Elle lan-

ça

ça un regard à Valbene en finiſſant ces paroles, qui paſſa juſqu'au fond de ſon cœur; il ne lui fut plus poſſible de ſe contraindre. Ah, Madame! lui dit-il, que vous êtes dangereuſe, & que je ſuis foible! Non, repartit la Comteſſe, je ne puis plus ſouffrir l'apparence de votre infidelité, ni le tort que vous me faites en me croyant infidelle: Ne parlons plus, ajouta-t'elle, tout le monde nous regarde, je vous parlerai ſitôt que j'en trouverai l'occaſion.

Valbene crut voir un nouveau jour après cette petite converſation, tous les objets lui parurent rians; & paſſant tout d'un coup d'un mortel chagrin à une joye ſenſible, il fut de la meilleure humeur du monde. Pendant le reſte du ſouper qui dura conſiderablement, Tadilly avoit ordonné deux petits ſervices de chaque ſervice, ſi on peut parler ainſi; & le ſecond étant toujours au-deſſus du premier, il trouva le ſecret de faire manger plus délicieuſement & plus long-tems qu'on ne fait d'ordinaire.

Quand on fut ſorti de table, on repaſſa dans le Jardin, dont le ber-

ceau

ceau ſe trouva illuminé de tous les côtés. Le Marquis dit aux Dames, que ne leur ayant préparé aucun divertiſſement, il falloit faire une Lotterie. Auſſi-tôt on vit paroître l'Invincible, ce même Marchand qui va à Marli, qui dit à la Compagnie, qu'ayant appris qu'elle étoit en ce lieu, il venoit apporter des nouveautés dont on pouvoit avoir affaire. Les Dames ſans faire beaucoup d'attention à un hazard ſi juſte, choiſirent tout ce qui leur parut agréable, & ayant fait apporter une écritoire, tout le monde s'employa à faire des billets blancs, parmi leſquels on en mêla dix ou douze noirs, après être convenus qu'on donneroit chacun trois piſtolles pour les nipes.

Après cela, Tadilly s'empreſſant à prévenir toute tromperie, voulut lui-même compter les billets, en regla le nombre, & les tira. Tout cela ſe fit d'une maniere ſi ſimple, qu'on ne ſongea pas à rien ſoupçonner; mais à peine la Marquiſe eut-elle ſes billets, que dépliant le premier, elle fit un cri de joye de le trouver noir: c'étoit un Fichu qu'on

avoit

avoit choiſi; ainſi ce premier lot ne ſurprit point: il eſt vrai que paſſant au ſecond billet, elle y trouva une boëte dont il n'avoit point été fait mention; on crut avoir mal écrit, & on trouva dans le troiſiéme un Eventail de mignature: Enfin ces cinq billets; car le nombre étoit fixé, ſe trouverent remplis de choſes ou utiles ou agréables.

Mademoiſelle de Boiſlegat ne vouloit point ouvrir les ſiens; elle dit au Marquis qu'elle ne prenoit point plaiſir à ces ſortes de galanteries; mais il lui repartit, que peut-être n'y trouveroit-elle rien. Sur cette eſperance, elle les ouvrit, elle les trouva tous cinq remplis à peu près comme ceux de la Marquiſe: Cette Belle fille rougiſſoit, & avoit presque envie de ſe facher. En verité, dit la Comteſſe, je crois que le malheur tombera ſur Madame de la Fuye & ſur moi, vous êtes toutes deux ſi heureuſes, que je n'eſpere que des billets blancs.

A ces mots, elle fut agréablement ſurpriſe de voir les ſiens comme les autres; & le plaiſir de tirer des billets noirs, lui ôta tout autre ſoin

que

que celui de s'en réjoüir: Voyons, dit-elle à Madame de la Fuye, ce que nous trouverons dans les vôtres, je ne ſuis plus en peine que de la diverſité; car pour le Sort, il n'a point de part à cette Lotterie: Ce qui me conſole, ajouta-t'elle, d'une liberalité ſi extraordinaire en ce tems-ci, c'eſt que du moins nous donnerons chacune nos trois piſtolles, cela interrompt toujours un peu le preſent. Tandis qu'elle parloit ainſi, elle aidoit à Madame de la Fuye à défaire ſes billets, qui ſe trouverent remplis de choſes toutes differentes, mais auſſi agréables que les autres.

Alors on parla en tumulte, on ne s'entendoit presque point; le chagrin de Mademoiſelle de Boiſſegat, les applaudiſſemens des autres Dames, les badineries que diſoient les hommes, tout cela enſemble compoſoit un murmure confus, qui fut interrompu par Dantigny. Pour moi, dit-il, je vais ouvrir bien negligemment mes billets, perſuadé que je n'y trouverai que du papier fort propre. En effet, les quatre premiers ſe trouverent tels; mais en ouvrant

le

cinquiéme, il vit une cave remplie de bouteilles de liqueurs: Ah! ma foi, continua-t'il, l'eſprit qui a préſidé à cet enchantement-ci, me connoît à merveille! voilà le meilleur lot qu'il pouvoit m'envoyer.

Le Comte de Valbene n'eut auſſi qu'un lot, qui fut un nœud d'épée. L'Abbé trouva une Tabatiere pour le ſien. La Manſeliere eut une grande & belle Bourſe de Joüeur: & le Marquis une Boëte à Portrait. Lorsque tout fut tiré, le Chevalier dit que cet eſprit dont Dantigny avoit parlé, étoit un goguenard qui n'avoit pas trop mal aſſorti les lots aux perſonnages; cependant chacun tira ſes trois loüis pour les donner à l'Invincible, mais il étoit deja diſparu. On le fit chercher inutilement, on vit ſeulement quatre corbeilles, dans leſquelles étoient ce qui appartenoit aux Dames, & les lots des hommes ſe trouverent ſur les bancs du berceau.

Voyons, dit Dantigny, ſi ma cave eſt bien conditionnée, je ne prétens pas n'avoir que des bouteilles vuides; il croyoit dire une folie, mais elles étoient effectivement

ment pleines de vivat, de ratafia, & de toutes les autres liqueurs qu'on a inventées pour ſatisfaire le goût, & pour détruire la ſanté. Dantigny fut charmé de cette circonſtance, & le Marquis alla porter ſa Boëte à Portrait à Mademoiſelle de Boiſlegat, en la ſuppliant de vouloir bien qu'il la fît remplir. Je ne ſuis pas en meſure avec vous, reprit-elle, de vous refuſer cette grace, quoique je ſois en colere d'une magnificence dont on va faire mille diſcours; mais comme pour agir avec bienſéance je ne dois vous donner mon Portrait qu'après..... Elle s'arrêta par pudeur à cet endroit. Enfin, continua-t'elle, faites-le commencer, peut-être auparavant qu'il ſoit fini, je ſerai en état de vous le laiſſer ſans honte. Sa rougeur fut prodigieuſe en diſant cela, & le Marquis plus content qu'il n'avoit jamais été, lui rendit mille graces de cette nouvelle aſſurance de ſon bonheur.

On entendit en ce moment une ſymphonie derriere le berceau, compoſée des plus habiles gens qu'il y ait en France, & cela donna de l'at-

ten-

TAYLOR INST. OXF.

ntion. Le bruit ceſſa tout à coup, par cet agréable effet, que cauſe bonne Muſique, une douce rêve- e ſucceda au tumulte de la conver- tion; il faut pourtant en excepter albene & la Comteſſe, qui s'étant tirés à un des bouts du berceau, éclaircirent, ſe raccommoderent, ſe promirent un amour éternel, s'engageant à s'épouſer dans peu tems: c'eſt ſouvent une promeſſe meraire; mais on eſt d'ordinaire ns la bonne foi, quand on ſe fait pareils ſermens.

Le Concert dura juſqu'au jour, nſuite de quoi on apporta des gla- s de toutes les façons, des eaux des corbeilles de fruits, & des nfitures. Cette journée fut ſi bien mplie, & Tadilly eut un air ſi no- e & ſi galant dans cette fête, que ladémoiſelle de Boiſlegat en de- nt encore plus ſenſible pour lui; e ne laiſſa pas de le gronder, rce qu'il n'avoit pas ſuivi la ſim- cité de ſes ordres; mais la libera- a cela de propre, qu'elle ſe fait imer par les belles ames, & ſur- it quand on la pratique avec art, qu'on ſe met à ſa place. Le Mar-

quis

quis fit porter les corbeilles des Dames chez elles ; mais Mademoiſelle de Boiſlégat fut bien étonnée, quand elle trouva la ſienne bien plus grande qu'elle ne l'avoit vûë, & qu'outre ce que contenoient ſes billets, elle vit un amas de choſes galantes & magnifiques, accompagnées de tablettes où elle trouva ces vers.

Vous avez prononcé l'Arreſt de mon bonheur,
Ne le differez pas ce jour ſi plein de charmes,
Ce jour où de mon tendre cœur
Vous verrez ceſſer les allarmes,
Sans en voir éteindre l'ardeur.
Du doux hymen c'eſt en vain qu'on décrie
Les innocentes voluptés,
Ce n'eſt qu'aux vulgaires beautés
A craindre les retours dont ſa chaîne eſt ſuivie,
Le Ciel en vous rendant de tout point accomplie,
A pris ſoin de vos ſuretés.

Mademoiſelle de Boiſlegat, malgré la pudeur, lut avec plaiſir de

pl

paroles où elle voyoit tant d'amour, & qu'elle eſperoit trouver veritables ; cependant lorsqu'elle vit le endemain Tadilly chez la Marquiſe, elle fut un quart d'heure ſans le regarder ; mais il connut bien le motif de cette honte, & quand elle fut un peu diſſipée, il apprit de ſa bouche qu'ils pourroient être heureux huit ou dix jours après ; cette idée flateuſe le rendit cent fois plus amoureux, & leur ſatisfaction mutuelle ſe liſoit aiſément dans leurs regards.

Pour le Chevalier & Madame de la Fuye, leur liaiſon étoit fort orageuſe, leur caractere leur fourniſſoit ſouvent des broüilleries ; mais un coup ſûr pour les raccommoder, c'étoit de prendre un parti entr'eux. Alors leur bizarrerie les réünifſoit, & ils ſe liguoient contre ceux qui avoient eu l'audace de les condamner l'un ou l'autre. Comme ils avoient bien de l'eſprit, & des momens très-agréables, on ne ſe fâchoit point de ce qui partoit de leur humeur, on ſe réjoüiſſoit même ſouvent à les irriter.

Trois jours après la fête de Tadilly,

dilly; Madame d'Argenſac mena la troupe au Château des Mirthes. Mademoiſelle de Boiſlegat parut fiere & ſerieuſe avec le Marquis, & il ne put en tirer une parole favorable; il eut beau lui demander ce qu'il avoit fait, le ſilence fut toute ſa réponſe; il y avoit pourtant bien un ſujet à cette froideur, une femme d'un rang très-élevé agaçoit le Marquis depuis long-tems, il ne répondoit point à ſes avances. Mademoiſelle de Boiſlegat lui en avoit ſouvent fait la guerre ſans s'en allarmer; mais elle avoit vû la veille du jour dont nous parlons cette même femme à l'Opera, brillante de pierreries, dans une pompe & dans un éclat qui lui avoient fait de la peine; le Marquis étoit dans une loge auprès de cette Dame, il n'avoit pû refuſer de lui parler, il ſe crut même dans l'obligation de lui donner la main pour la mettre en caroſſe; & ce fut le trait qui perça le tendre cœur de Mademoiſelle de Boiſlegat: Tadilly étoit revenu lui parler un moment; mais elle étoit avec des femmes qui ne ſavoient point ſa liaiſon avec lui, il n'avoit

n'avoit osé lui rendre le même ser
vice qu'il venoit de rendre à cett
autre personne ; cette prudence fu
mal interprétée, & Mademoisell
de Boissegat s'en sentit piquer au
vif.

Cette soirée se passa avec assez d
plaisir entre tous les autres Acteurs
on se sépara pourtant de meilleure
heure qu'à l'ordinaire ; mais le Com
te de Valbene demanda aux Dame
si elles vouloient bien lui permettre
de leur donner à souper, à la fin de
la semaine où ils étoient ; on lui ac
corda sa demande ; la Marquise lu
offrit même sa maison, & on con
clut qu'on prendroit le Samedi pou
faire *Media vox*, parce que la cha
leur étoit excessive.

Le Marquis affligé du chagrin de
Mademoiselle de Boissegat, lui é
crivit le lendemain pour lui en de
mander raison ; mais elle refusa de
la lui rendre. Comme il n'enten
doit point de finesse à ce qui l'avoit
révoltée, & qu'un galant homme
quelque fidelle qu'il soit, ne sait ja
mais mauvais gré à une femme qu
lui marque de la distinction, il vi
cette Dame aux Thuilleries le len
demain

demain, & il s'approcha d'elle pour lui rendre des devoirs qui veritablement lui sont dus.

Le hazard voulut que Mademoiselle de Boisſegat arriva dans ce moment avec la Marquiſe, témoin d'un certain air de politeſſe dont Tadilly parloit à ſa Rivalle ; elle changea vingt fois de couleur, & ſentit ce qu'il ſeroit difficile d'exprimer ; il ſe rendit toutefois à ſon devoir, & alla bien-tôt près de ſa belle Maîtreſſe ; mais elle le reçut ſi mal, que n'osant lui en faire ſes plaintes en public, Il s'en ſepara pour aller dans les allées ſolitaires, où après un peu de reflexion, Il crut être au fait des figueurs de Mademoiſelle de Boiſſegat.

Cette belle fille toute ſage qu'elle étoit, regarda cette autre Dame avec tout le dépit qu'inſpire la jalouſie ; & celle-ci qui ſavoit imparfaitement l'amour du Marquis pour Mademoiſelle de Boiſſegat, lui rendit ſes regards avec uſure. La Marquiſe ignoroit ce myſtere ; elle demanda à ſon amie la cauſe de la prompte retraite de Tadilly : Il a bien fait, reprit-elle, je n'aime point qu'on

qu'on voye promener des hommes avec nous. Madame d'Argenlac la pressa de lui apprendre le motif de la sécheresse de ses paroles; mais ses efforts furent inutiles sur une fille modeste qui étoit honteuse de sa sensibilité.

Le lendemain matin, le Marquis étant encore au lit, reçut une Lettre & une Cassette, dans laquelle il trouva une Boëte à Portrait où il n'y avoit rien dedans; cette Boëte étoit couverte de diamans d'un grand prix, & dans la Cassette qui la renfermoit, mille loüis, aussi-bien comptés que les dix mille écus de la Cassette de l'Avare; il pensa tomber de son haut à cette apparition; un Valet de Chambre inconnu qui avoit presenté la Lettre, attendoit réponse dans l'anti-chambre. Voici ce qu'on mandoit au Marquis.

COmme il est naturel de se flater, j'ai cru quelquefois ne vous être pas indifferente; il m'est cependant revenu que j'ai une concurrente qui n'est pas à mépriser; je ne puis plus vivre dans cette incertitude, & je crains plus ce personnage de dupe que

tout autre ; je vous offre un moyen de vous déterminer : faites mettre dans cette Boëte le Portrait de celle qui a ſû toucher votre cœur, il ne ſeroit pas juſte que vous en fiſſiez les frais ; ſans cette conſideration, je n'offrirois pas un ſi foible ſecours à un homme comme vous.

Le Marquis, comme nous avons dit, avoit reçû cent marques de la bonté de cette femme d'importance, dont nous avons parlé ; il jetta d'abord ſon ſoupçon ſur elle, un moment après il s'imagina que ce pouvoit bien être une invention de Mademoiſelle de Boiſlegat pour découvrir le fond de ſon cœur ; & cela ſuppoſé, il falloit garder une conduite bien differente de celle à quoi il s'étoit d'abord déterminé ; il fut agité de mille differentes réflexions, ſon parti lui parut difficile à prendre ; mais à la fin, ſoit preſentiment, ſoit connoiſſance du caractere de Mademoiſelle de Boiſlegat, il ne douta plus que ce ne fut la Dame qui le prévenoit depuis tant de tems ; & ne voulant ni amuſer, ni tromper ſa belle Maîtreſſe, il ren-

rendit le present au Valet de Chambre, & écrivit la Lettre que voici.

JE ne me défends point d'avoir le cœur touché pour une charmante personne ; mais le tour qu'on prend pour savoir mon secret me paroît dangereux. Si c'est celle que j'aime qui me le demande, je ne lui apprendrai rien de nouveau en lui envoyant son Portrait, & elle seroit en droit de m'accuser d'indiscretion ; & si ce Portrait tomboit entre les mains d'une autre, à quelles avantures ne livrerois-je pas une image que je respecte?

Tadilly eut raison d'en user ainsi, c'étoit en effet cette Dame; sa douleur, & son dépit furent au plus haut point, mais la perte de l'esperance, & le regret d'avoir fait des pas inutiles, lui fit rompre en apparence des nœuds qui n'avoient été serrés que sur des esperances foibles. D'autre part le Marquis voulant absolument guérir Mademoiselle de Boisle-gat, ne sut point de moyen plus sûr que d'aller lui confier cette avanture. Il est vrai que la confidente étoit délicate, & qu'un honnête

homme ſe diſpenſe volontiers de ces ouvertures de cœur ; mais il connoiſſoit la ſageſſe de Mademoiſelle de Boiſlegat, il ſavoit bien qu'elle ne triompheroit qu'en ſecret de ce ſacrifice, & rien n'étoit plus preſſant pour lui que de ſe raccommoder avec elle. Il en trouva l'occaſion deux jours après chez Madame de Miralde, où ſe trouvant en quart entre la Maîtreſſe de la maiſon, Valbene & Mademoiſelle de Boiſlegat, il eut le tems de lui révéler ce myſtere, & de remettre la ſérenité dans des yeux que la jalouſie avoit alterés. Il eſt certain que la confiance eſt un des plus aimables effets de l'amour, & que quand on eſt aſſez heureux pour eſtimer ſa Maîtreſſe ou ſon Amant, il ne faudroit rien leur cacher.

Quoique toutes les Avantures des petits Soupers ayent un fondement veritable, on ſe trouve obligé de dire, que celle de la Caſſette & de la Boëte à Portrait eſt arrivée à la lettre ; ſans y ajouter la moindre circonſtance.

Il ne ſe paſſa rien de conſiderable juſqu'au jour du *Medis mar* ; tout

tout étoit en paix, tout respiroit l'amour. Le Chevalier même & Mademoiselle de la Frye étoient dans une disposition à la joye, qui assortissoit parfaitement bien au tems agréable qu'il fit ce soir-là.

Quand on arriva au Château des Myrthes, la nuit étoit absolument fermée, mais en entrant dans le Jardin on s'y trouva éclairé par quatre grandes figures fort bien peintes & illuminées, comme on en avoit autrefois aux illuminations de Versailles, & qu'on avoit placées aux quatre coins du parterre. De ces quatre figures, deux représentoient de fort belles femmes, leurs noms se lisoient à leurs pieds, l'une étoit la Fée Lumineuse, l'autre la Fée Labantine; les deux restantes étoient horriblement laides & difformes, c'étoit aussi la Fée Carabosse, & la Fée Ravageuse. A peine eut-on le tems de lire leurs noms, qu'il parut de derriere elles une prodigieuse quantité de fusées merveilleuses, dont l'éclat causa un tel étonnement, qu'on demeura quelque tems sans parler. Damagnus fut le premier qui rompit le silence:

Cependant, dit-il, les Fées font-elles des miracles? On avoit tort de vouloir douter de leur pouvoir. Pour moi, répliqua Mademoiselle de Boisfregat, j'aime passionnément ces femmes-là, & je voudrois non seulement qu'il y en eût eu, mais qu'il y en eût encore. Quoi! Mademoiselle, reprit le Marquis: Vous qui êtes bonne, pourriez-vous souffrir les malheurs qu'on les accuse d'avoir causés? Non, reprit-elle, mais il y en avoit autant de bonnes que de mauvaises, & cela balançoit leur pouvoir. Allez, dit Madame de Miraldi, il seroit assez commode dans bien des occasions d'avoir une Fée dans ses interêts; il n'étoit question que de petits égards qu'elles exigeoient, je suis sûre moi, que j'aurois été amie de Carabosse. Mais, dit alors l'Abbé, est-il possible qu'on ne sache point au vrai d'où est venue cette imagination qui s'est perpetuée jusqu'à nous? Je sai bien, continua-t'il, que la fameuse Melusine vivant dans un siecle grossier, fut assez habile pour tromper tous ses Contemporains: mais le nom de Fée qu'il prit soin origine

de

de ſon tems, ou avant ſa naiſſance ? Moi qui ne dis mot, dit Dantigny, j'en ſai plus de nouvelles qu'un autre, & je porte à l'heure qu'il eſt dans ma poche, l'Origine des Fées avec toutes ſes circonſtances : mais Madame de la Fuye s'eſt déclarée trop ouvertement contre tout ce qui en fait mention, pour que j'oſe en propoſer la lecture.

Vraiment, reprit la Marquiſe, ce n'eſt point une raiſon de nous en priver, Madame de la Fuye a ſa reſſource, elle ira joüer avec le Chevalier, tandis que nous vous écouterons avec plaiſir. Ne ſavez-vous pas bien, dit Madame de la Fuye en riant, que je ne penſe pas toujours de la même façon ; je ſerai aujourd'hui tout auſſi aiſe que vous, de voir ce que l'imagination aura produit ſur ce ſujet. Eh ! cela eſt aſſez grave au moins, reprit Dantigny, & à quelques petites libertés près, qu'il faut pardonner en faveur de Jupiter, qui eſt le Héros de la Piece, vous la trouverez digne de vos attentions. Je vais écouter auſſi, reprit la Manſeliere d'un air critique ; mais je ne vous

assure pas que ce soit pour applaudir.

Les fusées ayant duré un tems assez considerable, les Fées demeurerent illuminées, on s'assit sur des bancs qui étoient autour d'un rondeau, & Dantigny lût ce qui suit à la clarté des figures.

ORIGINE DES FEES.

QUelques découvertes que les Poëtes ayent pû faire sur ce qui concerne les Dieux, ils n'en ont pas penetré tous les secrets; les seules lumieres humaines ne sont pas suffisantes pour développer les profonds mysteres de leurs plaisirs.

L'Amour ayant fait de tout tems les délices de Jupiter, & le secret étant une partie essentielle à cette passion, quelques-unes de ses Maîtresses ont échapé à la connoissance des mortels, & la seule révelation a pû suppléer au défaut.

Il y a peu de tems qu'une femme se flattant d'être une des favorites d'Apollon, rêvoit profondément à ces contes de Fées qui passent pour chimeres, & ne pouvoit cependant

comprendre, qu'il n'y eût pas un fondement véritable à des traditions si anciennes; elle donna dans la vision & dans le faux, tant qu'elle n'eut pour guide que son esprit; insensiblement son application la conduisit au sommeil. Peu après elle crut être éveillée par les accords d'un Instrument, dont les sons lui causerent des transports doux & extraordinaires.

Elle ouvrit les yeux, ou elle crut les ouvrir, & elle se vit dans un aimable bocage, où couloit un ruisseau sur des diamans brillans. Un jeune homme blond, habillé d'une draperie à l'antique, joüoit de la Lire sur ses bords, & avoit des graces si spirituelles & si peu communes, qu'elle le connut pour le Dieu des Vers.

Elle voulut se jetter à ses pieds, prévenuë de l'erreur où elle étoit d'en être protegée: Arrête, lui cria-t'il, arrête: Crois-tu pour quelques rondeaux, pour quelques chansonnettes, être digne de m'approcher, & de penetrer dans les secrets des Dieux? C'est ainsi qu'en usent les mortels, leur amour propre les rend tou-

toujours les dupes d'eux-mêmes, & fiers d'un leger talent que je leur tolere, ils en uſent comme ſi je leur avois fait goûter de ces eaux précieuſes que je reſerve pour mes favoris.

Le discours d'Apollon étonna beaucoup la Réveuſe, elle fit des retours ſur elle-même, & confeſſa avec une humilité profonde, que ſon ignorance avoit juſques-là cauſé ſa temerité; mais qu'à l'avenir elle ne hazarderoit rien qui paſsât ſa portée. Voilà comme je te deſire, lui dit le Dieu en ſoûriant; & pour récompenſer des diſpoſitions ſi ſoumiſes: Approche, je te ferai une faveur dont j'ai peu de fois honoré ton ſexe. Elle alla ſur ſes genoux juſqu'aux pieds du bel Apollon, il lui mit une goutte de l'eau myſterieuſe ſur les lévres. Va, lui dit-il, retourne avec les mortels, & puiſqu'ils ſont aſſez injuſtes pour traiter les Fées d'être d'imagination, je te donne le pouvoir de les détromper, tu n'auras pas ſi-tôt pris la plume que la maieſtueuſe origine de ces admirables femmes ſe découvrira clairement à tes yeux.

Elle s'éveilla effectivement bien surprise de se trouver dans son lit, mais si remplie de ce qui venoit de lui arriver, qu'elle se mit aussi-tôt à écrire, & n'hésita pas un moment à composer l'Histoire qui suit.

Quelques siecles après que Jupiter eut débrouillé le cahos, il prit une passion pour une Nymphe la plus belle qui ait jamais été, rien ne manquoit à la regularité de ses traits, la taille étoit divine, son air galant & majestueux, son teint surpassoit les plus belles fleurs, son rire étoit gracieux, & son esprit avoit une sublimité & un charme à quoi il n'étoit pas possible de resister.

La Nature sans doute, pour rendre graces à Jupiter des ornemens dont il l'avoit embellie, fit ses derniers efforts pour accomplir un chef-d'œuvre en la personne d'Ogilire, dans lequel ce Dieu trouva la récompense de ses travaux; il avoit déja eu plusieurs Maîtresses, toutes avoient succombé à ses premieres attaques, la conquête d'Ogilire fut tentée de la même façon, mais le succès en fut different.

Elle

Elle ne s'accommodoit point de la rapidité avec laquelle Jupiter vouloit emporter les Places qu'il assiegeoit; sensible à la gloire de soumettre un si grand Dieu, son cœur se revoltoit contre les moyens dont il se servoit; & sûre de ne point succomber tant qu'il ne suivroit point d'autres voyes, elle ne lui faisoit pas l'honneur de l'éviter.

Grand Dieu! lui dit-elle un jour, je ne puis ni vous craindre, ni vous aimer, tant que je ne vous verrai que comme Jupiter foudroyant. Vous croyez n'avoir qu'à paroître pour être vainqueur, apprenez qu'une jeune personne qui a de la vertu, & qui ne peut redouter que la foiblesse de son cœur, est toujours à couvert des entrepriſes de cette puissance que vous faites tant valoir, & qui après tout est bien audessous d'un amour fidele.

Jupiter n'étoit pas accoûtumé de trouver tant de resistance: il voulut se servir de son pouvoir pour la subjuguer comme les autres; mais elle, avec cette éloquence & cette douceur majestueuse qui lui étoient naturelles, sut si bien reprimer l'audace

dace du Maître des Dieux, qu'il eut recours quelques jours après à ſes déguiſemens ordinaires, ſous leſquels il avoit dérobé tant de faveurs: mais l'aimable Ogilire ne s'y trompa jamais, toujours attentive à ſon devoir, elle rendoit ſes entrepriſes vaines, ſans toutefois le rebuter.

Quoi! dit-il enfin, une ſimple fille, ſera plus puiſſante que moi; il ne ſera pas dit que Maître de tout, je ne puiſſe me le rendre de ſa volonté; employons d'autres armes, puiſque mes ruſes me ſont auſſi inutiles que ma grandeur; il apperçut en ce moment l'Amour caché dans les feüilles d'un gros Mirthe, qui rioit de tout ſon cœur de voir l'Antitonnant hors de meſure.

Cruel Amour! lui cria-t-il, prête-moi ton ſecours, tu en ſais bien plus que moi ſur la matiere dont il s'agit. Tu en ſauras autant, lui répondit Cupidon, quand ton cœur ſera veritablement touché; juſqu'ici tu n'as eu que des déſirs, tu les ſatisfais ſans délicateſſe, & ſans ce plaiſir ſenſible qu'on goûte dans la pourſuite d'un cœur. Va, ajoûta-t-il, en lui tirant une fléche, apren-

prendre ce que c'eſt que des ſentimens, & ſers une mortelle comme ſi tu étois mortel, c'eſt le moyen de goûter des raviſſemens que tu n'as point encore éprouvés.

Jupiter ſentit en effet auſſi-tôt une douce langueur, le deſir d'être aimé ſe fit ſentir vivement dans cet inſtant fatal; il prià l'Amour de lui donner des diſpoſitions favorables à la belle Ogilire. J'en prendrai ſoin, repartit l'Amour, mais c'eſt maintenant à toi à faire ton deſtin.

Le Dieu crut alors avoir changé de nature, ce n'étoit plus ce Jupiter emporté, qui ne vouloit que poſſeder: c'étoit un tendre Amant qui vouloit plaire. Il alla dans une prairie ſur le déclin du jour, où Ogilire prenoit le frais; elle étoit couchée ſur des gazons verds qui bordoient une fontaine. Jupiter étoit fort beau lorſqu'il étoit déſarmé de ſon foudre, & que ſes yeux ne vouloient lancer que des éclairs que cauſent la tendre paſſion; il avoit ce ſoir-là toute la grandeur de la Divinité, tous les charmes d'un mortel aimable, &

toute

toute la jeunesse que demande l'Amour, son habit étoit galant : il ne faut rien négliger quand on veut réussir ; il se jetta aux pieds d'Ogilire, il lui dit de ces choses capables de surprendre un cœur, de ces choses qu'on ne pense que quand on aime, & qui tôt ou tard font leur effet, lorsqu'on n'a point affaire à une ame prévenue.

La Nymphe se leva à son arrivée, puis elle s'assit auprès de lui, elle l'écouta sans peine, ce ne fut pas sans émotion pour la premiere fois, elle craignit la surprise des sens, mais maîtresse d'elle-même, elle ne laissa échapper que ce qu'il falloit précisément pour nourrir un peu l'espérance : le Dieu fut charmé de ce léger progrès qu'il avoit fait, il se contenta de peu, parce qu'il espéroit davantage, & qu'il aimoit beaucoup. Il retourna dans les Cieux enchanté de son sort : Junon lui trouva tant de douceur pour elle, qu'elle ne le soupçonna de rien : ignorante Déesse, qui ne savoit pas que les passions adoucissent l'esprit.

Le Maître des Dieux laissa l'Univers en repos pendant cette amoureuse

reuſe pourſuite : il n'étoit capable que de tendres ſoins, de douces idées, que de deſſeins rians ; tous les jours aux pieds d'Ogilire, il l'aſſûroit d'une fidelité éternelle : elle eut ſouvent recours à la fuite, pour ne pas s'abandonner au panchant qui étoit déja ſi fort en elle. Cachons-nous, diſoit-elle quelquefois, Jupiter eſt aimable, il me ſert avec toute l'application d'un Amant paſſionné, je ne le connois que trop, & les charmes de ſa perſonne, & ceux de ſon amour ; mais je ne lui aurai pas plûtôt été favorable, que ſa délicateſſe diminuera, il me donnera peut-être une Rivale, où ſera alors ma conſolation ?

Ses réflexions portoient ſes pas dans des lieux reculés, mais rien n'étoit caché à Jupiter. Vous fuyez, Nymphe cruelle ! lui dit-il un jour en la trouvant au fond d'un bois, vous me fuyez, me haïſſez-vous ? Elle tourna à ces mots les yeux de ſon côté, il y vit un mélange délicieux d'amour & de pudeur. Ceſſez, ajoûta-t-il, de faire de vains efforts pour vous dérober à ma recherche ; je vous trouverai par tout ;

quand

quand je ne ſerois pas Dieu, ce petit aveugle qui me conduit, ne me laiſſeroit pas long-tems ignorer où vous êtes, & vous n'aurez jamais à combattre que mon amour. Ces diſcours raſſûroient la Nymphe, elle s'abandonnoit au plaiſir ſans bornes, de voir ce que l'on aime, & le reſpect de ſon Amant déſarmoit peu à peu ſa vertu.

En ce tems-là Briarée & ſes monſtrueux freres firent cette eſcalade, connuë de toutes les Nations. Le deſir de plaire par des marques de valeur éclatantes, tira Jupiter de cette agréable langueur où il vivoit depuis long-tems: il foudroya ces audacieux avec une intrepidité digne de ſon pouvoir; car pour ſa fuite en Egypte, c'eſt une horrible médiſance, dont les Auteurs ont été punis du dernier ſupplice, ſans qu'on ait pû pour cela arrêter le cours de cette tradition.

Ogilire cependant ſentoit augmenter dans ſon cœur des mouvemens qui la rendoient quelquefois la plus heureuſe perſonne du monde, & ſouvent la plus infortunée. Les abſences que Jupiter étoit obligé

gé de faire pour les interêts des mortels, caſſoient ſon malheur le plus piquant, mais bien-tôt ſon retour calmoit de ſi cheres allarmes. Il y avoit déja ſix mois qu'il étoit parfait Amant, ſans avoir pû obtenir la moindre faveur, il s'en plaignoit tendrement, mais c'étoit avec une ſoumiſſion, qui en laiſſant le pouvoir d'être rigoureuſe, en ôtoit inſenſiblement le deſir.

Ogilire étoit pendant ce tems-là ſervie en Maîtreſſe du Maître de l'Olympe; Comus prenoit ſoin de ſa table; Momus de ſes divertiſſemens, Plutus de ſes richeſſes; les Graces de ſes ajuſtemens; mais la Nymphe ne trouvoit de goût dans les ſoins de ſon Amant, que parce qu'ils l'aſſûroient de ſon amour, tout le reſte lui étoit indifferent.

Un jour qu'elle étoit avec lui, & qu'ils ſe parloient avec cette confiance, qui fait les plus touchans plaiſirs de l'union des cœurs, que ſon Amant lui faiſoit part des ſecrets de toute la Nature, & qu'ils s'épanchoient en ſûreté avec une Maîtreſſe ſi aimable, ils ſe trouverent tout à coup dans une eſpece de grote

te de nuées, qui exhalloient les plus délicieuſes odeurs; ils virent de petits traits de feu qui tracerent ce qui ſuit en caracteres très-liſibles.

Grand Dieu, profitez du moment
Il en eſt tems, l'Amour l'ordonne.

Jupiter & Ogilire lurent en même tems cet ordre précis. Vous le voyez, dit le Dieu, ma ſoumiſſion eſt à la fin trop grande: la Nymphe baiſſa les yeux, & fit ſemblant de n'avoir rien lû; un inſtant après ces paroles diſparurent, & celles-ci ſe mirent à leur place.

Nymphe récompenſez votre divin Amant,
Quand il eſt tems la pudeur le pardonne.

Reſiſterez-vous, s'écria l'amoureux Jupiter, à un Arrêt ſi ſacré? eſt-il un moyen de s'en dédire? Auſſi-tôt la nouvelle grotte qui avoit eu juſques-là une ouverture que deux Amours gardoient, ſe ferma; & ſon obſcurité lumineuſe, ſi

on

on peut parler ainſi, donnant un peu de hardieſſe à Ogilire, elle tendit ſa main à Jupiter, & la lui laiſſa baiſer, avec le tranſport que cauſe une premiere faveur; elle la retira enſuite toute honteuſe d'en avoir tant fait, & traita Jupiter de téméraire quand il ſe plaignit de ſa rigueur.

Cet Amant confus d'un tel reproche, lui demanda pardon, & ceſſa ſes empreſſemens; ils entendirent alors un des Amours qui s'éclatoit de rire: Voilà le Dieu devenu Berger, dit-il à ſon camarade, c'eſt ainſi que l'on en uſera un jour. Ogilire traita cet Amour de libertin, de corrupteur de mœurs, & pria Jupiter d'en commettre un autre à ſa place. J'y conſens, reprit le petit éveillé, mais vous n'en ſerez pas mieux gardée; en effet on a vû que la Nymphe ſe rendit peu de tems après, ce ne fut pas ſans faire acheter ces dons précieux de tout ce qui peut en redoubler le prix.

Le raviſſement de Jupiter fut tel que tout s'en ſentit dans les Cieux, ſans que pas un habitant de la voûte celeſte en pût penetrer la cauſe myſte-

mysterieuse, si l'on en excepte Phœbus & Diane sa sœur, à qui il n'est pas possible de dérober les larcins amoureux : car pour les Amours, & les Dieux employés au service d'Ogilire, ils avoient juré par le Stix de ne jamais reveler ce qu'ils en savoient.

Le parfait bonheur de Jupiter lui donna plus d'empressement, sa Maîtresse s'étoit long-tems défendue, l'ambition n'avoit point eu de part à sa défaite, l'Amour seul, cet Amour à qui rien ne peut résister, l'avoit insensiblement engagé dans ses rêts, & sa passion fut si longue, si heureuse & si fidelle, qu'on n'a presque pas la force de la blâmer.

Non, lui disoit un jour Jupiter, je n'avois eu jusqu'à vous qu'une fausse idée du plaisir parfait, mes desirs déreglés s'étoient veritablement satisfaits avec des beautés fameuses, mais aussi-tôt content qu'amoureux, je n'avois pas le tems de souhaiter une resistance grossiere que j'avois bien-tôt vaincuë par une ruse aussi grossiere, ou un abandonnement fade qu'on avoit pour ma Divinité, sans regarder ma personne, n'étoient

pas

pas des felicités dignes de moi. Vous m'y avez conduit à cette felicité ſuprême, charmante Ogilire, ajoûta-t-il, que puis-je faire pour récompenſer un ſi grand bienfait ?

M'aimer toujours, reprit Ogilire, cela ſeul me rendra plus heureuſe que vous n'êtes heureux, aimé d'une ſimple mortelle, vous ne pouvez goûter ce que je ſens dans l'amour du plus grand des Dieux. C'étoit ainſi que ces Amans paſſoient leurs jours cachés, ou dans les obſcurités d'une Forêt, ou dans les valons arroſés de ruiſſeaux ; de tout tems l'Amour a cherché la ſolitude !

La Nymphe enfin devint groſſe, elle eut de la peine à le déclarer à Jupiter, ſa modeſtie étoit allarmée d'avoir un tel diſcours à faire, des larmes qu'il vit couler le tranſirent de crainte. Vous pleurez, lui dit-il, & je vous aime, & je jure que je n'aime que vous ? Helas ! repartit-elle, je n'en ſaurois douter, mais ſi vous ſaviez l'état funeſte où je ſuis, vous verriez que ce même Amour qui cauſe mes larmes..... Il fut aſſez de tems à deviner le ſujet d'une affliction ſi touchante, mais à force

d'interrogations elle découvrit ce important ſecret.

Vous voyez l'état où je ſuis, lui dit-elle, ſi vous ne prenez ſoin de me cacher & de me conſoler, je deviendrai la plus malheureuſe perſonne du monde. Pour vous cacher, reprit le Dieu, vous pouvez vous en fier à moi, mais pour votre conſolation, ou la puiſſance me manquera, ou je ferai des choſes en votre faveur, qui rendront votre ſort bien different de celui des autres mortelles.

Vous aurez une fille de moi, dont la deſtinée ſera belle & brillante, & les connoiſſances ſi étenduës, qu'on la nommera Fée, nom qui ſera honoré pendant pluſieurs ſiecles, & qui ne tombera dans quelque ſorte d'aviliſſement, que parce que tout a une periode, après quoi vient la décadence; les plus puiſſans Empires éprouveront le même ſort; mais il viendra un jour que des femmes illuſtres celebreront les Fées, & renouvelleront leurs faits avec beaucoup d'eſprit & d'art; on regardera d'abord ces ouvrages comme les effets d'une imagination vive & fe-

conde, ce ſera alors qu'une ſimple mortelle apprendra par le Dieu du Parnaſſe la veritable origine de ce qu'on voudra faire paſſer pour des fables: Je ne puis vous celer que de vos deſcendentes, les unes auront de ſuprêmes vertus, les autres de grands vices, mais toutes une puiſſance ou merveilleuſe ou redoutable: pour vous, charmante Ogilire, vous ſerez la premiere des Sibilles, connuë dans tout le vaſte Univers ſous ce nom fameux, & vous participerez à l'immortalité. Ainſi, dit Jupiter, ſa Maſtreſſe lui rendit graces d'une prédiction qui flatoit la nobleſſe de ſon cœur, & qui convenoit à ſa vertu; elle accoucha en effet d'une fille divine, douée de toutes les graces & de toutes les lumieres; elle eut un mari, & pluſieurs filles auſſi belles & auſſi éclairées que leur mere; tout le monde ſe ſentit de leurs bienfaits, leur poſterité pendant pluſieurs ſiecles ne s'exerça qu'à rendre les mortels heureux; mais peut-être que

quelqu'audacieux
Ayant interrompu le cours de leurs
ayeux.

Il y en eut quelques-unes accusées de crimes, d'autres de libertinage de mœurs, souvent leur entiere puissance leur donna la volonté d'en mal user, plusieurs ressorts les firent mouvoir, l'avarice, l'ambition, l'amour, la vengeance les porterent à des extrémités cruelles.

Il y en avoit cependant qui conservoient la pureté de leurs ayeules, la vertu sembloit être hereditaire en celles-là; non seulement leur posterité ne se démentit point pendant long-tems entre les femmes, les hommes même de cette lignée furent favorisés de ces précieux dons du Ciel; plusieurs d'entreux eurent l'art de Féerie; de-là tant de sages Enchanteurs, tant de protecteurs du mérite opprimé; de-là les onze Sibilles prirent naissance, qui, avec la sage Ogilire composerent le nombre de douze, qui n'avoit jamais été passé. Quelle gloire d'avoir orné la terre de ces femmes merveilleuses, dont la pénétration a découvert les replis les plus cachés du sombre avenir! La pureté de leur vie, leur indépendance, leur autorité, & surtout leur chasteté précieu-

cieuſe, vantée par tous les peuples, tout enfin a conſervé leur réputation ſans tache juſqu'à nous. Il eſt vrai qu'Ogilire avoit donné une forte atteinte à cette derniere vertu; mais que ne pardonne-t'on pas à un violent amour, cauſé par le maître des Dieux? Elle repara bientôt cette faute par l'âpreté de ſes mortifications, & cette fameuſe Sibille n'a jamais été connuë qu'aujourd'hui pour la Divine Ogilire.

On ne pouvoit s'empêcher de faire cette digreſſion, pour accorder à la réputation de ces femmes extraordinaires, ce qu'on lui doit legitimement. Leurs parentes les bonnes Fées n'exercerent pas toutes de ſi auſteres vertus; mais elles brillerent long-tems au milieu des ténébres des ſiecles les plus groſſiers; en elles ſeules réſidoit le ſavoir, le reſte du monde languiſſoit dans une profonde ignorance. Pluſieurs de ces dignes filles de Jupiter, ne voulurent que le pouvoir d'operer le bien, & refuſerent le don de faire le mal.

Cependant elles vivoient enſemble dans une aſſez parfaite union,

les plus mauvaises se cachoient des autres pour exercer leurs cruautés ; & comme elles avoient souvent de grands secrets à se communiquer, elles résolurent d'élever un édifice superbe pour y tenir leur conseil à de certains jours marqués, où elles se rendoient des quatre parties du monde, permettant d'y habiter à celles qui le jugeroient à propos; ce lieu si beau & si singulier mérite bien qu'on en fasse la description.

Le Conseil des Fées étoit une Place bâtie au milieu d'une vaste plaine, une grande riviere qui couloit sur de la nacre de perles lui servoit de fossés, ses bords étoient ombragés d'arbres fruitiers de toutes especes, toujours chargés de fruits exquis, & dont les voyageurs pouvoient cüeillir en toute assurance, parce qu'il en reparoissoit toujours davantage à mésure qu'on en détachoit.

On pouvoit passer la Riviere sur differens Ponts, qui conduisoient aux portes par lesquelles on entroit dans la Place. Ces Ponts étoient bâtis de bois incorruptible, & d'une odeur dé-

delicieuſe, qui ſe faiſoit ſentir dix lieuës à la ronde, des figures d'or de rapport en ornoient les arches & les parapets, je ne ſai combien de petits Vaiſſeaux petits & dorés étoient toujours prêts à mettre à la voile, quand il plaiſoit aux Fées de s'aller promener ſur l'eau; les portes étoient d'émeraudes & leurs ferrures d'or.

Chacune d'elles étoit gardée par quatre animaux qui laiſſoient paſſer les mortels dont les intentions n'avoient rien de criminel; mais s'il ſe preſentoit quelque temeraire, dont les vûës puſſent nuire aux Fées, quatre Elephans qui faiſoient la garde d'une des portes, les enlevoient avec leurs trompes pardeſſus l'édifice, & les faiſoient trouver juſtes ſur la corne d'une des Licornes qui étoient à une autre porte. Celle-ci avec une adreſſe inconcevable les faiſoit ſauter avec la même legereté pour les livrer à des Sangliers gardes de la troiſiéme porte, qui leur enfonçoient leurs défenſes dans la main d'une maniere à en demeurer marqués toute leur vie. Alors l'excès de la douleur les forçoit à fuïr d'un lieu ſi dan-

gereux ; mais voulant éviter le chemin qu'ils avoient pris d'abord, ils paſſoient au bout du Pont, que quatre Lions traverſoient auſſi-tôt avec impetuoſité, pour aller imprimer leurs ongles formidables ſur le front des malheureux criminels ; ainſi ſans faire mourir ces audacieux, on les mettoit en état de ſe ſouvenir éternellement de leur entrepriſe infortunée.

Cette vengeance étoit ſi terrible que peu s'expoſerent à en être l'exemple. Pour les honnêtes gens nous avons déja dit qu'ils y avoient les entrées, & que ces furieux animaux ne s'y méprenoient point.

Lorsqu'on étoit entré dans la Place, l'œil deja ſurpris de tant de beautés, ne pouvoit qu'à peine ſupporter l'éclat & la majeſté de cette Place incomparable. Chacune de ſes faces étoit compoſée de cent Pavillons, tous bâtis d'or émaillé de verd ; les croiſées ouvertes juſqu'au parquet, étoient de criſtal, plus transparant que du verre, & qui ne ſe caſſoit jamais. Le ſecret s'en eſt abſolument perdu, depuis qu'un cruel Empereur fit mourir l'ex-

l'excellent artiſan qui l'vaoit renouvellé ſous ſon Regne.

Les Baluſtres de ſes fenêtres étoient alternativement de Turquoiſe, de Rubis, d'Emeraudes, d'Ametiſtes, de Topaſes & de Saphirs travaillés à jour avec grand art ; les Pavillons étoient couverts d'or brunis & couronnés par des figures de Cornaline blanche qui repreſentoient les plus belles Fées de l'antiquité. Pour les arcades, ſous leſquelles on ſe promenoit à couvert, elles étoient ſoutenuës par de grandes colonnes d'or enrichies de diamans brillans. On voyoit dans des bas-reliefs au-deſſus des cintres, les plus mémorables actions des Héros juſqu'à ce ſiecle-ci ; le terrain ſur quoi on marchoit étoit un ouvrage de rapport qui ne repréſentoit que des fleurs ; mais quelles fleurs ! les yeux s'y trompoient ſouvent, & on ſe baiſſoit pour en cüeillir comme dans un parterre.

En ſortant des arcades, on trouvoit un eſpace qui les ſeparoit d'une baluſtrade, derriere laquelle étoit le Jardin ; cet eſpace étoit pavé d'un compartiment d'avanture

zine & de lapis ; la grille étoit excellemment travaillée avec de la porcelaine de diverſes couleurs, & des cordons de fleurs infléttiſſables, ſi on peut parler ainſi. Mille vaſes de porcelaines remplis de ces mêmes fleurs, ornoient le haut de cette galante grille ; rien de ſi brillant, rien de ſi frais ne parut jamais aux yeux, on croyoit être dans le Palais de Flore.

Cette grille n'avoit point de portes, ce qu'elle enfermoit pouvoit s'appeller le Sanctuaire des Fées, c'étoit un Jardin délicieux où elles ſe divertiſſoient enſemble, on les voyoit imparfaitement à travers la baluſtrade ; ſes jours étoient fort étroits, & le pouvoir des habitantes de ce charmant ſéjour ôtoit même aux yeux leur pénetration naturelle ; on voyoit aſſez de leurs beautés & de leurs plaiſirs pour deſirer d'y entrer ; mais c'étoit avec une eſpece de voile qui cachoit en partie les myſteres où elles n'ont jamais initié perſonne.

Là, après avoir décidé la durée des Empires, de ſa felicité ou de l'infortune des mortels ; les plus bel-

belles & les plus jeunes se divertissoient entr'elles, tandis que les vieilles s'alloient repoſer dans leurs riches Appartemens; elles s'étoient toutes reſervé la faculté de voir ceux dont les yeux curieux vouloient perçer la legere obſcurité de la grille, & leurs cœurs n'étant pas inſenſibles, elles avoient ſouvent trouvé des objets dignes de leurs affections.

Au-deſſus de ce Jardin qui renfermoit tant de merveilles, le Ciel, par un prodige étonnant, paroiſſoit toujours couleur de feu, jamais les ardeurs du Soleil ne s'y faiſoient ſentir, mais jamais auſſi la ſombre nuit n'y avoit déployé ſes voiles; les étoiles plus brillantes que par tout ailleurs, dans ce bel eſpace, jettoient un éclat plus doux que celui du grand jour, & bien plus lumineux que quatre mille bougies: c'étoit une clarté qui rendoit belle; quelques-unes des Fées avoient beſoin de ce ſecours, il y en avoit d'autres à qui il étoit inutile; ce Ciel couleur de feu n'étoit jamais obſcurci par des nuages, l'air y étoit pur, & la pluye qui rafraîchiſſoit quelquefois les dehors du Jardin ne s'y faiſoit jamais ſentir.

Jupiter fut appellé à la conſecration de ce lieu le plus beau du monde, ſes filles celebrerent des Jeux à ſa gloire dont il fut content, & l'odeur de leurs Sacrifices ſe faiſoit ſouvent ſentir juſqu'au plus haut de l'Olympe; pluſieurs ſiecles s'écoulerent, pendant leſquels s'il y avoit du déreglement dans la conduite d'un grand nombre de Fées, l'ordre regnoit toutefois dans leur Conſeil, & parmi elles; mais l'Amour, ce tyran des ames, accompagné de la funeſte Jalouſie, inſpira des fureurs terribles à ces femmes toutes puiſſantes. On ſait que l'Amour agit differemment, ſelon les divers temperamens qu'il trouve; une perſonne vertueuſe pleure ſes disgraces, ce qu'elle peut faire de pire, c'eſt de ſe conſoler, & d'éprouver ſi une paſſion nouvelle lui ſera plus heureuſe, & ce pis-là n'offenſe perſonne; mais une ame qui a en elle les ſemences de la cruauté, s'irrite; un nouvel Amant ne lui eſt qu'un crime de plus, ſans exclure les autres, & la puiſſance ſe joignant aux emportemens de l'Amour jaloux, il n'eſt point d'erreurs où on ne ſoit ca-

capable de ſe porter.

Pluſieurs Fées s'étant trouvées dans ces ſituationes, exercerent de ſi horribles cruautés, leurs forfaits, leurs meurtres, leurs preſcriptions, ſuite de leurs funeſtes égaremens, étonnerent à tel point le tremblant Univers qui vivoit ſous leurs loix, que celles d'entr'elles dont la vertu n'avoit pû s'ébranler par de ſi funeſtes exemples, conclurent qu'il n'y avoit d'autre moyen de trancher le cours de tant d'horreurs, qu'en détruiſant leur Conſeil, qui leur ſervoit d'azile; & où elles venoient joüir avec impunité des fruits de leur pernicieuſe conduite. Le Maître des Dieux fut ſupplié de le foudroyer par le coup de ſon épouventable Tonnerre; il eut de la peine à ſe réſoudre de détruire le plus ſuperbe de tous les édifices, où rien n'avoit pû pendant tant de ſiecles troubler l'armonie de la concorde de ſes filles; mais il lui fut repreſenté que tout étoit perdu, s'il differoit cette execution; le Conſeil fut foudroyé ſans miſericorde, & la foudre s'y joüa avec tant de fureur, que les plus curieux de l'antiquité n'en ont

jamais pû trouver la moindre trace, & qu'on ignore même en quelle partie du monde il fut élevé.

Les causes d'une si grande perte furent reléguées dans des antres obscurs, & leur pouvoir si limité, qu'il ne pouvoit s'étendre que sur quelques vils animaux, qu'elles s'amusèrent à persecuter, faute de plus belles victimes.

Telle fut la fin du Conseil des Fées, & de celles de ces femmes orgüeilleuses, dont on n'avoit que trop senti la fatale puissance. Pour les autres Fées, dont la vertu ne démentoit point leur origine, elles vécurent paisiblement dans des demeures agréables ou magnifiques, avec des époux aimables, ou du moins aimés: telle fut la savante & fameuse Melusine, l'une des plus connuës. Elle possedoit la beauté, les graces, l'esprit de l'aimable Ogilire. Jusqu'ici, on savoit simplement qu'elle avoit donné commencement à une Maison illustre, mais on avoit ignoré son origine; au moins ce qu'on en contoit étoit fort incertain, ou fort fabuleux.

Voilà comme à la fin tout se dé-

ve-

veloppe, & voilà ce qui n'a pû être connu que par une révelation dans toutes les formes. Meluſine eut des richeſſes proportionnées à ſa naiſſance, & douze fils, tous couronnés ou Souverains; s'ils eurent chacun un défaut naturel, ce fut pour expier la dureté d'une de leurs ayeulles, qui conſacra les moins belles de ſes filles au ſervice des Dieux, ſans conſulter leur volonté: c'eſt ainſi que tout a une cauſe myſterieuſe, & que les enfans portent ſouvent l'iniquité de leurs peres.

Il y avoit encore en ce tems-là des Fées dans le monde, quelques-unes de leurs actions ont paſſé juſqu'à nous, elles étoient en vénération, & on apprenoit de bonne heure à les craindre & à les reſpecter; mais enfin leur race finit en piramide, ainſi que la plûpart des maiſons: leur pouvoir diminua, leur réputation ſe détruiſit, les eſprits ſe ſubtiliſerent, rien n'eſt ſtable ſous le Soleil, la tradition ſe preſenta aux yeux comme une perſpective éloignée que l'on ſoupçonna d'illuſion, on n'eut plus pour les Fées ni crainte, ni admiration,

tion, leurs noms même qui avoient fait trembler les Têtes couronnées, ne furent plus prononcés que par la bouche des enfans, à qui leurs Gouvernantes en racontoient les faits fort imparfaitement ; dès qu'on avoit franchi le court espace qui mene de l'enfance à la jeunesse, on se mocquoit de la foi qu'on y avoit ajoûtée, & les premiers contes qui ont paru sous le titre des Contes des Fées étoient même narrés avec cette puerilité, seul langage d'un âge si tendre ; mais de belles mains n'ont pû dédaigner de travailler sur la même matiere, & ont tiré noblement de l'oubli, ces femmes dignes d'une éternelle memoire, dont elles ont rendu les avantures si agréables & même si interessantes, qu'on leur doit la profonde meditation de notre rêverie, qui sans elles seroit encore enveloppée dans les tenebres de l'ignorance.

Quand Dantigny eut achevé de lire : Parbleu, nous voilà bien savans, dit la Manseliere, en fronçant le sourcil, & votre rêveuse a bien operé de nous faire gravement un Conte de Fée, sous un titre qui

donne

donne d'abord de la curioſité qu'elle ſatisfait enſuite ſi mal ! Quoi, reprit la Comteſſe? vous n'êtes pas bien aiſe de ſavoir que cette premiere Sibille dont on veut que nous reſpections la memoire, n'a merité ſa réputation que par une galanterie. Cela ſeroit bon, repliqua Madame de la Fuye, avec un ſérieux triſte, s'il y avoit un ombre de verité dans toute cette origine; mais il ſe trouve non ſeulement que ce n'eſt qu'une Fable, c'eſt encore..... Une Fable, Madame, interrompit le Chevalier, vous lui faites bien de l'honneur, c'eſt un mauvais conte qui ne vaut pas Peau-d'Aſne, ou Saudrouſete. Mais eſt-il poſſible, dit le Marquis, que vous ne démêliez pas le deſſein de l'Auteur, & que vous puiſſiez le blâmer d'avoir cherché un commencement badin, ſans ſortir du merveilleux, à des badineries qui ont amuſé toute la France depuis trois ans? Il eſt vrai que les Sibilles fourniſſoient des choſes plus ſérieuſes, mais on ſe trouve en train de conter. Les Sibilles viennent dans l'eſprit, leur antiquité rend ce qui les regarde fort obſcur, on aime

me, autant les faire entrer dans le tissu de l'avanture.

Le Chevalier répondit les choses du monde les plus déraisonnables, à force d'être censées : car quand il est question de badiner, les moralités de cette espece sont fort déplacées, mais tel est la Manseliere, quand une fois son humeur se dérange, & qu'il se monte sur le ton contredisant, il mêle du sérieux à la plaisanterie, & de la raillerie à la morale. Madame de la Fuye soûtint la même opinion avec autant d'opiniâtreté que lui, & leurs amis accoûtumés à s'en réjoüir, tirerent ce soir-là tout ce qu'ils purent de deux caracteres si singuliers.

Après s'être bien divertis de leurs opinions : minuit étant sonné aux pendulles, on alla se mettre à table, le Souper se trouva merveilleux, la conversation y fut vive, l'Amour y mêla ses douceurs, & l'on ne le finit que parce qu'on entendit des Violons dans le Jardin; on dansa jusqu'à cinq ou six heures du matin, & ce fut à la premiere clarté de la belle Aurore que commença le Bal, parce que les nuits

étoient

étoient fort courtes & que le repas avoit duré long-tems. Mademoiselle de Boiſlegat parut ſi éclatante, à une heure où les Dames ſont quelquefois éteintes par les fatigues de la veille, que tout d'une voix on lui dit qu'elle faiſoit contre le Soleil : il eſt vrai que la Comteſſe eut ſa part aux loüanges, & elle les meritoit bien, car ſans avoir une beauté parfaite, elle a mille charmes qui la rendent une des plus jolies perſonnes qu'on puiſſe voir.

Le Chevalier après s'être joint aux autres pour dire ce qu'il penſoit ſur le teint de ces deux Dames, voulut ſe rapprocher de Madame de la Fuye, mais le recevant aſſez mal, elle dit en s'adreſſant à la Compagnie, que rien ne lui paroiſſoit ſi fade que les loüanges, & que ſi elle en étoit crûë on en banniroit abſolument l'uſage : Car, ajoûta-t-elle, outre qu'elles ſont preſque toujours fauſſes, ou du moins outrées, n'eſt-il pas plaiſant, par exemple de loüer des femmes de ce qu'elles ont une bonne ſanté, puiſque la plus belle perſonne du monde, ſi elle n'eſt pas ſaine, pourra fort bien avoir mauvais viſage

ſur

sur les quatre heures du matin.

Il n'y eut personne qui n'eût envie de rire à ce discours, mais on respecta trop la jalousie, qui l'avoit causée, pour éclater dans un moment où la plaisanterie n'auroit pas été de saison. Chacun se regardoit donc, & gardoit le silence, quand la Manseliere choqué de l'air dont l'avoit reçu Madame de la Fuye, lui dit: Eh! parbleu, Madame, l'air de santé n'est-il pas une partie essentielle à la beauté, & croyez-vous que les yeux se contentent d'une excuse aussi triste que celle d'une poitrine délicate, ou d'un estomac en désordre? ce fut là où il fallut se mordre les lévres pour conserver le sérieux, Madame de la Fuye a une mauvaise poitrine, & souvent un si mauvais visage, que ses attraits en souffrent beaucoup. Cette apostrophe étoit trop vraye pour n'être pas plaisante, mais en même tems elle étoit cruelle pour une personne, dans la situation où se trouvoit Madame de la Fuye, aussi en rougit-elle de dépit; & ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est qu'elle s'étoit attiré ce chagrin par une apparence d'envie qui lui étoit

fort

fort nouvelle, car jamais perſonne de ſon ſexe n'avoit eu plus de plaiſir qu'elle, à trouver ſes amis en beauté.

Mademoiſelle de Boiſlegat qui avoit cauſé le mal, crut être obligée à le reparer; elle dit au Chevalier qu'en effet il n'y avoit rien de ſi ridicule, que de ſavoir gré à une femme d'être ſaine, qu'une legere langueur ſur le viſage d'une perſonne aimable, étoit mille fois plus touchante que trop de vivacité: mais, ajoûta-t-elle, vous êtes ſi accoûtumé à prendre le mauvais parti, qu'on ne doit gueres faire d'attention à vos déciſions.

Ces paroles dont l'intention étoit ſi prudente, n'eurent pas le ſuccès qu'on en attendoit; Madame de la Fuye prit aigrement le parti de la Manſeliere, & ce fut encore une ſcene fort divertiſſante, qui apparemment reconcilia les deux Amans broüillés, au moins les vit-on en fort bonne intelligence le lendemain.

Pour ce jour-là on ſe ſépara fort tard, & chacun alla prendre du repos pour être en état de ſe fatiguer d'autres fois. La belle Mademoiſelle de

de Boiſlegat dont le Mariage alloit ſe conclure avec le Marquis, parut animée d'une joye modeſte, quand elle arriva chez la Marquiſe ſur les ſix heures du ſoir; elle y trouva Madame de la Fuye, qui revenuë de la bizarrerie de la veille, lui fit mille amitiés; la Comteſſe y arriva bientôt après, Tadilly ne tarda pas à s'y rendre, & Dantigny augmenta l'agrément de cette Compagnie. Il eſt vrai que Madame de la Fuye dit en riant, que ſi on lui promettoit de ne ſe pas mocquer d'elle, elle iroit joüer une heure ou deux au Lanſquenet. Vous vous y prenez de trop bonne grace, dit la Marquiſe, pour qu'on vous l'accorde ſans chagrin, car il faut convenir que vous êtes charmante quand il vous plaît. O mon Dieu! reprit Madame de la Fuye, j'entends toute la force de cette loüange; mais je vous promets de me corriger, ſi je puis; en diſant cela, elle ſortit, & le Comte de Valbene remplit bien-tôt ſa place. Toute cette belle troupe alla au cours, les Dames dans un caroſſe, & les hommes dans un autre: après y avoir fait quelques tours, elles allèrent aux Thuilleries.

Il

Il étoit fort tard, cette quantité de monde qui les remplit d'ordinaire étoit un peu diſſipée, ces Dames tournerent à gauche par l'allée qui regne au bas de la terre du côté de la Riviére, elles appercurent un homme devant elles, qui leur parut le Chevalier de la Manſeliere ; il marchoit à grands pas, il frappoit du pied de tems en tems contre la terre, & ſes bras s'ouvroient quelquefois avec une action déſeſperée. Voilà ſans doute le Chevalier, dit la Comteſſe, qui a fait quelque voyage au Lanſquenet, joignons-le, pour l'empêcher de ſe pendre. Ah ! dit Mademoiſelle de Boiſlegat, fuyons-le au contraire, ſa rage s'étendra peut-être juſqu'à nous. Bon, reprit Madame Dargenſac, comme ſi vous ne ſaviez pas que les pertes l'adouciſſent, & qu'il ne veut du mal qu'à lui, quand ſa fureur pour le jeu lui a fait faire de grandes ſotiſes.

En parlant ainſi elles avançoient toujours ; & elles joignirent enfin le Chevalier ; il étoit ſi diſtrait, qu'il ne les reconnut que quand Madame de Miralde le prenant par le bras, lui de-

demanda s'il étoit dans quelque ſonge funeſte. Helas! Madame, lui dit-il en la ſaluant, que je ſerois heureux ſi je ſongeois, mais il n'eſt que trop réel; que je ſuis un fol, un emporté, un diſſipateur, un . . . . . Arrêtez, dit Madame Dargenſac, contez-nous vos infortunes, nous verrons ſi vous êtes en droit de vous chanter poüille: alors il leur apprit qu'il avoit été joüer, qu'il avoit commencé par gagner quatre cens piſtoles, qu'il les avoit enſuite reperduës, & deux cens de ſon argent. C'étoit une ſotiſe aſſez complette, continua-t-il, mais je me ſuis aviſé d'en emprunter encore trois cens à *Madame* de la Fuye, que j'ai perduës comme les autres; jugez ſi on n'en lie pas qui ſont plus ſages que moi. C'eſt dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du ſort, reprit la Comteſſe, deux ou trois belles mains vous ſortiront d'affaire. Comme elle parloit encore, Valbene, le Marquis, & Dantigny les joignirent, & l'horrible chagrin où étoit le Chevalier, lui fit quitter la Compagnie, pour s'aller enfoncer dans les allées les plus obſcures.

Mon

Mon Dieu, dit Mademoiselle de Boisflegat, ne l'abandonnons point, il va peut-être donner dans le tragique, pour se punir de son extravagance. Je vais le suivre, reprit Dantigny, je vous en rendrai bon compte, il le suivit en effet jusqu'à une allée de traverse fort obscure, où mesurant son pas, il étoit à portée de voir tout ce qu'il feroit, le silence étoit profond en cet endroit, mais on entendit bien-tôt une femme qui dit à demi bas: Chevalier, est-ce vous? Oüi, reprit-il, Madame, je suis ravi de vous rencontrer ici, je viens pour vous demander mille pardons. Eh! de quoi pardon, replique cette femme, n'en ai-je pas cent fois fait autant. A ces mots Dantigny reconnut Madame de la Fuye, & après avoir vû le Chevalier s'asseoir auprès d'elle, il courut avertir les autres Dames de cette avanture. La Comtesse résolut d'aller bien finement les écouter, elle mena le Comte & Dantigny avec elle; & s'étant glissée derriere une palissade, elle s'assit sur l'herbe & prêta l'oreille attentivement.

Quoi! Madame, disoit le Manse-

liere, vous êtes assez indulgente pour ne pas me bannir d'auprès de vous, après un trait comme celui d'aujourd'hui? Loin de vous bannir, reprit Madame de la Fuye, je prétens m'unir avec vous pour jamais, il faut chercher de la conformité d'humeurs dans les mariages, nous aimons l'un & l'autre le jeu, nous nous passerons volontiers des petites folies où cette passion mene, après tout il n'y a de ressource que pour ceux qui hazardent. Voyez, ajoûta-t-elle, quelles fortunes le jeu a fait faire quelquefois, il est vrai qu'elles ont des retours, mais il faut se limiter, & quand nous serons parvenus à ce haut point de richesses, que l'on ne doit ni à ses peres ni à ses services, qui donnent des plaisirs si vifs, & si peu de peine à acquerir, nous ne joüerons plus, que parce que dans le monde on ne peut se passer de joüer.

Ce discours fait si gravement, sur une chose aussi frivolle que la fortune qui vient des cartes, réjoüit infiniment ceux qui écoutoient; ils entendirent la réponse de la Manseliere, qui avec beaucoup d'esprit, fit des raisonnemens aussi beaux, mêlés

de

de remercimens, sur les bontés de Madame de la Fuye. Une de ses parentes étoit témoin de tout ceci, & les paroles se donnerent de s'épouser huit jours après.

Quand il n'y eut plus rien à apprendre, la Comtesse se faisant escorter de ses deux hommes, se mit en chemin de rejoindre leur troupe: ce fut dans la grande allée où ils se trouverent, & où ils badinerent longtems sur le mariage du Chevalier, & de Madame de la Fuye, dont les motifs leur paroissoient merveilleux. Comme ils se préparoient à sortir, un homme s'approcha du Marquis & de Tadilly, & lui mettant une lettre dans la main, il la lui serra sans lui rien dire.

Mademoiselle de Boislegat s'apperçut de ceci, elle demanda au Marquis ce que cet homme lui vouloit, il répondit qu'il ne lui vouloit rien, & mit en même tems la lettre dans sa poche; le mystere est toujours mal interpreté; les Dames ne le souffrent pas impunément, & ces deux Amans devant dans peu se marier, il parut insupportable à Mademoiselle de Boislegat, que le Marquis

pût lui cacher quelque chose.

Il n'avoit cependant pas grand tort; quelques jours auparavant un homme d'un nom fort connu, lui avoit fait un incident au jeu, dont Tadilly s'étant impatienté, lui avoit dit des choses assez fortes; des amis communs s'étoient entremis d'appaiser ce désordre dans sa source, il avoit fait fort peu de bruit, Mademoiselle de Boisfegat l'ignoroit, il n'étoit pas impossible que ce fût quelques paroles de la part de cet homme, & cela supposé, Tadilly fut fort prudent de garder un silence qui devint très-suspect à sa belle Maîtresse.

Il lui donna la main pour la mettre en carosse, il lui demanda si elle seroit le lendemain chez la Marquise, mais elle lui dit fierement, qu'il lui importoit peu de satisfaire sa curiosité, puisqu'il avoit si peu d'égards pour la sienne. Le Marquis eut aisément calmer ce petit chagrin, & la quitta pour aller voir chez lui ce que contenoit la lettre qu'il avoit reçû: voici ce qu'il y trouva.

DEs gens qui s'interessent a votre repos, & qui savent l'engagement que vous êtes prêt de prendre, se croyent obligés de vous avertir, que la personne que vous choisissez, & qui a veritablement de l'esprit & de la beauté, n'a pas une vertu si épurée, qu'il n'y ait deux hommes dans le monde, prêts à declarer à qui vous voudrez, que vous n'êtes pas le premier à qui elle a fait part de son cœur; que si votre délicatesse ne s'étend pas jusques sur le passé, on pourra vous prouver qu'à l'heure qu'il est, même sur le point de vous jurer une fidelité éternelle, elle promet à un autre de ne faire ce serment que pour le violer; l'apparence de sa vertu vous dupe, il n'est question que d'être habille & aimée pour imposer facilement, & l'établissement que vous lui allez donner est assez considerable pour la forcer à se contraindre un peu de tems: on n'avance rien qu'on ne puisse soûtenir, trouvez-vous seulement demain aux Thuilleries à dix heures du matin.

On reçoit si souvent de ces lettres

anonimes, & elles ſont d'ordinaire ſi ſuſpectes, que le Marquis après l'avoir lûë ſans beaucoup d'émotion, la jetta négligemment ſur un bureau, perſuadé qu'elle ne valloit pas la peine d'une plus longue attention: dans ce moment-là un homme qu'il croyoit de ſes amis, entra dans ſa chambre. Après quelques diſcours indifferens: Vous allez donc vous marier, lui dit cet homme en ſoûriant, votre bon ſens & votre raiſon ne peuvent vous garantir des ſuites d'une paſſion violente, ce n'étoit plus un myſtere que le mariage de Ladilly. Il repartit qu'en épouſant Mademoiſelle de Boiſlegat, il ne croyoit pas avoir beſoin de la perte de ſa raiſon, & que c'étoit un parti ſi ſortable, qu'il eſperoit l'approbation de tous les honnêtes gens; cet ami lui repliqua de ces diſcours vagues, & équivoques dont le ſens eſt empoiſonné; le Marquis y répondit en homme qui ne s'épouvantoit pas; mais quand il fut ſeul, il s'abandonna aux réflexions, & prenant cette fatale lettre, il la relut pour ſon malheur; chaque parole lui porta des traits envenimés dans le cœur, l'eſti-

me

me que toute la conduite de Mademoiſelle de Boiſlegat lui avoit inſpirée venoit au ſecours, mais la jalouſie reprenoit bien-tôt le deſſus. Quoi! s'écrioit-il, cette fille ſi ſage, ſi modeſte, que j'aime ſi paſſionnément, & avec un reſpect ſi profond, ſeroit capable. . . . . Non, non, cela n'eſt pas poſſible, ajoûtoit-il, les yeux d'un Amant ne ſont pas aiſés à tromper; après cela ſa memoire lui fourniſſoit des exemples qui le jettoient dans d'horribles tranſports: toute la nuit ſe paſſa ainſi, ſans pouvoir déterminer s'il iroit aux Thuilleries, ou s'il ſe livreroit à une pleine confiance.

D'autre part, Mademoiſelle de Boiſlegat, en arrivant chez elle, trouva auſſi une lettre conçûë en ces termes.

ON plaint le ſort d'une belle perſonne comme vous, qui trop ſenſible aux agrémens d'un perfide, vaut ſe livrer ſon cœur & ſa main; ſongez y plus d'une fois, avant de vous mettre en état de vous en repentir inutilement, il proteſte tous les jours à une femme aimable, qu'il

ne vous épouse, que pense que votre bien accommode ses affaires, & que bien-tôt libre de la contrainte qu'il eſt obligé de ſe faire auprès de vous, il paſſera ſa vie aux pieds de celle qu'il vous préfere.

Peut-être que Mademoiſelle de Boiſlegat auroit negligé ces avis, ſi l'avanture des Thuilleries ne lui avoit mis l'eſprit dans une ſituation ſoupçonneuſe; elle paſſa la plus terrible nuit qu'elle eût paſſée de ſa vie. Prête à s'unir pour jamais à un homme qu'elle aimoit avec ardeur, il lui paroiſſoit cruel de pouvoir douter de ſa ſincerité. Juſques-là tous ſes troubles s'étoient démêlés dans ſon ame; mais elle ſe ſentit preſſée de tant de mouvemens differens, qu'elle alla de très-bonne heure chez Madame Dargenſac, pour lui declarer ſes plus ſecrettes penſées. Elle avoit cependant une modeſtie qui penſa l'empêcher de parler; & ſi la Marquiſe ne lui en avoit fourni l'occaſion, peut-être auroit-elle remporté ſon ſecret.

Vous voilà bien negligée & bien triſte, lui dit ſon amie pour une perſonne

sonne qui va se marier. Cela n'est pas encore fait, reprit Mademoiselle de Boisiegat; ces sortes d'engagemens ne doivent pas s'entreprendre legerement. En êtes-vous encore là, dit la Marquise, n'êtes-vous pas sûre de l'amour & de la fidelité du Marquis? Ces mots toucherent si sensiblement cette tendre Amante, qu'elle ne put arrêter ses larmes. Que vois-je, reprit Madame Dargensac, vous pleurez? Me serois-je trompée, quand j'ai crû que Tadilly avoit touché votre inclination? Non, Madame, reprit enfin Mademoiselle de Boisiegat, en l'embrassant: Non, vous ne vous êtes pas trompée; mais l'ingrat est bien indigne des sentimens que j'ai pour lui.

Alors elle lui montra la Lettre, lui conta l'histoire de la Dame, & celle de l'homme des Thuilleries. Mais, dit la Marquise, dans ce que vous me contez de cette femme, je trouve le procedé du Marquis si bon & si tendre pour vous, que je ne comprens pas bien par quel retour il auroit pris du goût pour elle. Helas! Madame, reprit Mademoiselle

de Boiſlegat, je l'ai penſé comme vous ; mais il y a tant de reſſorts qui font mouvoir les hommes, la perfidie leur eſt ſi naturelle, il y a ſi peu de fond à faire ſur leur fidelité, qu'il ſuffit qu'on doive être leur femme, pour ne plus leur inſpirer que de l'indifference.

Comme elle en étoit là, le Marquis & le Comte entrerent ; Mademoiſelle de Boiſlegat voulant cacher ſa foibleſſe, remit la ſerenité dans ſes yeux qui venoient de verſer tant de pleurs ; & le Marquis qui étoit outré de deſeſpoir, détourna les ſiens pour ne point s'attendrir à la vûë de tant de beautés. Cette *conduite* convainquit Mademoiſelle de Boiſlegat des torts dont elle auroit voulu le voir juſtifier ; elle ſortit preſque auſſi-tôt qu'il fut entré, & Madame Dargenſac qui étoit bien aiſe de parler au Marquis, ne fit pas d'inſtance pour l'arrêter.

Comme le Comte n'étoit pas un témoin ſuſpect, elle ne perdit point de tems à demander à Tadilly l'éclairciſſement de l'air dont il avoit regardé Mademoiſelle de Boiſlegat, & il ne ſe fit pas prier pour le lui dire ;

re ; ſon dépit étoit au dernier degré, il s'étoit rendu aux Thuilleries, il y avoit trouvé une femme inconnuë qui l'avoit abordé, & qui lui avoit fait un tiſſu d'hiſtoire où la gloire de Mademoiſelle de Boiſlegat n'avoit pas été épargnée ; on avoit circonſtancié les incidens avec eſprit & vraiſemblance, & on lui imputoit actuellement une intrigue avec ce même homme qui étoit allé voir Tadilly la veille.

Après que la Marquiſe eut écouté ſans interrompre, tout ce qu'il plut au Marquis de débiter, elle commença par demander des preuves de tout ce qu'on avoit avancé. Des preuves, Madame, reprit le Marquis, en faut-il davantage que celle de mon infortune, & de la legereté des femmes ? N'ai-je pas ſû que l'homme dont je vous parle a été amoureux de Mademoiſelle de Boiſlegat ; & me faut-il d'autre conviction de ſon honneur, que l'air de plaiſanterie qu'il jetta hier dans la converſation qu'il eut avec moi ? Cela ne conclut rien, reprit Madame Dargenſac ; ſi cet homme a été mal reçu de Mademoiſelle de Boiſle-

gat, il a peut-être imaginé ce moyen de s'en venger, & pour peu qu'il ſoit ami de la Dame avec qui vous avez eu l'avanture de la Boëte à portrait, ils peuvent avoir tiſſu cette fourbe enſemble.

Tadilly qui ne ſavoit pas l'entretien que la Marquiſe venoit d'avoir avec Mademoiſelle de Boiſſegat, fut ſurpris qu'on ſût cette affaire; & après un moment de réflexion, il ſupplia ſon amie de lui dire qui la lui avoit appriſe? Mademoiſelle de Boiſſegat, reprit-elle, auprès de laquelle on ne vous a pas plus épargné qu'on ne l'a ménagée auprès de vous. Là-deſſus elle lui dit le ſens de ſa Lettre, & ne lui cacha point l'affliction, & la colere d'une fille qui ſe croyoit outragée. Ah! dit le Marquis; ſi Mademoiſelle de Boiſſegat eſt innocente comme je ſuis innocent, je n'aurai pas lieu de me plaindre de mon ſort; mais je ne laiſſerai pas d'être criminel envers elle: Que ne ferois-je point pour expier ce crime!

Après cela ces trois amis ſe mirent à peſer toutes les particularités de cette intrigue. Ces deux Lettres dans le même jour, cette viſite du pré-

prétendu ami de Tadilly, l'arrangement des calomnies contre Mademoiselle de Boislegat, dont la réputation n'avoit jamais été ternie avant ce moment, tout parut un nœud formé de la même main. C'étoit avec un plaisir sans égal, que le Marquis sentoit dissiper ses soupçons, la verité se presentoit claire à ses yeux, il voyoit Mademoiselle de Boislegat sage, fidelle, sensible, rien ne lui manquoit plus pour être heureux, que le pardon des injustices qu'il lui avoit faites, le desir de l'obtenir lui faisoit attendre impatiemment sa vûë; mais comment faire, nous avons dit qu'elle n'alloit point chez elle, & venant de sortir de chez Madame Dargensac, il n'esperoit pas qu'elle y revînt.

On conclut cependant qu'elle iroit aux Thuilleries avec Valbene, & que la Marquise envoyeroit proposer à son amie d'aller la prendre pour se promener; qu'elle lui diroit tout ce qui venoit de se passer, & qu'elle l'ameneroit aussi aux Thuilleries. On envoya donc chez Mademoiselle de Boislegat, la Marquise lui manda qu'elle avoit mille choses à lui dire, & qu'elle alloit la prendre dans un

quart d'heure: la réponſe fut telle qu'on le ſouhaitoit. Enſuite les deux amis allerent aux Thuilleries, où peu après les deux Dames parurent.

La Marquiſe avoit ſi bien parlé à Mademoiſelle de Boiſlegat, qu'elle étoit enfin perſuadée de la verité; mais elle étoit reſtée fort en colere contre Tadilly, de l'avoir oſé ſoupçonner. Ce petit ſentiment de gloire s'adoucit un peu à la premiere reverence qu'il lui fit, ſon air étoit ſi ſoumis & ſi amoureux, qu'elle commençoit à lui pardonner un crime que l'amour lui avoit fait commettre, le hazard voulut même que cette femme qu'on croyoit à *bon titre* la cauſe du déſordre, paſſât dans le même inſtant; & le Marquis la ſalua d'une maniere ſi peu civile, que cette circonſtance raſſura beaucoup ſa Maîtreſſe.

Cependant le Marquis cherchoit par tout l'homme qui lui avoit parlé de ſon mariage, pour s'éclaircir avec lui ſur les pernicieux diſcours qu'il lui avoit tenus. Il l'apperçut en effet parmi un gros de gens auprès du baſſin, il le joignit, & le tirant à part: j'ai fait reflexion, lui dit-il, à

ce

ce que vous me dîtes hier, & je voudrois ſavoir d'où vient que vous me parlâtes ironiquement d'une perſonne que je vais épouſer. Cet homme ſurpris du ſang froid fier de Tadilly, voulut encore badiner. Non, non, dit le Marquis, il n'eſt pas queſtion ici de gentilleſſes, je veux ſavoir d'où vient votre temerité, & vous demander ſi vous me croyez d'humeur à la ſouffrir tranquillement? Comme il parloit ainſi, & que l'autre avoit de la peine à répondre, la Marquiſe & Mademoiſelle de Boiſlegat voyant cet homme, qu'elles commençoient à croire un des auteurs de la piece, appellerent le Marquis; mais celui-ci ſerra la main à ſon faux ami en le quittant, & ſe rapprocha avec la même tranquillité que s'il n'eût rien eu à démêler avec perſonne.

Cela n'impoſa point aux Dames, elles prierent Valbene de ne le point quitter; mais Valbene étoit trop brave homme pour empêcher ſon ami de ſe ſatisfaire; il l'accompagna cependant chez ſon Rival, qu'ils ne trouverent point; & lorſqu'ils y furent le lendemain, on leur dit qu'il

étoit

étoit parti pour un voyage de trois mois. Ils jugerent à cette nouvelle, que l'eſperance de rompre l'hymen du Marquis l'avoit joint à la Dame, qui y avoit auſſi un interêt preſſant; qu'ils avoient machiné la ruſe enſemble; mais qu'ayant connu par les paroles de Tadilly, qu'elle ne l'avoit pas perſuadé, il n'avoit pas voulu riſquer un éclairciſſement où il auroit joüé un ſi mauvais perſonnage, & ces conjectures ſe ſont trouvées veritables.

L'adverſaire ayant quitté la partie, le Marquis n'eut plus d'autre ſoin que de conjurer Mademoiſelle de Boiſlegat, de le rendre heureux, & de ne plus l'expoſer à des avantures qui pourroient à la fin détruire toute la felicité de ſa vie. Comme cette belle fille avoit commencé d'ouvrir ſon cœur à Madame Dargenſac, la reconciliation ſe fit chez elle; & après bien des reproches au Marquis, il fut arrêté qu'ils ſe marieroient dans peu de jours.

Valbene & la Comteſſe arriverent fort contens de leur ſort, toutes leurs meſures étoient priſes pour s'épouſer auſſi en peu de tems, & jamais

mais entre tant de gens raisonnables, il ne se conclut tant de mariages volontaires que dans cette troupe, & dont les assortimens fussent plus complets; car jusqu'à celui de la Manseliere, & de Madame de la Fuye, il n'y avoit rien qui ne convînt dans ces six personnes.

Ils vinrent aussi chez la Marquise, qui les mena tous souper au Château des Myrthes. Dantigny & l'Abbé de Chavagne manquoient; mais on donna ordre de leur dire où on étoit allé, en cas qu'ils se presentassent à la porte de Madame Dangeau. L'Abbé ne manque pas d'y aller, & de prendre son chemin où étoit la Compagnie. Sitôt qu'on le vit arriver, on lui demanda où étoit Dantigny? Ma foi, Messames, leur dit-il, je crois qu'il est en quelque rendez-vous. A quelque Souper, dit Mademoiselle de Boislegat: voilà apparemment ce que vous voulez dire? Non, non, reprit l'Abbé en galanterie, s'il vous plaît; & si vous avez agréable que je vous apprenne ce que j'en sai, vous trouverez son avanture assez divertissante. Ah! dit la Comtesse, ne differez pas un moment, ceci doit

être

j'ai trouvé mon éveil. Et quand le devez-vous revoir, repris je? Ce soir, me dit-il. Ah! nous ne laissons pas languir les choses.

Vous savez en effet, Mesdames, que vous avez été quelques jours à ne le pas voir si assiduëment qu'à l'ordinaire. Il ne manqua pas au rendez-vous. Il y avoit à ce Souper là un quatriéme, qui rendit la Fête plus complette. Son bonheur passa son attente; soit manque de discretion, ou de desir de parler de sa Maîtresse, il me fit un détail sincere des marques de bonté de Madame de ..... Mais, me dit-il, ce qui me fâche, c'est que cette femme me parle à l'heure qu'il est de délicatesse, & qu'après m'avoir rendu heureux, elle veut m'apprendre à l'être de bonne grace. Il me semble, ajouta-t'il, qu'il y en auroit eu davantage à me faire ces leçons auparavant; cependant voilà les Lettres Portuguaises qu'elle m'a données à lire, parce, dit-elle, qu'elles donnent des sentimens, & qu'elle veut que je lui en écrive sur ce ton-là.

Je trouvai cette vision tout-à-fait plaisante; & après en avoir lû quelques-

:s-unes, nous tâchâmes de com-
er la premiere que Dantigny écri-
, de divers traits que nous y a-
ns trouvés; nous reſtâmes fort
sfaits de nôtre ouvrage, & cette
ttre partit de chez moi; mais voi-
la réponſe qu'il y reçut.

*E vous ai donné les Lettres Portu-
guaiſes pour les lire, & non pas
ur les copier; vous ne ſauriez m'y
mper, car je les ſai par cœur, il
it que le vôtre vous fourniſſe tous
que vous me manderez à l'avenir,
le mien ceſſera de vous donner des
noignages de ſon ardeur.*

Parbleu, elle eſt folle, dit Dan-
;ny, après avoir lû ſon Billet. Eſt-
écrit qu'on ne puiſſe avoir une
laîtreſſe raiſonnable, qu'en faiſant
mour méthodiquement; & ſuis-je
:ſtiné, parce que je ſuis libertin,
ne trouver que des extravagantes?
: riois de tout mon cœur des ré-
exions de Dantigny, quand Mada-
e de..... l'envoya chercher; je
: l'ai pas vû depuis, & j'ai cru pou-
oir vous apprendre à quoi il en
eſt;

eſt, ſans faire une indiſcretion bien noire.

L'Abbé avoit à peine fini, qu'on vit paroître Dantigny, faiſant une mine ſi plaiſante, que chacun s'empreſſa à lui en demander la cauſe. Ma folle, dit-il, mon emportée, ma délicate hors de ſaiſon, m'a écrit ce matin, que j'étois trop incapable d'une veritable tendreſſe de cœur pour être ſon affaire, & qu'elle me prioit de ne plus aller chez elle. Je vous en parle comme d'une choſe que vous ſavez, ajoûta-t'il; car je me doute bien que l'Abbé de Chavagne ne m'aura pas gardé le ſecret. Ce Billet m'a choqué, *je l'avoüe*, j'ai un peu rôdé autour de chez elle, & j'ai vû la myſterieuſe cauſe de mon congé; le Duc de ..... y eſt entré, je croyois cette affaire rompuë, la friponne m'en avoit aſſurée; cependant il n'étoit qu'abſent, & ce n'a été que pour remedier à l'oiſiveté, qu'elle s'eſt faite une petite intrigue de paſſage avec moi; mais, ma foi, continua-t'il, je ne lui donnerai pas le plaiſir de m'en deſeſperer; & je ſuis ſi pour

amou-

amoureux, que sans un peu d'amour-propre qui me tient, je ne songerois seulement pas à elle.

La façon dont Dantigny traitoit l'amour, renouvella la joïe de la troupe : on lui dit cent folies sur sa courte avanture ; mais les Dames se récrierent fort sur le peu d'égards que la plûpart des femmes ont maintenant pour leur réputation ; & l'on conclut, que si celles qui en usent ainsi ont quelques agrémens dans leur vie, elles les payent cherement, pour peu qu'elles soient capables de retour sur elles-mêmes.

Après cela, on se mit à table, où la conversation s'égaya encore davantage ; le leger chagrin de Dantigny lui faisoit dire les plus réjoüissantes choses qu'il est possible. Le Marquis qui avoit tout lieu d'être content ce soir-là, l'agaça par ce petit couplet, qui est sur un Menuet que tout le monde sait.

Cher Dantigny, c'est pour les cœurs sensibles,
Que les amours réservent leurs plaisirs ;
D'un

D'un autre Dieu j'suis les douceurs paisibles;
Cher Dantigny, c'est pour les cœurs sensibles;
Que les amours reserrent leurs plaisirs.

Vous m'apostrophez, reprit Dantigny; & parce que vous êtes heureux à present, vous oubliez vos infortunes; mais

Mon cher Marquis sur les bords de la Seine,
Je fus un soir témoin de vos transports,
Leger sujet vous causa rude peine.
Mon cher Marquis sur les bords de la Seine,
Je fus un soir témoin de vos transports.

Il est vrai, dit le Marquis, sans hesiter.

Mais en amour aux plus cruelles peines,
On voit souvent succeder les douceurs
Que j'ai souffert aceable de ces chaînes;
Mais en amour aux plus cruelles peines,
On voit souvent succeder les douceurs.

Dantigny répondit encore, & la

ſoirée ſe paſſa très-agréablement en badinages de cette eſpece. Les deux jours qui la ſuivirent furent employés en devoirs, ſurtout de la part du Marquis, & Mademoiſelle de Boiſlegat, dont le bonheur approchoit. Lorſque toutes les meſures furent priſes pour leur hymen, & que les parens de part & d'autre furent d'accord, Tadilly eut la liberté, pour la premiere fois, d'aller chez ſa Maſtreſſe; il la trouva dans ſa chambre avec une Demoiſelle à elle; le rouge monta au viſage de cette belle fille, dès qu'elle le vit entrer. L'image de la raiſon, qui l'autoriſoit à cette viſite, lui cauſa une pudeur adorable; le Marquis en ſentit des redoublemens d'amour, qui lui interdirent pour quelques momens l'uſage de la parole; mais enfin il lui peignit avec des paroles mal arrangées, l'excès du plaiſir qu'il ſentoit, à l'impatience de ſe voir à ce jour fortuné où il aſpiroit depuis plus d'une année. Je ne ſais, reprit-elle en baiſſant les yeux, ſi dans le deſir que j'ai d'être toujours aimée de vous, j'agis bien prudemment de vous mettre en état de ne plus rien

ſouhaiter. Ah! Mademoiſelle, répondit-il, que j'ai peu fait de progrès dans votre cœur, ſi vous êtes encore en état de faire de ſi cruelles réflexions, & de me ſoupçonner d'un ſentiment ſi bizarre, quoi qu'aſſez ordinaire ; avec l'eſprit & les charmes que vous avez, vous pourriez faire l'exception de la regle generale ; mais n'eſt-il point au monde de mariages heureux ? & quand il ſeroit ainſi, ne pourrions-nous pas être aſſez fortunés pour en donner le charmant exemple ?

Peut-être, reprit Mademoiſelle *de* Boiſſegat, devriez-vous me ſavoir gré de mes craintes, la ſource *en eſt* aſſez douce pour nous, j'aime à me voir raſſurer, & il ne tiendra pas à moi que vous ne trouviez notre union auſſi agréable que je l'eſpere. S'il ne faut ajouta-t'elle, qu'une tendreſſe infinie, une eſtime parfaite, & une complaiſance à toute épreuve, pour conſerver votre cœur, vous ne me ferez jamais l'injuſtice de me l'ôter ; mais ſi mes ſoins ne me réuſſiſſent pas, je ne ſurvivrai guères à un pareil malheur.

L'amoureux Tadilly penſa mourir de

de joye à des assurances si flateuses; il en marqua sa reconnoissance par un discours plein de transports, & ce fut avec quelque chagrin qu'il vit arriver la Comtesse de Miralde, qui venoit faire son compliment à Mademoiselle de Boislegat sur une affaire declarée. Nous en aurons bientôt un à vous faire aussi, reprit-elle, & je ne suis pas fâchée d'être suivie de près par une femme de bon sens, qui ne dédaigne pas de passer à de secondes nôces.

Je ne sai si c'est un reproche que vous me faites, reprit la Comtesse; mais à vous parler naturellement, ma famille m'a mariée une fois, & je me marie celle-ci; si vous voulez même, ajouta-t'elle, je ferai plus que de vous suivre, & nous sommes assez amies pour ne faire qu'une fête de ces deux mariages. Ce me sera un grand soulagement, repartit Mademoiselle de Boislegat; si j'avois osé, je vous en aurois fait la proposition. Si cela est ainsi, reprit Madame de Miralde, en voyant arriver Valbene, je vous en donne parole, pourvû que le Comte ne m'en dédise pas. Le Comte l'assura

qu'il n'étoit pas en état de la dédire de rien, & lorsqu'il fut de quoi il s'agissoit, il lui rendit mille graces, d'avancer par là son bonheur de quelques jours.

Pendant que les quatre Amans se donnoient mutuellement des preuves de leur amour, Dantigny étoit chez la Marquise Dargensac, qu'il avoit trouvée seule; elle lui demanda, s'il n'avoit point entendu parler de son Infidelle. Oüi, Madame, reprit-il, cette femme pour toute regle d'Arithmetique, sait qu'un & un font deux, & ne connoît point du tout la soustraction. Il me semble pourtant, répondit la Marquise, qu'elle vous avoit exclu par une Lettre. Il est vrai, repartit-il; mais en voici une autre par laquelle elle me rappelle. A ces mots, il la montra à Madame Dargensac: elle étoit telle.

VOus prenez bien aisément votre congé: Est-ce indifference? Est-ce dépit? Est-ce gloire? De tout cela, je ne crains que l'indifference; il me sera aisé d'appaiser votre dépit, & votre gloire n'aura pas long-tems souffert de ma prétenduë infidelité, puis-

que

que je vous rappelle ſitôt ? Je vous attens ce ſoir à ſouper chez moi avec notre amie.

Eh bien! dit la Marquiſe, qu'avez-vous répondu ? Je vais vous le dire, Madame, reprit Dantigny, la réponſe eſt bréve: Voici mon Billet.

JE ne ſai pas trop quel ſentiment m'a fait ſonner la retraite, dès que vous m'avez donné congé; mais je ſai bien que je ne me rangerai pas ſous vos étendarts, & que je ſuis très indigne de l'honneur que vous me faites, de me vouloir faire ſouper avec vous.

Mais vous êtes un brutal, dit Madame Dargenſac à Dantigny, ou bien vous aimez cette femme à la rage. Pour brutal, reprit Dantigny, cela peut être; mais pour amoureux d'elle, je vous jure que je ne le ſuis point; & ſi vous vouliez me permettre de dire ce que je penſe, vous verriez bien que mes vœux ne tournent pas de ſon côté. Helas! reprit la Marquiſe, je vous le permets de tout mon cœur. Ne

ſavez-vous pas que je compatis à tout ce qui touche mes amis. Premierement, répoddit Dantigny, avec cet air agréable qui lui eſt naturel: Vous m'honorez infiniment par le titre d'ami; mais plus j'ai l'honneur de vous voir, plus je vous entens parler, & plus j'aſpire à quelque choſe de mieux auprès de vous.

La Marquiſe fut d'un étonnement prodigieux à ces paroles: Vous êtes fou, lui dit-elle, & vous oubliez ſans doute, qu'une des raiſons qui me font eſtimer de mes amis, c'eſt que je ſouffre l'amour dans les autres, & que je ne me le permets pas. Ah! Madame, reprit-il, je vous eſtimerois cent fois davantage, ſi vous renonciez à une partie de cette eſtime en ma faveur; & après tout, ajouta-t'il, qu'en pourroit-il arriver? Je ſuis tous les jours chez vous, je n'y ſerois preſque pas davantage; mais je m'y trouverois bien mieux; & ſi par la ſuite vous étiez contente de mon amour, & de ma ſageſſe, qui pourroit m'empêcher d'être parfaitement heureux, puiſque vous êtes maîtreſſe de vous-même?

Vous

Vous croyez ſans doute, reprit la Marquiſe, qu'il y a quelque étoille maintenant qui influë le mariage, parce que vous en voyez trois dans la Compagnie de nos petits Soupers. Mais Dantigny, continua-t-elle en riant, je ſuis ſpectative de cette fête ſans tentation d'y joüer mon rôle, & je vous trouve trop agréable pour mon ami, pour vouloir vous faire mon maître.

En cet endroit l'Abbé de Chavagne interrompit cette converſation. Madame Dargenſac lui demanda, s'il ſe ſentoit aſſez bien guéri des bleſſures que les yeux de Mademoiſelle de Boiſſegat avoient faites à ſon cœur, pour l'aller feliciter ſur ſon mariage, dont elle recevoit les complimens de ſes amis. L'Abbé l'aſſura qu'il étoit en état de voir ſans chagrin l'engagement d'une perſonne à qui il avoit été fou de penſer; & comme Madame de la Fuye arriva dans cet inſtant, ils monterent tous quatre en caroſſe pour aller rendre viſite à leur belle amie.

Dès qu'ils y furent, le Chevalier de la Manſeliere s'y rendit; on pro-

posa d'aller à Vincennes prendre l'air, comme un lieu convenable à des gens qui pouvoient se passer du reste du monde. Ils n'y trouverent que quelques carosses dispersés, qui sans interrompre la solitude, rendoient le passage plus agréable. Après s'être promenés quelque tems en carosse, ils descendirent pour leur conversation. Insensiblement le Marquis, Mademoiselle de Boisflegat, le Comte & Madame de Miralde, se trouverent assez éloignés du reste de la troupe.

Ils se separerent même de quelques pas sans en avoir le dessein; & comme Tadilly & Mademoiselle de Boisflegat marchoient les premiers, ils se trouverent dans un petit Bois fort solitaire, dont peu d'Amans ignorent le chemin. L'attention qu'ils avoient en se parlant, les empêcha de voir deux carosses fort magnifiques aux deux côtés du Bois; d'où il étoit même difficile que les Cochers s'apperçussent. Lorsqu'ils furent presqu'au milieu de cet endroit si sauvage, ils entendirent parler très-haut. Cela les fit porter la vûë du côté d'où ve-

venoient les voix, & ils virent un homme & une femme debout, qui leur parurent l'un & l'autre de fort bon air, dont l'action paroiſſoit alterée, & dont les viſages étoient tournés de façon qu'on ne pouvoit les connoître.

Voici une avanture, dit le Marquis. Je le vois bien, dit Mademoiſelle de Boiſſegat, & j'en ſuis au déſeſpoir; car ces gens-là feront de nous le jugement que nous faiſons d'eux. Il n'y a qu'à retourner ſur nos pas, dit Tadilly, ſi je ne me trompe, c'eſt une broüillerie, ils ſont attentifs à leur entretien, ils ne nous appercevront pas: comme il parloit ainſi, l'homme du tête à tête tourna les yeux de leur côté, & en fut connu pour..... Il dit un mot à la femme, & ils ſe ſéparerent auſſi-tôt, laiſſant le champ libre à nos quatre Amans, car les deux autres ſuivoient de près.

Quand ils ſe virent ſans témoins, ils ſe communiquerent leurs penſées. N..... étoit amoureux depuis long-tems, de Madame de..... On avoit ſû dans le monde qu'ils s'étoient broüillés en bonne compagnie

ſur

ſur un ſujet aſſez ſingulier, & on cherchoit à comprendre, ce qu'ils étoient venus faire dans ce lieu, puiſqu'ils s'y querelloient encore; cependant Madame de Miralde marchoit la premiere, en cherchant à deviner le ſujet de cette entrevûë, lorsque s'arrêtant tout à coup: Venez, dit-elle aux trois autres, voici de quoi nous éclaircir de nos doutes. En diſant cela, elle amaſſa une poignée de petits morceaux de lettres déchirées avec beaucoup de ſoin, & deux petits portraits dont il ne reſtoit que les draperies, les viſages ayant été effacés.

Helas! dit Mademoiſelle *de Boiſlegat*, quel augure pour nous à la veille de nous engager; voilà la fin de la plûpart des paſſions. Vous voilà dans vos réflexions, reprit Madame de Miralde, pour moi je ne ſaurois prévoir les malheurs de ſi loin. Pemierement le mariage eſt un lien ſi ſérieux, qu'on n'en vient point à ces bagatelles, & puis Madame de . . . . . eſt ſi coquette, & N . . . . . ſi étourdi, que leur exemple ne prouve rien. Le Marquis ajoûta mille tendres ſermens

pour

pour rassûrer Mademoiselle de Boisſegat, & Valbene remercia la Comteſſe de ſa confiance.

Après cela la Comteſſe dit en riant, que s'ils n'avoient pas eu une meilleure occupation, elle ſe ſeroit fait fort de raſſembler les morceaux de ces lettres, & de les lire ſans en perdre un mot. Mais après tout, que verrions-nous, dont nous ne nous doutions pas, & dans ces deux petites images défigurées, ajoûta-t-elle, en montrant ces deux portraits, ne voyons-nous pas N... ..... & Madame de ..... comme ſi elles étoient dans leur perfection.

Ils badinerent encore long-tems là-deſſus, & puis ils retournerent chercher le reſte de leur Compagnie, qui étant reſtée ſur la plouſe, n'avoit point eu d'avanture, & cauſoit paiſiblement ſur l'herbe. Madame de Miralde rendit compte de ce qui leur étoit arrivé. En verité, lui dit Mademoiſelle de Boiſſegat, il y a de l'inhumanité à découvrir un ſecret que le hazard nous a preſenté; la Dame eſt aſſez à plaindre, d'être tombée dans un ſi grand égare-

égarement, que celui d'écrire & de donner son portrait, sans qu'on ajoûte encore la mocquerie à son malheur, & cet homme divulguera assez cette histoire, sans qu'on prenne soin de le prévenir.

Oh! pour cela, Mademoiselle, reprit la Comtesse, vous êtes insupportable avec votre raison & votre équité; ne voyez-vous pas qu'il y a des femmes sur le theatre du monde qui se livrent aux spectateurs, & sur la conduite desquelles il est aussi ridicule d'être mysterieuse qu'injuste, de ne pas garder le secret aux personnes raisonnables: Ajoûtez, continua la Marquise Dargenſac, que cette indiscretion dont vous convenez dans son Amant, ne laissera pas long-tems ignorer ce que Madame de Miralde nous apprend.

Valbene soûtint aussi le même partie, & si le Marquis donna des loüanges à sa Maîtresse sur la sagesse, il convint qu'il est des occasions où il est permis de se relâcher. Le Chevalier cependant regardoit tout le monde en pitié: Courage, Mesdames, dit-il à la Comtesse & à la Marquise, tâchez à corrompre

les

les bonnes mœurs par des maximes que le monde autorise, & dont on devroit rougir de honte. Et vous, Messieurs les agréables, ajoûta-t-il en regardant les hommes, achevez de pervertir un sexe qui n'y a que trop de panchant, par vos lâches complaisances, vous en serez payés quelque jour.

Comme le chagrin de la Manseliere venoit de se former par quelques nuages, qui lui avoient passé dans l'esprit; on en rit comme on avoit accoûtumé; mais Madame de la Fuye le trouvant mauvais, fit à son tour une sortie à peu près de la même espece: ses amies cesserent leurs plaisanteries, & firent signe à Dantigny sur tout, dont la joye étoit plus à craindre que celle des autres, parce qu'il s'en rendoit moins le maître, de laisser passer ce petit orage. Dantigny entendit bien ce qu'elles vouloient dire, mais il ne s'en tint pas là, il reprit tout d'un coup un sérieux grave & triste, & se rangeant du parti de Madame de la Fuye: Parbleu, dit-il, c'est une étrange chose que le torrent du monde, je viens d'être entraîné par le

mauvais exemple, à railler d'une choſe ſur laquelle il ſeroit bien plus à propos de faire des réflexions. Dans quels abîmes ne précipite point l'Amour, & les déſordres qu'il traîne à ſa ſuite; qu'une femme regle bien ſon Domeſtique, donne une bonne éducation à ſes enfans, aime ſon mari s'il eſt vivant, ou ſoit fidelle à ſes cendres, ſi la mort l'en a ſéparée, il ne lui arrivera point de ſes affaires d'éclat dont vous venez de voir un terrible exemple; celle qui y tombe eſt blâmable, mais ceux qui s'en mocquent ſont encore plus criminels qu'elle, &..... Dantigny, interrompit la Comteſſe, en ne pouvant plus s'empêcher d'éclater de rire, taiſez-vous, ou vous m'allez endormir, je ne ſuis point venuë ici pour entendre prêcher. Dantigny loin de répondre à la joye de Madame de Miralde, compoſoit ſon viſage ſur celui de Madame de la Fuye, où le dépit étoit peint, & voulut ſoûtenir encore ce qu'il avoit avancé; mais la Marquiſe & les autres craignant à la fin de fâcher tout-à-fait leurs amis, dirent qu'il étoit tard, & qu'il falloit reprendre le che-

chemin de Paris. Madame de la Fuye fut à peine en carosse ; que la conversation changeant d'objet, elle reprit son agréable humeur ; & ce qu'il y eut de particulier, c'est qu'elle demanda en arrivant à la Ville, des circonstances, de cette même avanture, dont le récit l'avoit revoltée ; la Marquise, qui est bonne & parfaitement bonne amie, lui plaça en cette occasion une douce remontrance sur une inégalité qui l'empêchoit d'être une des plus aimables personnes du monde. Croyez-moi, lui dit-elle, avec un peu d'attention sur vous-même, votre esprit vous fournira des raisons pour vous corriger, & ce même amour-propre qui vous empêche de vous contraindre, trouvera bien mieux son compte aux loüanges universelles que vous recevrez d'avoir surmonté votre temperamment.

Madame de la Fuye écouta la Marquise, tant qu'il lui plut ; il y a des momens où elle condamne elle-même ce défaut, dont les accès, s'il est permis de parler ainsi, lui causent un chagrin noir qui attaque jusqu'à sa santé, mais ses amis

n'eſperent pas trop une entiere guériſon: ce ſera beaucoup ſi tous les efforts de ſes réflexions y apportent quelque adouciſſement.

Pour la Manſeliere on le tourmente un peu plus ouvertement, les Dames s'en donnent le droit; & ſi les hommes qui ſont liés d'amitié avec lui, le font avec quelques meſures, c'eſt qu'il faudroit éternellement en venir avec lui aux extrémités, & qu'eſtimable comme il eſt d'ailleurs par mille qualités ſolides, on aime mieux en ſouffrir quelquefois, que de rompre abſolument avec lui.

Le jour du mariage des quatre Amans approchoit; il n'y en *avoit* plus que deux à paſſer, lorſque la Manſeliere & Madame de la Fuye arriverent un ſoir chez Madame Dargenſac en fort bonne intelligence. Je viens, lui dit Madame de la Fuye, vous prier d'aſſiſter ce ſoir à une cérémonie, dont nous ſerons le Chevalier & moi les Acteurs. Comment, dit la Marquiſe, vous mariez-vous ainſi ſans m'avertir? En verité, reprit Madame de la Fuye, c'eſt le mieux qu'on puiſſe faire, je ne connois pas

un

un plus ridicule perſonnage, que de ſe donner en ſpectacle à mille gens inutiles, qui ne ſont attirés que par une impertinente animoſité à ſe rendre témoins d'un engagement qui devient ſouvent un eſclavage. Madame a raiſon, pourſuivit la Manſeliere, & je joins mes prieres aux ſiennes, pour vous conjurer, ajoûta-t-il, en s'adreſſant à la Marquiſe, de faire fermer votre porte, de nous donner à ſouper en tiers avec vous, & de venir enſuite nous voir jurer une fidelité éternelle aux pieds des Autels.

La Marquiſe y conſentit, les ordres furent donnés pour ne laiſſer entrer perſonne. Les deux époux futurs étoient charmés l'un de l'autre, jamais bonnace n'avoit été ſi parfaite, ils arriverent à l'Egliſe dans les mêmes diſpoſitions; mais à peine Madame de la Fuye, ſe vit-elle prête à s'engager pour jamais, qu'il lui prit des vapeurs très-violentes; la Manſeliere s'approcha d'elle pour la ſecourir, elle le repouſſa aigrement: Oſtez-vous, lui dit-elle, vous augmenteriez mon mal, c'eſt vous, c'eſt l'image de l'aſſujettiſſement où je vais être

être qui le cauſe ; le Chevalier ſe fâcha, & pendant plus d'une demi heure Madame Dargenſac crut n'être preſente qu'à une querelle, au lieu d'aſſiſter à un hymen.

Le calme ſuceeda toutefois à cet orage : la tendreſſe l'emporta ſur les triſtes réflexions ; la cérémonie s'acheva, & leur liaiſon leur parut agréable ; mais en Hiſtorien fidele, je ſuis obligé de dire que le trouble recommence ſouvent entr'eux, & qu'avec une grande paſſion qu'ils ont l'un pour l'autre, il n'y a rien de moins durable que leurs tréves.

Il eſt vrai que le Comte, Madame, le Marquis, & Mademoiſelle de Boiſlegat, qui ſont à preſent au comble de leurs deſirs par l'accompliſſement de leurs mariages, vivent en recompenſe dans une ſi douce & ſi tendre union, que leur exemple pourroit encourager les plus éloignés de ces liens qui ne finiſſent qu'avec la vie.

Madame Dargenſac n'en eſt pourtant pas plus diſpoſée à paſſer à de ſecondes nôces. Dantigny eſt toûjours de ſes amis, ſans porter plus loin ſes eſperances ; & l'Abbé de Chavagne,

vagne, ſans quitter abſolument ſes agréables amies, ſonge plus ſérieuſement à ſa fortune qu'il n'a jamais fait.

Les petits Soupers continuënt entre les mêmes Acteurs, il s'y en mêle même quelquefois de nouveaux, mais on n'accompagne gueres les Heros par-delà les nôces, & je n'ai garde de paſſer par-deſſus une coûtume ſi loüable & ſi cenſée.

Pour cette Amante infortunée du Marquis, dont on a dit quelques traits, la perte de ſes eſperances n'a pas encore éteint ſa paſſion, & peut-être quelque jour en donnera-t-on les Avantures.

FIN.

842246

Maggs Bros. Ltd.
18.1.1985
[ZAH.]